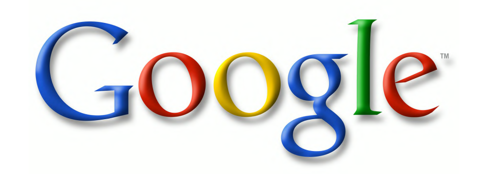





PIERRE VALDAGNE
L'AMOUR
DU
PROCHAIN
DESSINS
DE
LUCIEN MÉTIVET
1900
L. M.
PARIS
Société d'Éditions Littéraires et Artistiques
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

L'Amour du Prochain

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

ALLO ! ALLO ! comédie en un acte.
(VAUDEVILLE)

LA PEUR DE L'ÊTRE, comédie en trois actes.
En collaboration avec Émile Moreau.
(MENUS-PLAISIRS)

LA BLAGUE, comédie en trois actes.
(ODÉON)

En préparation .

BURIDAN, comédie en 5 tableaux.

ROMAN

VARIATIONS SUR LE MÊME AIR
L'AMOUR PAR PRINCIPES
UNE RENCONTRE

En préparation :

LE PLAT DE LENTILLES, roman.

PIERRE VALDAGNE

L'Amour du Prochain

COMMENTAIRES DE LUCIEN MÉTIVET



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

—

1900

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

5 exemplaires sur papier du Japon,		numérotés de	1 à 5
20 —	— de Chine,	numérotés de	6 à 25
10 —	— vélin,	numérotés de	26 à 35





L'AMOUR DU PROCHAIN

I

Tendres Adieux

Au château de « La Farlède », en septembre : dans la chambre de Jacques de Réserve. Il est dix heures du matin. Au milieu de la pièce, deux malles ouvertes et pleines, une valise à moitié remplie. Sur le lit, qui apparaît saccagé, est posé soigneusement un costume de voyage neuf, une chemise blanche à devant souple, un chapeau de feutre, une paire de gants à grosses piqûres. Par terre, de fortes chaussures jaunes. Sur un fauteuil, une chemise de nuit d'homme très chiffonnée, et dessus, en travers sur les deux bras, un étui à parapluie bouclé. Par une grande porte ouverte, on aperçoit, debout devant une immense toilette de marbre rouge, Jacques de Réserve, en pantalon de flanelle blanche et le torse complètement nu. Il se peigne. C'est un beau garçon, d'une trentaine d'années, de fière allure. L'œil est doux et intelligent. A genoux, près de la valise qu'elle arrange, Hermine de

Réserve, une délicieuse femme, jolie, toute fraîche, ses cheveux blonds simplement tordus sur la tête, le cou — un cou souple et charmant — très dégagé par le large col de sa robe de chambre. Sous l'étoffe de soie, on devine son petit corps libre. De temps en temps, elle relève les larges manches du vêtement et laisse voir des bras doux et pleins, d'une jolie blancheur nacrée, avec, au bout, de mignonnes petites mains aux ongles roses. Ses lèvres sont rouges, gonflées un peu, comme après beaucoup de baisers, et ses grands yeux tendres et caressants sont cernés d'une délicate ombre mauve.

Elle chante un air de vieille complainte :

Quand mon Colas dut partir,
Vole, mon cœur, vole !
Quand mon Colas dut partir,
Hélas! Il vint m'embrassir !
Toujours
Il aura mes amours !

(Elle s'interrompt.) Tu sais, je chante, mais j'ai plutôt envie de pleurer.

JACQUES s'est retourné et lui lance divers objets.

Tiens, Minon, voici mes brosses. Mets-les tout de suite dans le nécessaire pour que je ne les oublie pas.

HERMINE, qui a attrapé les brosses au vol.

Dis un peu que je ne suis pas adroite!

JACQUES

Dis donc, petite Minon, est-ce que tu as serré ma brillantine ?

HERMINE

Oui, monsieur. Vous la trouverez à côté d'un autre flacon dont vous me ferez le plaisir de vous servir très souvent.

JACQUES

Qu'est-ce que c'est ?

HERMINE

C'est de l'odeur à moi ; mon odeur à moi que tu aimes bien.

JACQUES, qui revient dans la chambre.

Tu veux que je porte un parfum de femme ?

HERMINE, toujours à genoux.

Pas du tout ! Il ne manquerait plus que ça ! Tu en fourreras sur un mouchoir tous les soirs en te couchant et tu t'endormiras le nez dessus. Voilà !

JACQUES vient près d'elle, la relève, lui met les mains autour de la taille et se penche pour embrasser son cou.

Et tu te figures, Minon, que je ferai cela ?

HERMINE

Pourquoi donc pas? Tu penseras que je suis toujours près de toi.

JACQUES

Et puis, je ne dormirai pas.

HERMINE

Est-ce que tu ne dors pas, tous les soirs? Tu dors très bien et je suis près de toi; très près de toi, même.

JACQUES

Tu es près de moi, *d'abord*, oui, et c'est *après* que je m'endors.

HERMINE

Eh bien?

JACQUES

Eh bien, quand je serai à Stockholm, je ne t'aurai pas eue très près de moi, *d'abord*.

HERMINE, désappointée.

Alors... tu ne veux pas?

JACQUES

Si. Mais tu me laisseras bien choisir mes heures.

HERMINE

Oui... dans la journée, alors, au moment de sortir; ou bien avant de monter à cheval... Moi, vois-tu, je veux que tu penses à moi... je veux que tu te rappelles que tu laisses ici une petite femme qui t'aime beaucoup.

JACQUES

Mon trésor! — Ma chemise est prête?

HERMINE

Elle est là. Mais, avant, serre-moi bien fort dans tes bras.

Jacques l'étreint contre son torse nu; ils s'embrassent longuement; une petite larme commence à gonfler les yeux d'Hermine.

JACQUES

Il ne faut pas pleurer, chérie; tu m'as promis!

HERMINE, bravement.

C'est fini. Là!... tu vois, c'est fini.

JACQUES a passé sa chemise.

Veux-tu, mignonne, me donner une épingle de cravate?... La perle...

HERMINE va prendre l'épingle sur une pelote.

Donne, que je la mette moi-même.

(Elle se hausse un peu sur ses pieds et pique l'épingle, puis elle la retire et dit en riant.)

Je n'arriverai jamais à la piquer droit, chéri, si tu continues.

JACQUES, mettant sagement ses mains sur les hanches d'Hermine.

Voilà!

HERMINE montre le lit très en désordre.

Tiens!

JACQUES

Quoi?

HERMINE

Tu ne trouves pas ça gentil?

JACQUES

Si tu me mets la mort dans l'âme, au moment où je dois partir!

HERMINE

Dire que ce lit-là va rester fermé, couvert, tout seul, pendant deux mois!

JACQUES

Viens coucher dedans quand je n'y serai pas.

HERMINE

Tu crois que je n'y ai pas pensé? Seulement, avoue que ça étonnerait les domestiques.

JACQUES

Oui... et puis je suis allé encore plus souvent chez toi que tu n'es venue chez moi... Alors, pour les souvenirs...

HERMINE

C'est cette nuit, cette dernière nuit, que tu aurais dû coucher dans ma chambre.

JACQUES

Tu m'avais défendu.

HERMINE

Mais oui; pense donc, pauvre petit, trois jours de voyage !... et tu dors si mal en sleeping.

JACQUES

Et puis... hier soir, à onze heures, c'est toi qui venais me retrouver!

HERMINE, *câline.*

Tu m'en veux?

JACQUES

Je t'attendais. Je n'ai jamais pris ta défense au sérieux.

HERMINE, lui donnant une petite tape.

Gredin de mari, va!

JACQUES, qui achève de s'habiller, pendant qu'Hermine s'assied dans un fauteuil.

A propos, en venant ici, hier soir, tu as entendu du bruit dans la chambre qu'occupent les Crécy?

HERMINE

Oui, mon chéri. Le bruit d'une discussion... et même d'une discussion assez vive.

JACQUES

Je ne crois pas qu'ils fassent jamais un ménage modèle.

HERMINE

Pense donc! Ils se disputent même dans une maison où ils sont invités. Qu'est-ce que ce doit être chez eux!

JACQUES

Ça ne t'est pas désagréable,

au moins, qu'ils restent ici malgré que je parte, moi. J'ai insisté, au contraire, parce que tu seras moins seule... puisque tu ne veux pas aller passer ces deux mois-là chez tes parents; car tu ne veux pas... toujours?...

HERMINE

Non... je t'ai dit. Je m'ennuie beaucoup chez maman. Et pour les Crécy, justement, ils me distrairont. Même ils sont très gentils de rester, parce que, quand tu ne seras plus là, mon Jacques, la maison ne sera plus bien animée et ta pauvre petite Minon sera très triste. Si tu savais comme je voudrais qu'ils s'entendent bien, Crécy et sa femme!

JACQUES

Bah!... ils se feront des concessions, chacun de son côté, et ça se tassera.

HERMINE

N'empêche que c'est déplorable. Moi, cela m'épouvante de penser que deux époux ne sont pas très bien ensemble.

JACQUES

Tu ne vas pas te tourmenter, n'est-ce pas, pour le ménage des autres?

HERMINE

C'est plus fort que moi.

JACQUES

Contente-toi de penser quelquefois que toi, tu n'es pas trop malheureuse... car je ne te rends pas trop malheureuse, dis?

HERMINE se lève, et avec une grande effusion.

Tu me rends la plus heureuse des femmes. Je suis heureuse, heureuse, et je t'adore. Et je voudrais te rendre aussi heureux que tu me rends heureuse. Et c'est pour cela que les ménages qui clochent me font tant de peine.

JACQUES

Tous les ménages ne peuvent pas être parfaits.

HERMINE

Ils devraient l'être. Tiens... veux-tu que je te dise?... Le ma-

riage... le mariage que je trouve, moi, une invention délicieuse, parce qu'il m'a apporté le bonheur... eh bien, le mariage m'a appris aussi quelque chose.

JACQUES

Quoi donc, petite philosophe?

HERMINE

Ne te moque pas. Ton Minon a des facultés d'observation que tu ne connais pas, va.

JACQUES

Oh!... mais vous êtes une très sérieuse petite personne, je sais cela.

HERMINE

Mais oui, monsieur, mais oui. Donc, le mariage m'a appris ceci : c'est que l'amour, l'amour que vous m'avez fait aimer, grand chéri, doit être la chose la plus épouvantable du monde si on ne s'aime pas énormément... tu entends, Jacques, je dis « énormément ».

JACQUES

Il est certain qu' « énormément »...

HERMINE, l'interrompant, câline.

Comme nous?







JACQUES

Comme nous... Il est certain que ça vaut mieux. Mais, va, on s'en tire tout de même sans que ça soit *énormément*, on y met un peu chacun du sien, on ferme les yeux...

HERMINE

Pourquoi pas éteindre la lampe, pendant que tu y es?

JACQUES

Mais, mon pauvre amour, c'est ce qu'on fait, justement, presque toujours...

HERMINE

Eh bien! ce doit être agréable!!

JACQUES

Toujours est-il qu'on finit par oublier qu'il peut y avoir mieux, on se résigne aux petites corvées nécessaires et on pense seulement aux choses sérieuses.

HERMINE

Tu te trompes.

JACQUES

Voyez-vous, la belle savante, qui veut en remontrer à son curé?



HERMINE

Tu te trompes. On ne se résigne pas. On pense toujours au bonheur qu'on pourrait avoir et qu'on n'a pas, et il en résulte qu'on doit haïr férocement l'être qui est là, en travers de votre route, qui vous gêne, qui vous empêche, qui est un obstacle, pour toujours, sans rémission.

JACQUES

Tu es une petite Minon passionnée, toi.

HERMINE

Si je ne t'avais pas adoré, je t'aurais trompé, tout de suite.

JACQUES

Qu'est-ce que tu dis là?

HERMINE

Je peux bien te le dire puisque je t'adore! Et c'eût encore été mon meilleur moyen de t'aimer encore un peu. Un époux qui n'aime guère l'autre et qui ne le trompe pas doit finir par le haïr. S'il le trompe, je comprends qu'on puisse s'arranger.

JACQUES

Tu veux que Crécy trompe sa femme?

HERMINE

Je voudrais qu'ils soient heureux ces gens; voilà tout.

JACQUES

Que veux-tu? Ils ne sont pas parfaits, ni l'un ni l'autre.

HERMINE

Ils sont très gentils tous les deux. Seulement, ils sont mal assortis. Crécy est un rêveur, un sentimental, un poète, et Alizon est une petite poupée adorable, mousseuse, blagueuse, qui adore parler et rire. Eh bien, il y a des hommes qui s'entendraient très bien avec Alizon, et il y a des femmes qui trouveraient le bonheur auprès de Crécy. Moi, qui ne suis pas trop bête, je me rends compte que chacun d'eux est charmant, en son genre. Je les aime beaucoup, et quand je pense qu'ils ignorent ce que c'est que de bien s'aimer, beaucoup, beaucoup, de se plaire,

de ne faire qu'un, un seul cerveau, un seul cœur et un seul être, eh bien, je les plains, je les plains et je voudrais changer tout cela!

JACQUES

Mais on n'a pas besoin de s'aimer tant que ça, dans la vie!

HERMINE

Ose donc dire que ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur au monde.

JACQUES

Quand on a la chance de bien tomber, oui.

HERMINE

Alors... qu'on cherche ailleurs si on est mal tombé!

JACQUES

Fichtre!... Tu vas loin!

HERMINE

C'est ta faute aussi... Je trouve cela si bon d'être aimée par toi et de t'adorer! — Tu es prêt?

JACQUES

Je suis prêt.

HERMINE

J'ai fait préparer ton déjeuner. Moi, je mangerai à midi, avec tout le monde. A quelle heure dîneras-tu ?

JACQUES

A sept heures. J'arrive à Paris à sept heures ; j'y dîne et je monte dans le train à huit heures quarante...

HERMINE

Tu seras si fatigué en arrivant chez ta sœur !

JACQUES

C'est loin, Stockholm.

HERMINE

Moi, je suis folle de t'avoir cédé. J'aurais dû partir avec toi.

JACQUES

En Suède, à cette époque-ci ?... Et pourquoi faire ? Pense donc que mon beau-frère laisse une liquidation terrible ; qu'il faut que je vois cela de très près, tant pour ma sœur que pour mes neveux, et que j'aurais eu à peine le temps de m'occuper de toi.

HERMINE

Je t'aurais aimé tout de même.

JACQUES

Bon petit Minon !

HERMINE

Je t'aurais bien laissé travailler, et quand tu aurais eu fini, le soir, je t'aurais apporté gentiment le petit Minon à embrasser. Enfin ! je serai raisonnable ! Mais que je vais trouver le temps long, mon Dieu !

JACQUES

La saison est superbe, ici ; organise des parties avec tes hôtes. Tu vas inviter Viviane, n'est-ce pas ?

HERMINE

Oui. Encore une qui est mal mariée !

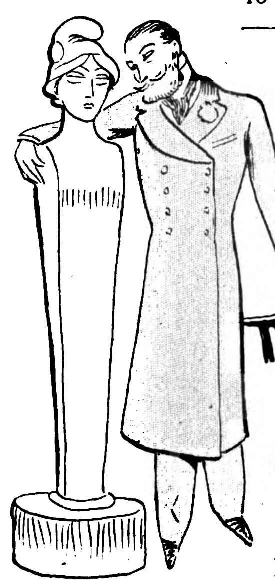
JACQUES

Son mari sera ministre !

HERMINE

Je suis sûre qu'elle aimerait mieux autre chose.





JACQUES

Pourvu qu'elle ne te l'amène pas...

HERMINE

Oh!... sois tranquille.., c'est Ritouret qui se chargera de s'excuser tout seul.

JACQUES

Très occupé, cet homme! Grand politique!

HERMINE

Tu ne voudras jamais être député, toi?...

JACQUES

Jamais! viens m'embrasser encore pendant que nous sommes tout seuls.

HERMINE, dans ses bras.

Fais bien attention! C'est un baiser pour deux mois, celui-ci! Deux affreux mois!

JACQUES

Oh!... si je peux revenir avant!

HERMINE

Tâche, tâche!

JACQUES

Et puis, je penserai bien à toi.

HERMINE

Moi, je t'écrirai très souvent.

JACQUES

Tu sais que je dine ce soir à Paris avec Bollène. Il me mettra en chemin de fer. Tu n'as rien à lui dire?

HERMINE

Si... qu'il ne te donne pas de mauvais conseils.

JACQUES

Tu crois que je pourrais les suivre?

HERMINE

Je riais. Non. Je t'avoue que je t'aime trop pour être jalouse. Je crois en toi comme en moi-même.

JACQUES

Et puis, Bollène est tout à fait gentil, voyons.

HERMINE

Mais j'aime beaucoup Bollène... C'est

un mauvais sujet, voilà tout... et cela ne me regarde pas. Autrement, il est gai, il a de l'esprit et... c'est ton ami.

JACQUES

Descendons-nous?

HERMINE

C'est l'heure?

JACQUES

Oui.

HERMINE

Alors... descendons!

(Elle lui met les bras autour du cou.)

Adieu, chéri.

JACQUES, l'embrassant.

Je t'aime!



II

Incompris !

Au château de « La Farlède », dans le grand salon. C'est une pièce immense, un hall merveilleux, où sont ménagés des coins de gaie lumière et d'ombre mystérieuse. Il y a des meubles de tous les styles, presque tous fort beaux : c'est comme un atelier d'énormes proportions, mais qui serait resté un salon tout de même. Huit fenêtres donnent sur un perron, qui conduit jusqu'au parc par six degrés de marbre. Des stores de coutil à raies rouges et blanches sont baissés devant le soleil de deux heures, encore très chaud, malgré que les feuilles des arbres commencent à roussir; il règne dans la pièce une lumière très douce, et du parc monte une bonne odeur d'herbe coupée. Hermine de Réserve, une broderie sur ses genoux, cause avec Alizon de Crécy, qui se tient debout devant elle. Alizon est une jeune femme de vingt ans, brune, au teint éclatant, à la figure mutine et rieuse. Elle a de grands yeux pleins de malice, et les ailes de son nez

fin palpitent fréquemment. Alizon est en costume de bicyclette : un coquet petit feutre coiffe ses lourds cheveux noirs. Chaque fois qu'elle agite son bras droit, elle fait sonner un grelot attaché à son poignet par un bracelet de cuir.

HERMINE

Je t'assure, ma petite chérie, que tu as tort.

ALIZON

Voyons... à qui cela peut-il faire du mal que j'aille faire un tour sur ma machine ?

HERMINE

Il fait très chaud ; vraiment, ce n'est pas l'heure. Tu vas revenir éreintée !

ALIZON

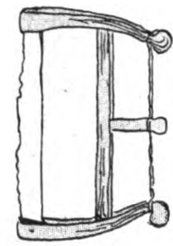
Moi ? je suis en acier !

HERMINE

Reste ici à causer avec moi.

ALIZON

J'aime beaucoup causer avec toi ; mais si je reste, mon mari va s'installer ; je vois ça comme si j'y étais !



HERMINE

Et tu veux le fuir ?

ALIZON

Oui.

HERMINE

Va donc l'embrasser, ça vaudra mieux.

ALIZON

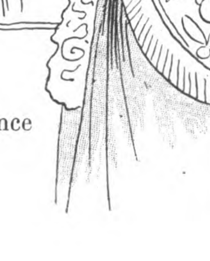
Mais je veux bien, moi ! C'est lui qui...

HERMINE

C'est lui qui ne veut pas ?

ALIZON

Si... il veut bien ; mais tu ne t'imagines pas combien les moindres choses prennent d'importance avec lui. Il lui faut toute une mise en scène...



HERMINE, intéressée.

Allons donc !...

ALIZON

Parfaitement ! D'abord, il commence par me dire qu'il m'aime.

HERMINE

Eh bien, voilà-t-il pas quelque chose d'extraordinaire ?

ALIZON

C'est que tu ne sais pas comment il me dit cela ! Il reprend les choses de loin ; il me fait des compliments ; il devient tendre peu à peu ; il roucoule ; il m'entoure, enfin il me fait la cour, comprends-tu ?... Chaque fois, il éprouve le besoin de me faire la cour... Chaque fois !! ça n'en finit plus !

HERMINE

Mais c'est charmant.., c'est d'une délicatesse !...

ALIZON

Ce n'est pas charmant du tout après deux ans de mariage. Je comprends au commencement, quand le mari a peur d'effaroucher sa jeune fille de femme ; mais quand il sait bien qu'il n'a plus rien à effaroucher, j'estime qu'une certaine simplicité dans l'attaque serait plus de saison.

HERMINE

Ma petite Alizon, tu me déconcertes ! Un mari qui fait toujours la cour à sa femme... mais c'est exquis, et d'un rare !

ALIZON

Justement c'est rare ; et je n'aime pas me singulariser tant que ça. Et puis, imagine-toi bien que cette fameuse cour qu'il me fait toujours, c'est la même : il ne varie pas. Il se recommence, mon pauvre Pierre ! Et je te jure que c'est monotone, va !

HERMINE

Ce n'est pas un violent, ton mari ; c'est un tendre, un sentimental...

ALIZON

Un assommant ! Il ne me dit pas qu'il m'aime, il le bêle... et quand il arrive — après combien de préambules ! — à me le prouver, il me semble qu'il soit tout honteux de ce qu'il fait ; il se dépêche, un peu plus il se cacherait si c'était possible ! Il affecte dans la victoire une modestie mal placée, se refuse à tout compliment, rompt

les chiens et s'esquive en se réfugiant dans de nouvelles déclarations d'une sentimentalité énervante !

HERMINE, éclatant de rire.

Mon Dieu, que tu es drôle ! Tu es bien la petite femme la plus amusante que je connaisse.

ALIZON

Veux-tu que je te dise?... mon Pierre, c'est un poète ! Il rêve ; il est dans les étoiles ! Les réalités de la vie l'épouvantent. Sais-tu ce qu'il m'a proposé, tout à l'heure, après déjeuner? Il voulait que je me drape en je ne sais quelle vêture esthétique, que je m'étende dans le hamac qui est là-bas, sous les marronniers, pendant que lui, à mes pieds, m'aurait lu des vers d'Henri de Regnier. Il avait déjà le volume en main ! J'ai vite enfilé ma culotte et je vais aller pédaler. Prête-moi *Cher Maître*.

HERMINE

Jamais de la vie ! *Cher Maître* ne suit pas les bicyclettes ; tu me le ramènerais tirant une langue d'une aune et proba-

blement fourbu. Or, tu sais ce que vaut cette bête-là.

ALIZON

Oh ! moi, j'aime les chiens si je peux m'en servir. Alors, je m'en irai toute seule.

HERMINE

Tu es folle : la route est impraticable à cette heure-ci ; c'est une fournaise.

ALIZON

Quand le soleil me mord la peau, je suis heureuse.

HERMINE

Et la poussière ?

ALIZON

Et le tub, l'excellent tub, quand je rentrerai ! Et cette autre joie : le « Je vous laisse, chère amie », de Pierre !

HERMINE

Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

ALIZON, expliquant, avec une mimique amusante.

Chaque fois que je vais prendre mon tub, ou chaque fois que je vais prendre un bain, ça ne rate jamais. Au moment

où je commence à me dévêtir, mon mari se lève et me dit : « Je vous laisse, chère amie. » J'attends le mot et quand il sort...

HERMINE

Le mot ou ton mari ?

ALIZON

Ils sortent ensemble... et moi je me tords.

HERMINE, songeuse.

Quel dommage !

ALIZON

Que regrettes-tu ?

HERMINE

Je regrette que ton mari ne te ressemble pas plus ou que tu ne ressembles pas plus à ton mari. En somme, tu es charmante, tu es gaie, tu as une délicieuse jeunesse d'esprit, et si j'étais homme, je saurais bien t'adorer... à ta façon. Alors je dis : c'est dommage ! Et puis, je dis aussi que c'est dommage pour ton mari, parce que ce que tu lui

reproches ferait le bonheur d'une autre femme... et que tout cela est mal arrangé.

ALIZON, philosophe.

Bah ! ça arrive presque toujours comme ça !

HERMINE

Et tous les bons moments qui se trouvent gâchés, perdus !

ALIZON

Est-ce que ce sont de si bons moments que ça ?

HERMINE

Pauvre chérie !... ne blasphème pas... tu ne sais pas !

ALIZON

J'en ai tout de même une idée, va.

HERMINE

Non. Tu n'as jamais entendu dans ta vie que deux chanteurs qui ne vont pas ensemble, tu ne peux pas avoir une idée de ce que c'est que le duo de *Tristan et Iseult*.

ALIZON, comique.

Hermine, ne me tente pas !

HERMINE

Dieu m'en préserve !... Et pourtant, moi qui t'aime de tout mon cœur et qui apprécie ce que tu vaux, je répète : Quel dommage !

ALIZON, en riant.

C'est un malheur qu'on peut essayer de réparer, tu sais.

HERMINE

Chut !...

ALIZON

Ah ! mon Dieu !... voilà mon mari ! Vite, je me sauve. (Elle embrasse Hermine en riant et disparaît par le perron.)

En effet, Pierre de Crécy est entré dans le salon. C'est un blond, très agréable, aux yeux bleus doux et un peu rêveurs. Il porte de longues moustaches fines et ses cheveux se divisent sur son front en deux bandeaux plats. Il est vêtu d'une immense redingote grise qui touche presque ses souliers vernis, d'un pantalon très clair, d'un gilet blanc. Sa cravate est d'une nuance rare et charmante, verte étrangement avec un semis grenat très léger. Sa démarche est nonchalante et son sourire est à la fois candide et lassé.

PIERRE DE CRÉCY

Ma femme s'en va dès qu'elle me voit venir ; n'est-ce pas, chère amie ?

HERMINE, essayant de mentir.

Mais non... elle veut faire un grand tour et je suis sûre que moi-même je l'avais trop retenue, à son gré.

PIERRE DE CRÉCY, prêtant l'oreille.

Entendez-vous ? (On entend en effet le tintement d'un grelot.) Ce sont les grelots de la folie ! Ma pauvre Alizon est bien agitée, bien superficielle !

HERMINE, sérieuse.

Mon ami, votre femme est charmante ; elle est spirituelle, brillante, gaie... c'est un trésor que vous avez là... je suis chagrine, très chagrine, qu'il y ait des nuages entre vous.

PIERRE, mélancolique.

Ce qu'il y a entre nous, c'est une bicyclette. La bicyclette, c'est le symbole : du mouvement, une agitation vaine, un besoin de changer de place, une gesticulation disgracieuse, aucun souci d'un rythme et d'une harmonie. Aller vite ! Alizon veut aller vite, non pas pour arriver vite à quelque chose

dont elle soit éprise, mais pour, une fois son but atteint, en revenir plus vite encore. Multiplier ses impressions, sans choix, sans préférence. Je suis fixé sur elle, ma chère amie ; il n'y a dans sa petite âme vide et sonore aucune véritable aristocratie.

HERMINE

Mon cher Crécy, je vous considère comme un esprit supérieur. Pourquoi n'avez-vous pas élevé votre femme jusqu'à vos préférences ?

PIERRE

Le moyen, s'il vous plaît? Il m'agrée de jouer de la harpe et je n'ai à ma disposition que des castagnettes.

HERMINE

L'Espagne a du bon.

PIERRE

J'ai l'âme septentrionale.

HERMINE

Enfin, voyons... ce n'est pas sans ressource ?

PIERRE

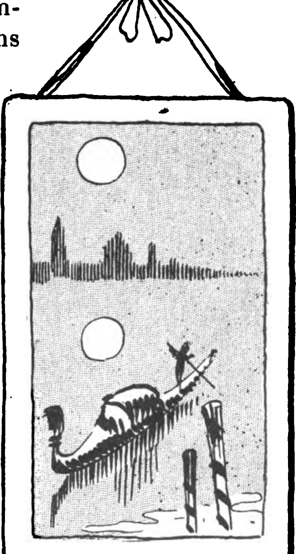
Hélas ! si.

HERMINE

Vous n'avez pas essayé sérieusement.

PIERRE

J'ai fait tout le possible. J'ai promené ma femme dans les plus merveilleux pays de rêve qui soient... elle n'y a rien compris. Je suis descendu jusqu'à certains spectacles sans véritable grandeur, par exemple les clairs de lune de Venise...



HERMINE

Comment, vous ne trouvez pas cela d'une poésie assez pénétrante ?

PIERRE

Un peu opéra-comique pour moi. Mais justement, je m'imaginais qu'Alizon serait touchée : c'était d'une impression poétique moyenne ; il y avait là une certaine matérialisation saisissante qui lui eût servi de premier degré dans l'initiation esthétique que j'ambitionnais.

HERMINE

Ta ! ta ! ta ! Embrassez-la donc, ça vaudra mieux que tout !

PIERRE

C'est vous qui me dites cela !

HERMINE

Mon cher ami, on vous donne une jeune fille jolie, bien portante et gaie, embrassez-la d'abord. Vous lui raconterez vos symboles après... Vous entendez ce que je vous dis : après.

PIERRE

J'ai essayé. Elle s'endort.

HERMINE

Eh bien, abandonnez les symboles tout à fait !

PIERRE s'étend avec une certaine langueur dans un rocking-chair ; il laisse pendre ses mains blanches et rêve longuement, puis il dit :

Je me suis mal marié !

HERMINE

Enfin, pourquoi ne voulez-vous pas vivre la vie comme tout le monde ?

PIERRE

Parce que la vie m'indiffère ; la vie ne m'apporte aucune joie ; elle est brutale et

plate... tenez, comme ce soleil aveuglant qui abîme le paysage que nous avons sous les yeux.

HERMINE

Ce n'est pas gai, ce beau soleil ?

PIERRE

C'est vulgaire. Regardez votre parc, vos arbres... Il semblerait des arbres découpés dans du zinc... Tenez, l'allée, là-bas... qu'est-ce que cela signifie ? C'est une plaque d'or fondu, c'est cru, c'est dur... On se croirait à Nice ! Ce que j'aime, c'est le mystère, les choses enveloppées, lointaines, les paysages où la pensée peut se prolonger vers de l'inconnu, vers du rêve, où votre âme vient s'ajouter aux ambiances... tenez... venez ici.

Pierre de Crécy se lève et s'en va s'installer dans un coin très obscur du salon, un petit coin enveloppé d'ombre. C'est, sous un dais d'étoffes rares, retenues par des lances croisées, un divan immense encombré de coussins. Hermine a suivi Pierre; elle s'assied sur le divan pendant que lui se place à ses pieds, sur un tapis. Il leur semble maintenant qu'ils sont dans la nuit, tant ils se trouvent isolés de toute réverbération du soleil.

PIERRE

Voyons ! ne sommes-nous pas mieux ?

N'est-ce pas un coin plus intime, moins vulgaire, moins à tout le monde ? N'est-ce pas plus doux ?

HERMINE

Oui, peut-être.

PIERRE

Parbleu !... vous me comprenez, vous !...

HERMINE

Je n'ai jamais dit que vous aviez tout à fait tort !

PIERRE

Eh bien, ma pauvre Alizon ne comprend pas ! Je l'amènerais ici, comme je viens de vous y amener ; et je souhaiterais rester, la main dans la main (Pierre prend la main d'Hermine), silencieux, longtemps silencieux, à suivre nos rêves.

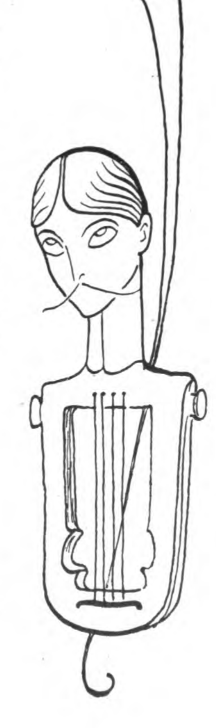


HERMINE, un peu alanguie.

Que ferait Alizon ?

PIERRE

Alizon ? Elle s'installerait bien confortablement dans les coussins et elle fredonnerait un couplet d'opérette...



HERMINE, rêveuse.

Ah !...

PIERRE, tenant toujours la main d'Hermine.

Ecoutez ;

Il dit d'une voix blanche, lente, monotone :

... Quel feuillage séché dans les cités sans soir
Votif pourra bénir comme elle se rasseoir
Contre le marbre vainement de Baudelaire
Au voile qui la ceint absente avec frissons
Celle son Ombre même un poison tutélaire
Toujours à respirer si nous en périssons.

HERMINE, très bas.

De qui sont ces vers ?

PIERRE

Mallarmé, mais n'importe le nom ? N'est-ce pas délicieux de s'en souvenir ici et de se laisser emporter sur l'harmonie vague...

HERMINE, avec un sourire.

Vague... oui...

PIERRE, s'emballant un peu.

Ah !... vous, vous, Hermine !...

HERMINE, se levant soudain et rompant le charme.

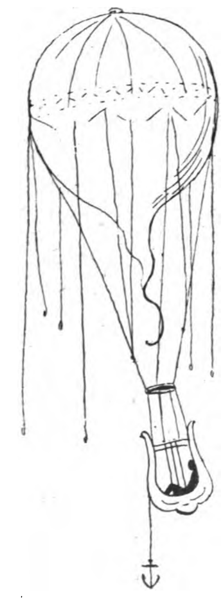
Mais, moi, mon cher ami, ce n'est pas Alizon.

PIERRE, décontenancé.

Ah !...

HERMINE, regagnant une partie très lumineuse du salon.

Moi, je crois que je vous comprendrais, oui. Du reste, j'ai probablement un cerveau complaisant, car je comprends tout aussi bien votre femme. Je la trouve charmante ; vous, vous m'apparaissez comme très étrange, très curieux et — j'ai voulu me rendre un peu compte, à l'instant, pour voir si Alizon avait tort ou raison, — eh bien, c'est très prenant votre manière.



PIERRE, encore déconfit.

Vous m'avez interrompu si vite !

HERMINE

Je savais ce que je voulais savoir.

PIERRE

Voyez-vous, pour moi, ce sont là des heures délicieuses, les départs vers un au delà insaisissable, une immatérialité à sensations...

HERMINE

Eh bien, mon pauvre ami, il n'y a rien à faire !

PIERRE, avec prière.

Vous ne voudrez plus que je vous dise des vers, là, dans ce retrait sombre ?...

HERMINE, sursautant.

Oh ! mon Dieu ! mais, moi, mon ami, je ne suis pas en question ! Moi, j'adore mon mari, et je suis la plus heureuse des femmes. Je vous dis : « Il n'y a rien à faire avec Alizon. » C'est cruel peut-être, mais c'est sincère. Vous êtes trop loin l'un de l'autre. Et comme je sens votre bonheur en péril, je m'émeus... je m'intéresse à vous, à vous deux... et j'aurais voulu trouver un moyen... un terrain d'entente...

PIERRE

Il n'y en a pas. Alizon est une poupée ; Alizon est une petite femme agitée, prosaïque, mousseuse...

HERMINE

Et vous n'êtes heureux ni l'un ni l'autre !

PIERRE

Je suis bien plus à plaindre qu'elle.



HERMINE

Non. Je vous plains également tous les deux.

PIERRE

Ah!... si je trouvais l'âme sœur de la mienne !

HERMINE, réfléchissant.

Il n'y a pas d'autre solution...

PIERRE

Je souffre, allez, d'être toujours forcé de refouler mes aspirations ; d'ouvrir mes ailes et de me cogner sans fin à des parois épaisses ; d'avoir des envies de chanter sous les étoiles, et d'être interrompu par une moquerie et un éclat de rire.

HERMINE, rêveuse.

Et ce sont deux bonheurs à refaire !

PIERRE, découragé.

Et c'est trop tard, c'est impossible !

HERMINE

Qui sait ?

PIERRE, vivement.

Vous connaissez, vous, la femme qui me comprendra ?

HERMINE

Chut ! chut !...

PIERRE

Sûrement, il doit y en avoir une, par le monde !

HERMINE

Oui, il doit y en avoir une.

PIERRE

Ah ! .. Trouver la femme près de qui je puisse rêver, l'emmener avec moi, les nuits, toute blanche en de longues robes, vers les vasques où sanglotent des jets d'eau ? Et ne pas m'entendre dire : « Crois-tu pas qu'on serait bien mieux dans son dodo ? »

HERMINE, convaincue.

Oui... cela doit vous produire l'effet d'une chute...

PIERRE

Horrible !

HERMINE, gentille.

Mon pauvre ami !

PIERRE

Je mérite votre pitié, allez !... (Il se lève et s'en va tristement.) Et si vous le pouvez... aidez-moi !

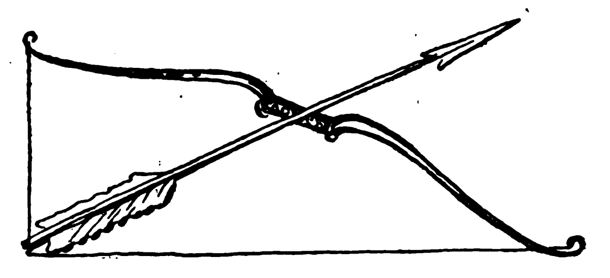
HERMINE, le regardant partir.

Il me touche ! Viviane arrive ici demain... et Viviane, la voilà bien l'âme sœur qu'il demande ! Ils seraient délicieux tous les deux, très préraphaélites, « s'en allant, les nuits, vers les vasques où sanglotent des jets d'eau », comme il dit. — Et ma pauvre petite Alizon, dans tout cela ?... Il y a bien Bollène... qu'elle aurait dû épouser, qui serait d'avis, lui aussi, qu'on est bien mieux dans un dodo !... Hélas ! hélas ! Tant de gens malheureux !... Et moi, près d'eux, si grandement heureuse ! (Elle tire de son corsage une lettre de Jacques de Réserve et elle la relit en ponctuant sa lecture de plusieurs : « Mon grand chéri ! » puis, résolument).



Décidément ces pauvres gens me font trop de peine... ça empoisonne mon bonheur à moi ! Viviane vient demain, je vais écrire à Bollène d'arriver, — le bon Dieu décidera le reste ; je n'y serai pour rien !





III

L'Invité

Une matinée délicieuse; ciel gris bleuté; chansons d'oiseaux; les arbres frémissent à peine sous un souffle léger et tiède; on se sent baigné d'un bon air pur. Paix profonde et heureuse, silence reposant. Hermine de Réserve et Henri de Bollène sont assis sur de confortables sièges d'osier, sous un immense massif de marronniers séculaires. Au loin, à travers les arbres, par-delà des pelouses et des massifs de fleurs, on aperçoit un coin du château. Hermine est en coquette petite robe de linon bleu pâle. Henri de Bollène, simplement, mais très correctement, en un complet gris. Henri de Bollène est un homme de trente-cinq ans, élégant et nerveux. L'œil est vif et malicieux; le sourire très joli sous la moustache brune; les cheveux, aux tempes, commencent à blanchir; mains remarquables. Dans son aspect extérieur, on sent, à première vue, l'homme du monde très raffiné. Henri de Bollène fume une cigarette.

HERMINE, *très gentille.*

Vous avez bien dormi?

HENRI

Très bien. Et vous?

HERMINE

Très mal. Mais je dors toujours très mal quand je suis toute seule et je ne retrouverai mes bonnes nuits que lorsque Jacques sera revenu.

HENRI

C'est pour le coup que j'espère bien que vous ne dormirez pas!

HERMINE

Parfaitement si, monsieur!

HENRI

Eh bien, moi, si je ne suis pas tout seul dans mon lit...

HERMINE

Ah çà!... mais... est-ce que ça vous arrive, par hasard, mauvais sujet?

HENRI

Pardon! j'ai tout à fait le droit de ne

pas coucher seul, si ça me plaît. Je suis libre, célibataire...

HERMINE

Justement ! Qu'est-ce que c'est que le célibat, s'il vous plaît ?

HENRI

Un état dans lequel vivent rarement les célibataires.

HERMINE

Et si tout le monde vous ressemblait, qui épouserait nos jeunes filles ?

HENRI

Eh bien, mais... on ne les épouserait pas. Elles feraient comme nous ; elles ne se marieraient pas.

HERMINE

Pauvres petites !

HENRI

Ah çà !... est-ce que vous trouvez que le mariage est une invention si recommandable ?



HERMINE, songeant.

Ce n'est pas le bonheur pour tout le monde, c'est vrai!

HENRI, avec intérêt.

Vous ne parlez pas pour vous, au moins?

HERMINE



Moi! Tenez, je m'aperçois tellement que moi je suis une exception, que je me demande par quelle catastrophe le bon Dieu me fera payer mon bonheur en ménage, par quelle calamité!

HENRI, en riant.

Parbleu! c'est bien simple! Il suggérera à notre ami Jacques la pensée de vous tromper.

HERMINE

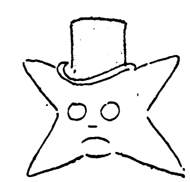
Vous êtes bête!

HENRI

Même je voudrais bien savoir comment, vous qui êtes très amoureuse de votre mari, vous avez pu le laisser partir tout seul!

HERMINE

Voilà deux ans que nous sommes mariés et que nous ne nous quittons pas. Cela le reposera un peu de moi.



HENRI

Et s'il rencontre en Suède une petite femme pâle, blonde, avec des yeux couleur de mauve et qui tiendra à lui expliquer Ibsen?

HERMINE, riant.

Terrible! Ils en auraient pour toute leur vie!

HENRI

Sérieusement, vous n'avez pas peur?

HERMINE

Non. Et puis, — ne lui répétez jamais cela à lui, surtout! — je n'en saurais rien, n'est-ce pas? Et c'est encore Jacques qui serait attrapé! Il reviendrait forcé de m'aimer davantage pour étouffer ses remords... et, au bout de dix minutes, il s'apercevrait qu'il a fait une chose... au moins inutile. La première fois qu'un mari nous trompe, c'est un



gredin ; mais s'il recommence, c'est alors nous qui sommes sans excuses...

HENRI, *avec un geste enthousiaste.*

Vous, si jamais vous devenez veuve...

HERMINE

N'attendez pas après ça... Je tromperais encore moins mon mari mort que vivant.

HENRI

Est-ce que vous pouvez me dire maintenant pourquoi vous m'avez invité à venir à « La Farlède » ?

HERMINE

Mais... pour vous voir, tout simplement.

HENRI

Je n'en crois pas un mot. Vous avez besoin de moi.

HERMINE

Vous n'êtes pas gentil. Cela me faisait plaisir de vous avoir.

HENRI

Vous êtes une égoïste ; vous m'avez peut-être dérangé.

HERMINE

Permettez!... je vous ai invité; je ne vous ai pas supplié. Et puis, je n'ai rien dérangé du tout. Je sais que vous n'aviez rien à faire à Paris et que vous vous embêtiez prodigieusement.

HENRI

C'est au moins Réserve qui vous a dit cela!

HERMINE

Qui me l'a écrit, oui. Il m'a écrit qu'il vous avait vu en passant à Paris et que vous vous embêtiez prodigieusement.

HENRI

Qu'est-ce qu'il en sait?

HERMINE

Il n'en sait que ce que vous lui avez dit.

HENRI

Est-ce que vous vous figurez que je lui dis tout?

HERMINE

Mais oui, j'en suis sûre. Vous êtes très amis.



HENRI

Et il vous le répète, alors?

HERMINE

Nous sommes, Jacques et moi, très camarades.

HENRI

Je choisirai un ami qui soit mal avec sa femme.

HERMINE

Alors, c'est à la femme que vous direz tout..., ça reviendra au même.

HENRI

Jacques sait que vous m'avez invité à venir ici?

HERMINE

Je le lui ai écrit hier.



HENRI

Vous n'avez pas peur que je vous compromette?

HERMINE

Pas du tout.

HENRI

Un beau jour, je vous ferai la cour ; et vous verrez si je sais m'y prendre!

HERMINE

Je le sais déjà. Je sais que vous êtes fort expérimenté et fort séduisant.

HENRI

Si c'est pour me dire ça que vous m'avez invité à « La Farlède », je ne le regretterai pas.

HERMINE

Ce n'est pas pour vous le dire, mais pour m'en convaincre... et vous ne regretterez pas d'être venu, croyez-moi!

HENRI

Vous me rendez très inquiet. Vraiment, faut-il que je devienne amoureux de vous?

HERMINE, haussant les épaules.

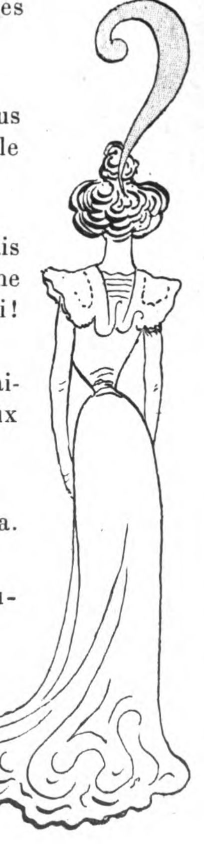
Je ne vous aurais pas dérangé pour ça.

HENRI

Alors, de qui dois-je devenir amoureux ici?

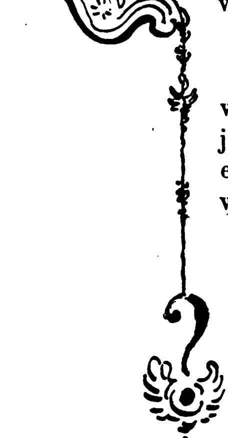
HERMINE

Est-ce que c'est votre unique fonction dans la vie, d'être amoureux de quelqu'un ?



HENRI

Vous répondez à ma question par une autre question, ce qui est ne pas répondre. Vous m'invitez à venir chez vous à un moment où vous êtes seule; que voulez-vous que j'y fasse? Quand Réserve est ici, nous montons à cheval ensemble, nous chassons, nous pêchons, nous nous occupons enfin. Mais il est en Suède. Est-ce pour me faire contempler la belle nature? Vous savez que, pour moi, il n'y a rien de plus beau que le pavillon d'Armenonville. Est-ce pour jouir de ma conversation?



HERMINE

Pas pour autre chose. Et puis, vous vous marchandez trop! Encore une fois, je sais que vous ne faisiez rien à Paris... et j'ai voulu vous distraire parce que je vous aime bien.

HENRI

Bref, vous refusez de rien me dire?... Eh bien, j'en serai quitte pour deviner. Parlons d'autre chose. Qui avez-vous au château en ce moment? Je suis arrivé

dans la nuit et je n'ai encore vu personne.

HERMINE

J'ai ma chère Viviane, que vous connaissez.



HENRI

Mme Ritouret? Elle est seule, j'imagine.

HERMINE

Oui. Vous savez que Ritouret est le député le plus occupé de France et qu'il guigne le ministère.

HENRI

Toujours très Rose-Croix, votre amie Viviane?

HERMINE

Toujours. C'est un reproche que vous lui faites?

HENRI

Oh!... nullement. Elle est charmante et très jolie à regarder.

HERMINE

Seulement?



HENRI

Je vous avoue qu'en ce qui me concerne je la préférerais un peu plus sur la terre.

HERMINE

Contentez-vous donc de la regarder. J'ai encore ici les de Crécy.

HENRI

Qu'est-ce que c'est que ça?

HERMINE

Ceux-là, vous ne les connaissez pas encore.



HENRI

Un ménage?

HERMINE

Un ménage.

HENRI

Dans le genre du vôtre?

HERMINE

Vous jugerez.

HENRI

Qu'est-ce qu'il fait, le mari?

HERMINE

Il rêve, il dit des vers ; il doit en faire, même, qu'il n'avoue pas ; c'est une âme tendre, sentimentale et esthétique. Cent mille francs de rente ; sa femme en a autant.

HENRI

Et sa femme, qui est-ce ?

HERMINE

La voici !

En effet, Alizon vient à eux. Elle est vêtue d'une robe en batiste ornée de dentelles et dégageant bien le cou. Sur ses merveilleux cheveux noirs, un grand chapeau de paille. Elle est gantée de suède jusqu'au-dessus du coude, souliers jaunes. Alizon s'arrête une seconde en apercevant Bollène : mais comme Hermine l'appelle, elle reprend sa marche et les aborde.
« Fichtre ! » avait prononcé tout bas Bollène, dès qu'il l'avait vue de loin, et depuis il ne l'avait pas quittée des yeux.

HERMINE, se levant. A Alizon.

Viens vite t'asseoir ici. On y est à merveille. (Elle présente.) Notre bon ami Henri de Bollène, arrivé cette nuit même. (A Henri.) Ma chère amie Mme de Crécy. Je l'appelle Alizon tout court. Je l'aime beaucoup, beaucoup. (Bollène s'incline.)

ALIZON

C'est à trois heures que vous êtes arrivé, monsieur ?

HENRI

A trois heures, ce matin.

ALIZON

Je vous ai entendu.

HENRI

Est-ce que je vous ai réveillée, madame?

ALIZON

Nullement. Nos chambres doivent être voisines...

HERMINE

Mitoyennes...

ALIZON

Et je ne dormais pas.

HERMINE

A trois heures?

ALIZON, à Hermine.

Je lisais, ma chère.

HERMINE

Par exemple, je voudrais bien savoir quoi!

ALIZON

Si je te le dis, tu me gronderas. (A Henri.) Vous ne vous imaginez pas, monsieur, combien Mme de Réserve est sévère avec moi.

HERMINE, à Bollène.

Vous n'en croyez pas un mot, n'est-ce pas? Mais si Alizon n'ose pas nous dire le titre de son livre, c'est sûrement un volume qu'elle a apporté avec elle, car, au château, nous n'avons que des ouvrages qu'on peut avouer.

HENRI, à Alizon.

Je commence à être fort intrigué, madame, et comme je suis très curieux...

ALIZON

Eh bien, tant pis ! c'était *la Vie de Bohème*, de Murger. (A Hermine.) Et c'est ici que je l'ai prise.

HERMINE

La Vie de Bohème! Mon Dieu ! que cela me paraît vieux !

ALIZON

C'est un livre qui m'enchante!

BOLLÈNE, très sympathique.

C'est un ouvrage charmant et vous n'avez pas du tout à vous cacher de ce choix-là.

ALIZON, à Hermine.

Ah?... tu vois ce que dit M. de Bollène.

BOLLÈNE

Au moins, c'est une lecture gaie ; c'est jeune, plein de bon rire, et c'est un livre très bon parce qu'on y aime beaucoup.

ALIZON, vivement.

N'est-ce pas, monsieur?

BOLLÈNE

C'est ainsi que je pense.

HERMINE

Oh!... alors, je n'ai plus qu'à battre en retraite. Je suis vaincue d'avance. Vous êtes deux contre moi.

ALIZON, à Henri.

Je dois vous dire que la littérature d'aujourd'hui me déroute. J'ai beau faire, je ne m'emballe pas. Je trouve nos

psychologues tristes, prétentieux, assommants; ils ne m'apprennent rien, en somme; car je constaterai très bien toute seule, si je veux m'en donner la peine, tout ce qu'ils se donnent tant de peine à examiner. Mais j'estime justement que cet examen qu'on fait de soi, à chaque instant et à propos de tout, est une besogne insipide. J'avoue que je ne tiens pas tant que ça à me connaître; je m'efforce, au contraire, de me connaître le moins possible, et cela me ménage des surprises. J'adore l'inattendu!

HENRI, qui s'est peu à peu rapproché d'Alizon.

Madame, je crois que nous allons fort bien nous entendre.

HERMINE, les couvant des yeux.

Je n'en doute pas.

ALIZON

La belle avance quand on s'est, à force d'auto-examens, classé dans une catégorie dont on ne pourra plus sortir; quand on s'est étiqueté de telle façon qu'on ne puisse plus jamais changer d'avis.

HENRI

Vous parlez d'or, vraiment! Vous aimez l'inattendu... moi, j'ai l'horreur de ce qui est logique; j'ai horreur de « ce qui se tient », comme disent les peintres.

ALIZON, battant des mains.

Mais oui, c'est toujours plat, c'est prévu, ça obéit à des règles; rien n'est plus désagréable que ce qui est forcé.

HENRI

Le mariage, par exemple!

HERMINE, intervenant avec conviction.

Hé... là-bas ! Voulez-vous bien vous taire, Bollène ?

HENRI, prenant un air contrit.

Je vous demande pardon! Je ne le ferai plus!

ALIZON, à Bollène.

C'est la première femme mariée que je connaisse qui se soit déclarée satisfaite de son état. Je l'aime comme un bibelot rare.

HENRI

Les exceptions n'ont jamais servi qu'à confirmer les règles.

HERMINE

Continuez, continuez; vous ne me dérangez pas.

ALIZON, à Henri.

Est-ce que vous êtes marié, monsieur?

HERMINE, éclatant de rire.

Ça, c'est trop fort, par exemple ! Tu lui demandes cela après ce qu'il vient de te dire du mariage?

HENRI

Mais pourquoi pas ? je peux très bien trouver le mariage mauvais et être marié, et, justement, *parce que* je serais marié.

ALIZON

Oui; mais, tout de même, vous avez eu la sagesse de vous abstenir?

HENRI

Jusqu'à présent.

ALIZON

Eh bien, cher monsieur, « continuez »! Je suis mariée, moi, et je ne recommencerais pas ça pour rien au monde!

HERMINE, d'un air sévère.

Alizon!

ALIZON

Ma chérie?

HERMINE

Tu as tort de faire si vite des confidences à Bollène... il en abusera; c'est un mauvais sujet.

HENRI, à Alizon.

Tranquillisez-vous, madame, je ne vous ferai jamais la cour, même si je constatais que vous me plaisez infiniment.

ALIZON, souriante et un peu ironique.

Vous sauriez vous taire?

HENRI

Pas le moins du monde! mais je vous dirais ça en deux

mots... comme il convient de faire à une femme très intelligente... et ça ne serait pas banal comme une cour.

HERMINE

C'est drôle ce que vous dites là, cher ami !

HENRI

Pourquoi drôle ?

HERMINE, *perfidement.*

Parce que, l'autre jour, Alizon se plaignait justement à moi que son mari lui avait fait très longtemps la cour.

HENRI, *très intéressé.*

Ah !... vraiment ?

ALIZON, *solennelle.*

M. de Crécy, mon époux, m'a fait la cour pendant un an. Et croyez-vous qu'il n'avait pas encore tout dit ? Nous nous marions ; moi je croyais que c'était fini, n'est-ce pas ?... Eh bien, il recommence ! Et maintenant, il continue !

HENRI, *emballé.*

Vous avez un esprit fou ! Vous êtes tout à fait charmante !...





HERMINE, à Alizon.

Tu sais, mon petit Alizon, c'est toi qui te chargeras toute seule de présenter Bollène à ton mari, tout à l'heure, à déjeuner. Moi je me récuse!

ALIZON, naïve.

Pourquoi ça!

HERMINE

Parce que tu te moques trop de lui. Il est charmant, Crécy, tu entends! Très charmant. (A Henri.) C'est un homme qui peut inspirer de vraies passions, même... (A Alizon.) et si tu te donnais la peine de le comprendre...

ALIZON

Je ne veux pas me donner de peine du tout.

HERMINE

Un beau jour, on te le prendra; fais attention!

ALIZON, riant.

Je parie qu'elle portera des bandeaux plats, celle-là, et qu'elle saura du René Ghil par cœur! (A Henri, avec un petit ton sérieux fort comique.) Mon mari,

monsieur, est un fort galant homme.

HENRI, avec un air de componction.

Je serai enchanté de faire sa connaissance.

HERMINE, à Henri.

Je suis sûre qu'il vous plaira beaucoup. (A Alizon.) Que fais-tu, tantôt?

ALIZON

Rien. As-tu un projet?

HERMINE

A peine. Monteras-tu à bicyclette?

HENRI, intervenant aussitôt.

Oh!... madame, vous avez toutes les qualités... je serai très heureux de vous accompagner. J'ai amené ma machine avec moi.

HERMINE

Eh bien, et moi, alors, qui ne monte pas, qui ne sais pas...

ALIZON, avec désinvolture.

Toi?... tu resteras avec mon mari. Tu nous suivras en voiture.



HENRI, à Alizon.

M. de Crécy ne pédale pas ?

ALIZON

Il ne trouve pas ça esthétique...

HENRI

Pourtant, une femme bien faite...

HERMINE, sans avoir l'air de rien, à Alizon.

Parbleu, toi... tu as un petit corps de merveille !

HENRI, indiscret.

Vraiment?

HERMINE, a Henri.

Elle y est délicieuse!

HENRI, galant, à Alizon.

Il suffit de vous regarder...

ALIZON à Hermine.

C'est donc bien entendu. Tu conduiras ton boggy, et nous vous accompagnerons, M. de Bollène et moi.

HERMINE

A la condition que vous n'irez pas trop vite.

HENRI

C'est promis!





HERMINE se lève.

Vous permettez?... Quelques ordres à donner pour le déjeuner... (Elle s'éloigne en regardant le couple et dit à part.) C'est qu'ils s'entendent à merveille, ces deux-là!... Je m'en doutais bien! Ils sont gais, amusants!... Les voilà heureux! J'ai trouvé le moyen de les rendre heureux à moi toute seule. Je savais bien qu'ils iraient ensemble! Si je les perdais en route, tantôt, pendant que j'aurai le mari dans ma voiture!... Pauvres petits!... Ils sont si gentils! (Elle disparaît.)

HENRI, à part. Il a surpris le regard sympathique et couveur d'Hermine.

Mon Dieu!... est-ce que ce serait pour enlever Mme de Crécy qu'elle m'aurait fait venir? Hé! mais!... hé! mais!... c'est que je ne dirais pas non!... (Il se rapproche d'Alizon.)

ALIZON

Paris était-il gai quand vous l'avez quitté?

HENRI

Charmant, chère madame. Mais il faut vous dire que je suis un être d'exception et que j'adore Paris en toute saison

ALIZON

Moi aussi. C'est le seul endroit où on puisse avoir frais quand on veut. Et... le soir, au moins, on peut aller à Madrid, aux concerts...

HENRI

Vous aimez les concerts?

ALIZON

Comme on aime ce dont on est privé. Vous comprenez qu'avec le mari que j'ai ce n'est pas tous les jours que je vais aux *Ambassadeurs*.

HENRI

Comme je vous plains!...

ALIZON

Que voulez-vous... il est certain que je suis un peu grisette dans mes goûts...

HENRI

Mais c'est adorable! Il n'y en a plus!...

ALIZON

On le dit. Alors.. ça ne vous fait pas peur, à vous?...

HENRI

Dites que j'ai toujours souhaité en rencontrer une...

ALIZON

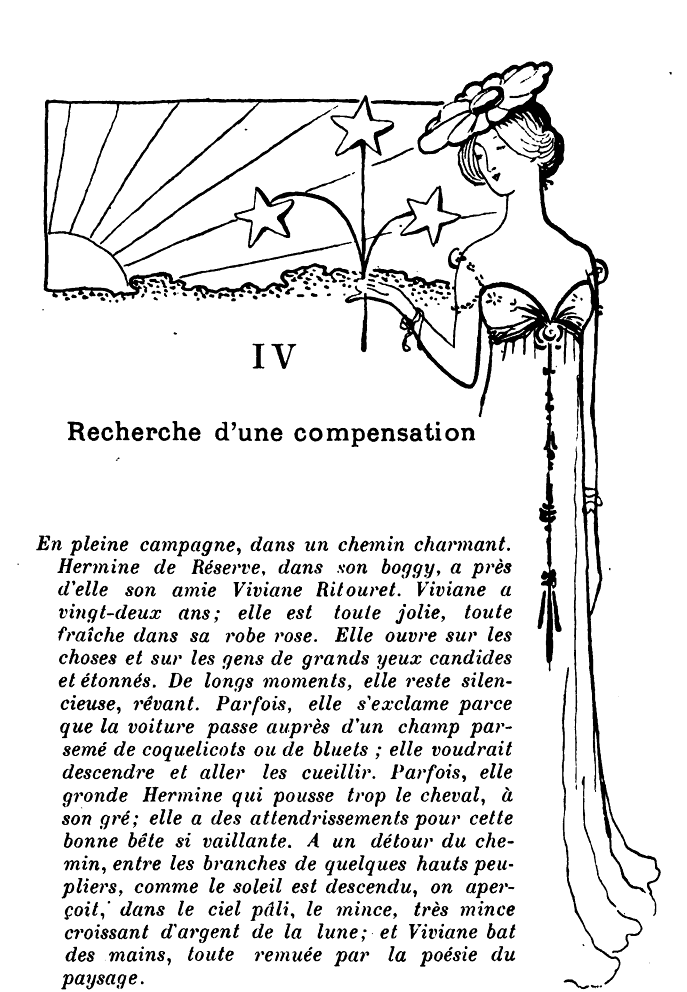
De sorte que, cher monsieur, vous auriez sans doute préféré ne pas quitter Paris, et vous abstenir de « La Farlède »?...

HENRI, de plus en plus près d'Alizon.

C'est-à-dire que, quand je me suis mis en route... eh bien, oui, j'ai eu un petit regret... Mais maintenant, depuis une heure...

Ils continuent.





IV

Recherche d'une compensation

En pleine campagne, dans un chemin charmant. Hermine de Réserve, dans son boggy, a près d'elle son amie Viviane Ritouret. Viviane a vingt-deux ans; elle est toute jolie, toute fraîche dans sa robe rose. Elle ouvre sur les choses et sur les gens de grands yeux candides et étonnés. De longs moments, elle reste silencieuse, rêvant. Parfois, elle s'exclame parce que la voiture passe auprès d'un champ parsemé de coquelicots ou de bluets ; elle voudrait descendre et aller les cueillir. Parfois, elle gronde Hermine qui pousse trop le cheval, à son gré; elle a des attendrissements pour cette bonne bête si vaillante. A un détour du chemin, entre les branches de quelques hauts peupliers, comme le soleil est descendu, on aperçoit, dans le ciel pâli, le mince, très mince croissant d'argent de la lune; et Viviane bat des mains, toute remuée par la poésie du paysage.

VIVIANE, qui vient de regarder Hermine.

Pourquoi ris-tu ?

HERMINE, qui sourit, en effet.

Parce que je t'adore.

VIVIANE

C'est ça qui te fait rire?

HERMINE

Oui. Quand j'aime les gens, c'est qu'ils me plaisent et quand j'ai près de moi les gens qui me plaisent, cela me rend contente.

VIVIANE

Oh !... tu dois avoir une autre raison encore; tu as tes yeux de malice aujourd'hui.

HERMINE

Tu veux le savoir? Eh bien, j'ai commencé une petite affaire et je crois qu'elle est en bonne voie.

VIVIANE

Une affaire, toi? C'est bon pour ton mari, les affaires.

HERMINE

Enfin, j'ai mis en train une petite combinaison qui m'a l'air de marcher. Je t'expliquerai peut-être cela un de ces jours.

VIVIANE, qui n'a pas compris, mais qui n'insiste pas.

Ah!... bien !...

HERMINE

Oui... ce n'est pas mon secret à moi toute seule; c'est pourquoi je ne peux pas te raconter encore ! c'est pour une amie...

VIVIANE

Toi, tu as un cœur d'or! Tu vis pour tes amis.

HERMINE

Mon seul bonheur est de les savoir heureux et mon grand chagrin est de les sentir tourmentés ; aussi je fais tout ce que je peux..., plus que je ne peux quelquefois, même plus que je ne devrais.

VIVIANE

Comment, que tu ne devrais ?

HERMINE

Ne m'interroge pas ! Mais c'est plus fort que moi.

VIVIANE

Ah !... que tu es bonne ! Que je suis contente, moi aussi, d'être avec toi en ce moment !

HERMINE

Dis-moi donc, est-ce que ton mari viendra te retrouver à La Farlède ?

VIVIANE

Jamais de la vie ! S'il vient me chercher au moment où je rentrerai à Paris, ce sera déjà bien beau ! Il restera ici quarante-huit heures, pas plus.

HERMINE

Les Chambres sont en vacances, pourtant ?

VIVIANE

Eh bien, et son journal ? Et sa campagne contre le ministère Foulanoux qu'il espère bien renverser à la rentrée... je ne sais plus sur quelle question.

HERMINE

Ça ne t'intéresse pas ?

VIVIANE

Je n'y comprends rien. Ah ! non ! ça ne m'intéresse pas !

HERMINE

Quel âge a-t-il au juste, Ritouret ?

VIVIANE

Bientôt quarante. Alors, tu comprends, il se ronge à attendre un portefeuille, maintenant que les ministres sont tous très jeunes.

HERMINE

Seras-tu contente quand il sera ministre ?

VIVIANE

Je redoute ce moment-là plus que je ne saurais dire. J'ai peur d'avance de cette vie de représentation, de ces dîners, de ces fêtes...

HERMINE

Oui... tu es faite, toi, pour une vie contemplative, la vie à la campagne.

VIVIANE

Ici, c'est mon bon temps de vacances !

(Sur un ton effrayé.) Oh! Hermine!... cette côte, devant nous !

HERMINE

Ça monte un peu... mais, après, nous redescendons.

VIVIANE

Nèfle ne pourra jamais grimper ça !

HERMINE

Mais ne t'occupe pas de *Nèfle*. C'est une bête courageuse qui va nous enlever cette côte-là au trot, tu vas voir ! (Hermine chatouille *Nèfle* du bout du fouet.)

VIVIANE

Ne la bats pas !

HERMINE

Quelle enfant tu fais !

VIVIANE

Si tu veux, nous nous arrêterons en haut et nous lui donnerons des feuilles d'arbre.

HERMINE

Mais oui, mais oui. (Changeant de conversation.) En somme, tu sors assez peu avec ton mari?

VIVIANE

Très peu... Il ne tient pas beaucoup à me montrer; je suis trop insuffisante pour son milieu; je n'ai pas l'esprit souple pour deux sous et comme tous les gens qu'il voit ne vivent que d'intrigues...

HERMINE

Ce n'est pas ton affaire en effet; et tu dois t'y empêtrer, toi, avec ton joli petit cœur tout droit.

VIVIANE, étendant la main.

Regarde donc, là-bas, à l'horizon, le ciel devient joli... c'est tendre, mauve !...

HERMINE

Tiens !... Crécy serait enchanté de t'entendre.

VIVIANE

Crécy ?

HERMINE

Oui, Crécy, l'homme de tout ce qui est délicat, de tout ce qui est fin, subtil, l'amoureux des harmonies et des rythmes, des agonies de couleurs, des évanescences d'échos et des suavités de parfums !



VIVIANE, sérieuse et convaincue.

Il est très supérieur, n'est-ce pas, Pierre de Crécy ?

HERMINE, d'un air distrait.

Il te plaît ?

VIVIANE, naïve.

Oui. En tout cas, il me plaît plus que ce moqueur de Bollène. En voilà un qui a érigé le scepticisme en principe, dans sa vie et dans ses discours !

HERMINE

Ce n'est pas le même homme que Crécy, pas plus que tu n'es la même femme qu'Alizon.

VIVIANE

C'est vrai, Bollène et Alizon me paraissent s'entendre très bien.

HERMINE, convaincue.

Ils sont faits l'un pour l'autre.

VIVIANE

Moi, vois-tu, Alizon me déconcerte un peu. Elle remue trop ; elle rit trop ; elle parle trop. Cette femme-là n'a jamais une minute de recueillement.

HERMINE

Que voudrais-tu qu'elle en fît ?

VIVIANE

C'est très bon de rêver un peu.

HERMINE

La rêverie nous met sur la pente de la tristesse.

VIVIANE

Un peu de mélancolie ne me déplaît pas.

HERMINE

Parce que tu sais qu'elle te va à merveille, hein?

VIVIANE

Non... je t'assure que parfois, c'est bon de pleurer.

HERMINE, vivement.

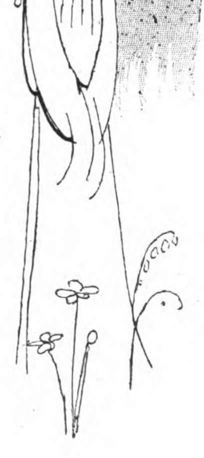
Est-ce que ça t'arrive ?

VIVIANE, résignée.

Mon Dieu.. comme à tout le monde!

HERMINE

Mais il ne faut pas, je ne veux pas Ah!



ça ! ton mari te rend si malheureuse que ça ?

VIVIANE

Non. C'est moi qui ai du vague à l'âme.

HERMINE

Ah!... je te plains, va. Je sais bien que Ritouret n'est pas le mari qu'il te faudrait. Tu es faite pour être choyée, dorlotée, adorée...

VIVIANE

Il ne faut pas demander tout ça à un député...

HERMINE

Et tu es faite aussi pour adorer quelqu'un, le dorloter, le choyer...

VIVIANE, avec élan.

Oui... si je pouvais !

HERMINE

Tu vois bien que tout cela est mal arrangé ! Tiens, ce que tu me dis là, c'est justement ce que me dit Crécy.

VIVIANE

Il n'est pas heureux non plus, lui ?

HERMINE, avec un gros soupir.

Ah! dieux! non; il n'est pas heureux! Pense donc que son bonheur, ce serait de bercer sa femme dans un hamac et de lui réciter des vers!

VIVIANE

J'aimerais bien cela, moi.

HERMINE

Et de lui faire la cour, et de lui parler tendrement, et d'aller avec elle, seuls, tous les deux, rêver la nuit sous les clairs de lune pendant que les rossignols chantent!

VIVIANE, pénétrée.

Ah!

HERMINE

Alizon, elle, elle aime le bruit, le mouvement, le monde... Ah! non, ils ne sont guère faits l'un pour l'autre, et si jamais je me charge de marier des gens!...

VIVIANE

Crécy s'est plaint à toi?

HERMINE

Bien souvent, le pauvre garçon. Seu-

lement, moi, que veux-tu ?... ça ne le consolait guère !

VIVIANE

Pourquoi ?

HERMINE

Pourquoi ?... mais parce que moi, je suis très heureuse en ménage et que les gens trop heureux ne savent jamais consoler ceux qui ne le sont pas.

VIVIANE, rêveuse.

Tu as peut-être raison.

HERMINE

Tu comprends, moi, tout ce que je peux faire, c'est de comprendre ses aspirations, ses états d'âme. Je comprends très bien, comme, du reste, je comprends très bien les aspirations, les états d'âme d'Alizon, parce que j'ai l'esprit large, très ouvert, sans parti pris. Mais quand je me suis bien apitoyée, quand je les ai bien plaints tous les deux... eh bien, c'est fini. Mes paroles d'encouragement ne peuvent jamais les pénétrer beaucoup. Ils me savent trop en dehors de leur peine, étrangère à

leur souci. C'est au point que, lorsque Jacques est ici, avec eux, je tâche que nous ne leur donnions pas trop le spectacle de notre amour, de notre bonne entente... je me doute bien que la vue d'un bonheur qui vous est refusé doit être une chose pénible...



VIVIANE, un peu attristée.

Elle prouve au moins que ce bonheur existe quelque part...

HERMINE

La belle avance quand on est sûr de ne pas pouvoir l'atteindre, jamais ! Et quand, une fois, on est marié ! !

VIVIANE, résignée.

Oui, quand on est marié !

HERMINE, avec un mouvement large.

A moins d'user du grand moyen.

VIVIANE

Divorcer ?

HERMINE

Oh! non, non!... pas divorcer... s'en tirer sans éclat, sans scandale...

VIVIANE

Est-ce que tu tromperais ton mari, toi, si tu ne l'aimais pas?

HERMINE, très nettement.

Oui.

VIVIANE

Oh !...

HERMINE

Écoute... Voilà: si je ne l'avais jamais aimé, si j'ignorais ce que c'est que l'amour, si j'étais comme beaucoup de femmes, je m'en tiendrais à ce que j'aurais appris, par manque de science et d'ambition. Mais maintenant que je sais ce que c'est que d'aimer et d'être aimée!...

VIVIANE, avec chaleur.

Tu le sais, toi !... Tu le sais, toi!...

HERMINE

Eh bien, je crois bien que si ça venait à me manquer...

VIVIANE

C'est que c'est très mal; c'est tout ce

qu'il y a de plus mal que de tromper quelqu'un.

HERMINE, avec désinvolture.

Bah !...

VIVIANE

Moi, je ne pourrais jamais me décider.

HERMINE

Et puis, il ne s'agit pas de tromper... on ne trompe pas en se laissant aller à la sympathie naturelle, en donnant de l'amitié à quelqu'un qui le mérite.

VIVIANE

Tu crois ?

HERMINE

Enfin, voyons ! Penses-tu que si ce pauvre Crécy, cherchant à déverser le trop-plein de son âme, rencontrait une femme qui le comprît, qui voulût bien s'en aller avec lui, la main dans la main, à travers ses beaux rêves... Crois-tu que ce serait un crime ?

VIVIANE, hésitant

Peut-être pas... c'est vrai !. .

HERMINE

Mais non, ce ne serait pas un crime,

puisque cela le rendrait heureux... et son amie aussi... et que ça ne ferait du tort à personne.

VIVIANE

Peut-être à Alizon ?

HERMINE

Alizon ! Ça lui serait bien égal.

VIVIANE

Tu crois?

HERMINE

Si je crois!... Mais Alizon est toujours à cent lieues de ce que lui dit son mari !... Ce que je voudrais, c'est que Crécy rencontrât une amie, seulement une amie qui le comprît, qui devînt comme une confidente, une sœur...

VIVIANE

Oui, cela serait bien... sûrement!

HERMINE

Une sœur, tu entends, une sœur qui pense comme lui, qui l'écoute et lui réponde, qui aime les choses qu'il aime et ne refuse pas de rester, près de lui, de longues heures mélancoliques et

rêveuses, sans parler presque, en regardant un paysage ou en se souvenant d'une harmonie entendue !



VIVIANE, soulevée.

Comme ce doit être beau !

HERMINE

Parbleu, toi!... Toi qui es celle qu'il lui eût fallu !...

VIVIANE

Moi ?...

HERMINE

Mais oui, toi ! Toi qui pourrais avoir une influence souveraine sur cet esprit très curieux, très épris de beauté !

VIVIANE, émue.

Tu crois que moi ?..

HERMINE

Oui, je le crois... mais tu ne veux pas

VIVIANE

Pourquoi dis-tu cela ?

HERMINE

Parce que tu n'as pas vis-à-vis de Crécy un abandon sympathique suffisant pour l'encourager... Je vois bien qu'il n'ose pas te parler, qu'il n'ose pas commencer; c'est un timide.

VIVIANE, sur un ton de confidence.

C'est qu'il m'en impose tant à moi-même. C'est une âme de poète et je ne suis qu'une pauvre petite femme ignorante, inexpérimentée et douce. Je me sens tellement inférieure à lui !

HERMINE

Non, tu ne lui es pas inférieure et c'est un rôle que tu devrais avoir le courage de prendre, être son amie d'âme.

VIVIANE, qui songe.

C'est que, il paraît que les amies d'âme finissent toujours par devenir autre chose !

HERMINE, protestant.

Oh !... Viviane... arrête-toi ! Si je te donne un pareil conseil, c'est que je connais Crécy comme je te connais et que je

n'ai à craindre aucune matérialité brutale pour abîmer la jolie communion que je souhaite entre vous deux. Crécy est un homme bien élevé !

VIVIANE

C'est que, chérie, tu sais combien je suis vite effarouchée de certaines entreprises.

HERMINE, *avec feu.*

Si je le sais?... Pauvre petite!... tu es candide, toi... Tiens!... c'est au point que parfois je ne veux pas croire que tu es mariée et que, devant toi, j'hésite à raconter des choses qu'on se dit souvent entre amies... Tu as, toi, l'âme toute blanche ! Mais, justement, tu n'as rien à craindre avec Crécy, et tu pourras soulager sa peine... Que faut-il ?... presque rien. Une petite main de femme et un sourire ?

VIVIANE

Tu crois?... Ainsi tu crois ?...

HERMINE

Et je t'en prie, dépêche-toi.



VIVIANE

Oh !... me dépêcher !... pourquoi ?...

HERMINE

Parce que... parce que j'ai peur qu'il n'ait plus de chagrin encore, bientôt.

VIVIANE, touchée.

Qu'est-ce que tu dis ?... qu'est-ce qui le menace?...

HERMINE, perfide.

Oh !... je ne sais pas, je ne sais rien.. j'ai peur... Alizon est si bizarre !...

VIVIANE, vivement.

Mon Dieu ! Est-ce qu'Alizon le tromperait ?

HERMINE

Oh !... je ne dis pas cela !...

VIVIANE

Pourtant... tu as peur... tu me dis que tu as peur ?

HERMINE

Oui... tout de même. Pas qu'Alizon oublie ses devoirs, non; mais... Alizon a une nature tout à fait opposée, tu com-

prends.,. En ce moment elle ne comprend pas Crécy, mais elle le supporte... Eh bien, je m'aperçois que ce pauvre garçon commence à l'agacer un peu, à l'énerver...

VIVIANE

Est-ce possible !

HERMINE

Oui, ça commence... Alors, un beau jour, Alizon pourra l'envoyer promener, lui répondre... je ne sais quoi.. une dureté..., quelque chose qui lui fera de la peine...

VIVIANE

Pauvre Crécy !

HERMINE

Et alors, pense comme ce sera terrible de se voir ainsi méconnu et de n'avoir personne... personne à qui faire une confidence !

VIVIANE, pénétrée

Oui, oui... je comprends, je veux bien.

HERMINE

Tandis que, s'il peut compter sur la sincère amitié d'une femme comme toi...

VIVIANE, qui a des larmes aux yeux.

Ma chérie..., je te remercie de m'avoir indiqué cette tâche...

HERMINE

Et toi, toi aussi qui es si seule moralement avec le mari que tu as !

VIVIANE

Hélas !

HERMINE, gaie.

Tout cela peut si bien s'arranger! Tiens, ce soir, après dîner, va causer avec lui, emmène-le sur la terrasse...

VIVIANE

Je tâcherai d'oser !

HERMINE

Je t'aiderai, va !

Cependant, après un très long tour dans la campagne, pendant lequel, trop absorbée par sa conversation, Viviane n'a rien remarqué du paysage, les deux amies sont revenues dans la grande allée qui mène à « La Farlède ». Viviane s'exclame : « Déjà de retour ! »

HERMINE, arrêtant le boggy à la grille.

Voilà ce que c'est que de bavarder, ma chérie.

VIVIANE, très animée, un peu grise, descend la première et, dans son besoin d'expansion, va embrasser le nez de *Nèfle*.

VIVIANE, à Nèfle.

Pauvre petite..., moi qui voulais te donner de la bonne verdure... tout à l'heure, je vais t'apporter du sucre, va, ma bonne bête !





V

Une certaine gravité est parfois nécessaire.

Dans la salle à manger du château. Il est près de minuit. Après une longue promenade en mail, après le dîner qui eut lieu à Chartres. On est revenu fort tard à « La Farlède », où un souper froid attendait les hôtes de Mme de Réserve. Depuis deux heures de l'après-midi, c'est-à-dire depuis le départ, Bollène n'a pas cessé de serrer de très près Alizon de Crécy, tandis que, de son côté, Crécy n'a pas cessé « d'échanger des vues » avec Viviane Ritouret. Mme de Réserve, qui conduisait, et était tout à son attelage, n'interrompit pas les conversations. En ce moment, elle préside la fin du souper; une certaine griserie flotte dans l'air : bruyante et rieuse vers Bollène et Alizon; recueillie, presque silencieuse, chez Crécy et Viviane; mais il est visible que les deux couples ne s'occupent pas de ce qu'ils mangent. Hermine de Réserve n'en demeure pas moins

négligée, oubliée; mais elle ne fait rien pour forcer ses invités à songer à elle; au contraire, il semble qu'elle se complaise en son isolement, et, indulgente, propice, souriante, on dirait une petite maman qui couve des yeux ses mioches à la dinette. Elle vient d'entendre ceci dans le coin des rieurs.

ALIZON, rouge, animée, l'œil luisant et plein de rires, ses beaux cheveux noirs un peu en désordre; elle frappe Bollène avec une rose.

Taisez-vous, Bollène! Taisez-vous!... J'ai compris, n'insistez pas!

BOLLÈNE, la mangeant des yeux.

Je n'ai plus rien à dire, sinon que vous devriez faire la même chose pour moi.

Et pendant qu'Hermine se demande de quelle chose parlait Bollène et qui avait fait ladite chose pour un autre, voilà que, par une baie ouverte sur la nuit tiède, glisse jusqu'aux convives un immatériel et transparent, et pâle, et tendre rayon de lune, si bien que Viviane et Crécy poussent une exclamation extasiée et que Crécy se penche vers Viviane.

CRÉCY, à voix basse.

Ah!... partir avec vous, en ce moment, tenez... partir au fond du parc, gagner l'étang endormi sous la lune! Aller nous mirer dans son eau silencieuse, tandis que les cygnes passeront lentement dans



cette clarté qui tombe du ciel comme un voile d'argent!

Or, Viviane se lève, obéissant à cette prière qui est pour elle une injonction, et tous les deux, par le perron, descendent à pas rythmés, automatiques, vers les grands arbres aux dessous mystérieux et sombres. Ni Alizon, ni Bollène ne les ont vus partir. — Hermine de Réserve se lève à son tour. Il lui est venu cette pensée que puisqu'on s'occupe aussi peu d'elle, c'est que sa présence n'est sans doute pas indispensable; et elle disparait sans éveiller l'attention des deux qui sont restés et qui continuent à se raconter des histoires pour eux tout seuls.

ALIZON, donnant des petites tapes sur les mains entreprenantes de Bollène.

J'ai dit oui, mais... à Paris.

BOLLÈNE

Parbleu!... j'aurais dû m'y attendre! La campagne m'a toujours porté malheur.

ALIZON, scandalisée.

Ah bah!... Et où venez-vous d'avoir cette veine de faire ma connaissance, sinon à la campagne?

BOLLÈNE

Soit, mais vous voyez bien que ce qui avait bien commencé tourne mal.

ALIZON

Qu'est-ce qu'il vous faut?... J'ai dit: « Oui ». C'est quelque chose, cela!

BOLLÈNE, lui versant du champagne.

Un « oui » à longue échéance, c'est comme si vous ne disiez rien. — Buvez donc !

ALIZON

Merci !... Je vais être grise tout à fait. — C'est comme si je ne disais rien ?

BOLLÈNE, qui a pris des fraises dans une coupe et les laisse tomber dans le verre d'Alizon.

Parfaitement ! Vous croyez que vous vous engagez, et vous n'engagez rien du tout.

ALIZON

A cause ?

BOLLÈNE

A cause que jusqu'au « oui, tout de suite », je resterai amoureux de vous...

ALIZON

Tant mieux si vous êtes drôle !

BOLLENE

Je répéterai toujours la même phrase.

ALIZON

Ah ! non, alors !

BOLLÈNE

Je serai bien forcé, puisque vous ne me mettrez pas à même de découvrir de nouvelles et jolies choses, de quoi généraliser mes compliments. Vous voyez bien!... Et je vous assommerai, et vous vous ne voudrez plus!

ALIZON

Si j'ai promis, je voudrai bien.

BOLLÈNE

Mais si ça dure trop, ça ne sera plus la même chose! Nous aurons eu le loisir de nous faire une foule d'illusions l'un sur l'autre, de nous imaginer que ce sera des mille et des cents...

ALIZON, riant.

Oh! oh!...

BOLLÈNE

Et nous aurons des déceptions.

ALIZON, avec un air de profonde réflexion.

C'est bien possible! — Mais qu'est-ce que vous faites donc avec ces fraises?

BOLLÈNE

Je vais vous les faire manger. (Il se penche vers Alizon, l'entoure de son bras et s'apprête à lui porter aux lèvres une fraise trempée de champagne.)

ALIZON, se reculant vivement.

Vous êtes fou! que va-t-on dire?

BOLLENE

Qui?... nous sommes seuls.

ALIZON, constatant qu'en effet ils sont seuls.

Mais. . où sont-ils, les autres?

BOLLÈNE

Enfuis!

ALIZON

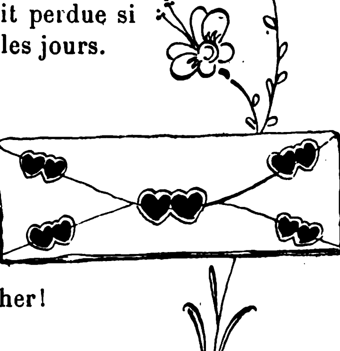
Mon mari?

BOLLÈNE

Laissez-le tranquille... il doit être avec Mme Ritouret à se baigner dans le clair de lune. Vous avez bien vu que, depuis tantôt, ils ne se quittent pas!

ALIZON

Grand bien leur fasse! Mais Hermine?... où est Hermine?



BOLLÈNE

Je parie que Mme de Réserve est dans sa chambre où elle écrit des tendresses à son mari. Elle se croirait perdue si elle ne lui écrivait pas tous les jours.

ALIZON

Quelle heure est-il?

BOLLÈNE

Minuit et demi.

ALIZON

Dieux!... Je vais me coucher!

BOLLÈNE

Oui... dépêchez-vous. — D'abord, mangez cette fraise. (Il a pris une grosse fraise dans le verre et il la lui tend.)

ALIZON

C'est bon, les fraises comme ça?

BOLLÈNE

Je n'en sais rien. Mais ce sera très joli de vous la faire manger. (Alizon entr'ouvre la bouche ; Bollène pose la fraise entre ses lèvres, très délicatement.)



ALIZON, suivant une idée.

Pourquoi voulez-vous que je me dépêche d'aller me coucher?

BOLLÈNE

Pour aller vite vous rejoindre.

ALIZON, riant.

Eh bien, vous ne vous embêtez pas, vous!



BOLLÈNE, modeste.

Oh!... ce n'est pas héroïque. Ma chambre touche la vôtre et votre mari habite au bout du corridor.

ALIZON.

Et si mon mari arrive chez moi tout d'un coup.

BOLLÈNE

Mais non! mais non!

ALIZON

Qu'est-ce que vous en savez?

BOLLÈNE

Je n'en sais que ce que vous m'en avez dit, et alors je n'ai pas peur de ça.

Crécy ne m'a pas l'air d'un homme auquel une idée vient, comme ça, au milieu de la nuit et qui éprouve tout d'un coup le désir de vous la communiquer.

ALIZON

Hélas !

BOLLÈNE

Ne gémissez pas... je suis là !

ALIZON, sévère, mais riant tout de même.

Je ne veux pas que vous entriez dans ma chambre, vous entendez bien, Bollène !

BOLLÈNE, lui tendant une fraise.

Mangez cela. C'est joli comme tout, ce fruit dans votre bouche !

Alizon ouvre les lèvres; mais au moment où Bollène avance la main, Alizon se recule et la fraise tombe dans l'échancrure du corsage.

ALIZON, criant.

Dieu ! que c'est froid !

BOLLÈNE

Ne bougez pas ! Je vais la rattraper !

Bollène, en effet, rattrape le fruit; mais il y a eu quelque mal et le petit rire nerveux d'Alizon ne le décourageait

pas. Quand, lui rendant la fraise, tiède maintenant, il s'enhardit jusqu'à lui en prendre la moitié à même les lèvres, Alizon ferme les yeux et le laisse faire.

ALIZON, énergique.

Je monte! (Elle se lève; mais la tête lui tourne et elle s'agrippe au bras de Bollène.)

BOLLÈNE, ardent.

Vous avez des yeux ravissants, ce soir!

ALIZON, riant et tendant la main à Bollène.

A demain, mon ami!

BOLLÈNE

Mais oui... à demain... *aussi!*

Alizon s'éloigne, Bollène boit le champagne resté dans le verre d'Alizon, puis il se lève à son tour et monte.

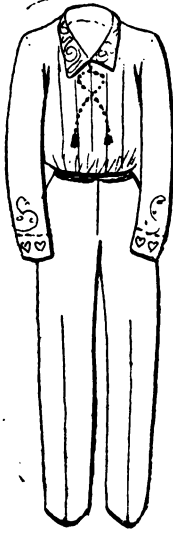
Alizon est entrée dans sa chambre, elle s'est dévêtue rapidement; elle est animée, contente : « S'il vient, dit-elle, j'ouvre! » Et elle rit toute seule. Elle passe sa plus jolie robe de chambre, s'assied sur son lit et constate qu'il craque : « Allons bon!... s'écrie Alizon, il ne manquait plus que ça! » Pourtant, il lui semble qu'on a gratté à la porte. Vite, elle va ouvrir. Bollène apparait, entre sur la pointe des pieds, ferme la porte et tire le verrou. Il n'a qu'un large pantalon de flanelle blanche et une chemise de soie.

ALIZON éclate de rire en le voyant.

Ah!... que vous êtes drôle comme ça!

BOLLÈNE

C'est la tenue réglementaire, madame.



ALIZON

Vous êtes horrible!

BOLLÈNE

Mais non. Tout à l'heure vous n'y ferez plus attention.

ALIZON

Je vous le souhaite! Asseyez-vous là. (Elle lui désigne un fauteuil.)

BOLLÈNE

Non, c'est vous qui allez vous asseoir là.

ALIZON

Et vous?

BOLLÈNE

Moi aussi.

ALIZON

Vous croyez que nous allons tenir?

BOLLÈNE

Essayez... vous allez voir!

Ils sont un peu serrés; mais aucun des deux n'en faisant l'observation, ils demeurent.

ALIZON

Je vous avais défendu de venir, pourtant!

BOLLÈNE

Oui... vous ne pouviez pas faire autrement. On défend toujours ces choses-là...

ALIZON, qui le regarde.

Je ne vous reconnais plus du tout avec cette tenue-là, vous savez...

BOLLÈNE

Tant mieux! Vous vous figurerez que c'est un autre et cela n'usera pas mon crédit. (Il lui entoure la taille.)

ALIZON

Est-ce que vous êtes habitué à des petites aventures pareilles dans toutes les maisons où vous allez?

BOLLÈNE

Oui... ou alors je ne reste pas.

ALIZON

Vous avez de la chance! Ah! si les femmes savaient s'arranger de l'amour comme vous!

BOLLÈNE

Qui vous en empêche? Voyons, vous,

Alizon.., vous avez bien déjà trompé ce bon Crécy?

ALIZON, piteusement.

Non!

BOLLÈNE, surpris.

Allons donc!...

ALIZON

C'est comme je vous le dis.,. c'est à-dire que...

BOLLÈNE

Ah!... je disais bien!

ALIZON

Non... ça n'a pas été jusqu'au bout...

BOLLÈNE, qui l'embrasse un peu partout.

Racontez-moi ça...

ALIZON

Je n'ai pu le tromper qu'à moitié... (Bollène serre la jeune femme de très près.) Attendez donc!... Si vous m'embrassez tant, comment voulez-vous que je raconte?

BOLLÈNE

Ça vous gêne?

ALIZON

Comme vous seriez vexé, mon Dieu! si ça ne me gênait pas!

BOLLÈNE, doctrinal.

Vous connaissez les hommes, Alizon! Ils ont en effet beaucoup d'amour-propre sur ce point. (Mais comme Bollène s'efforce en une besogne qui paraît difficile et qui intéresse un détail de la toilette d'Alizon.)

ALIZON lui dit gentiment.

Ça n'est pas ça du tout... vous allez faire un nœud... laissez-moi faire.

BOLLÈNE, la serrant dans ses bras.

Mon Dieu! que vous êtes gentille!... (Puis tout d'un coup il se met à rire et s'écrie) Dites donc, à propos, vous connaissez Mme Gardemeur?

ALIZON

A propos... à propos de quoi?

BOLLÈNE

Mais à propos de ce que nous faisons, donc!... on m'a raconté une histoire impayable sur elle...

ALIZON

Sur la belle Armande?... Je crois bien que je la connais!... (Très intéressée et oubliant tout à fait qu'elle vient de s'arranger pour que Bollène ne fasse pas de nœud.) Qu'est-ce qu'on vous a dit sur elle?

BOLLÈNE, riant toujours et oubliant, lui aussi, que tout à l'heure il était en train de faire un nœud.

Tout à fait drôle!

ALIZON

Est-ce qu'elle trompe Gardemeur?

BOLLÈNE

Vous allez voir!...

ALIZON, très gaie.

Ce bon gros Gardemeur!... Toujours essoufflé... ouf! ouf!... Il doit toujours faire ouf! ouf!... toujours!

BOLLÈNE, s'éloignant un peu pour mieux raconter.

Imaginez-vous qu'un beau jour, au printemps, Mme Gardemeur s'en va chez René Testa, comme d'habitude...

ALIZON

René Testa!... mais je le connais



aussi !... Le petit Testa?... Il devait s'y perdre, dans les bras de la belle Armande...

BOLLÈNE

Ils étaient ensemble depuis une heure environ, quand on sonne. Ils ne bougent pas ; on resonne, et puis on resonne, et puis on resonne encore : « Écoute, mon chéri, dit Mme Gardemeur, j'aime mieux que tu ailles voir ; je suis agacée ; ça me tourmente... — Mais c'est un ami ou un fournisseur. — Eh bien, tant mieux, nous serons plus tranquilles après. » Testa se lève, enfile un pantalon...

ALIZON

La tenue réglementaire...

BOLLÈNE

Et il va ouvrir. Qui voit-il? Le mari.

ALIZON

Ouf! ouf!...

BOLLÈNE

Ouf! ouf! mais très ouf! ouf! plus ouf! ouf! que jamais; rouge, soufflant, ému et tremblant.



ALIZON, intéressée.

Et alors?...

BOLLÈNE, tout à son récit.

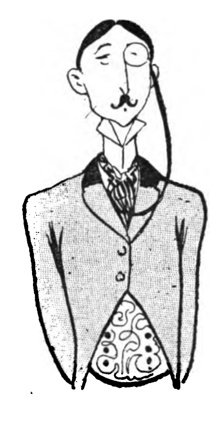
Testa fait une tête. Gardemeur le regarde, le voit... habillé comme je suis... réglementairement (Alizon pouffe de rire) et il lui dit : « Affaire très grave... est-ce que je vous dérange? » Testa commence à respirer, et, comme Gardemeur lui tend la main, il se tranquillise tout à fait.

ALIZON, déçue.

Moi qui espérais un bon flagrant délit!...

BOLLÈNE

Attendez donc! Testa dit : « Vous ne me dérangez qu'à moitié, cher ami... j'avais une dame là » (et il montre sa chambre à coucher). Gardemeur reprend : « Affaire très grave : surpris ma femme ce matin avec Fontanges; je veux le tuer, servez-moi de témoin. » — « Votre femme avec Fontanges! c'est impossible! » — « J'ai vu comme je vous vois! » — « Fontanges!... réplique Testa, mais il



est affreux! » — « Voulez-vous me seconder? » Alors Testa s'emballe, il devient furieux, il profère sur Fontanges d'ignobles injures; il s'apitoie sur le sort de Gardemeur, ce cher ami, ainsi trahi, par un camarade, par une gourgandine, car enfin Mme Gardemeur n'était donc qu'une gourgandine!...

ALIZON

Et elle, elle entendait tout ça?

BOLLÈNE, riant.

Tout! La porte était à peine fermée.

ALIZON

Elle n'a pas bondi sur Testa?

BOLLÈNE

Elle avait une peur bleue qu'il ne dise une bêtise au mari, dans sa colère... Enfin, Testa se déclare prêt à tout pour aider Gardemeur et il ajoute : « Si vous ne le tuez pas, Gardemeur, c'est moi qui m'en charge! »

ALIZON

Diable!

BOLLÈNE

Et il va pour ouvrir la porte de sa chambre, en déclarant qu'il sera prêt dans cinq minutes pour les démarches. C'est alors que Gardemeur, courtoisement, lui répond : « Prenez votre temps, cher ami.., je vous attends chez moi. Terminez avec madame... »

ALIZON

Mais elle est exquise, votre histoire !...

BOLLÈNE

Hein !.,. du nanan ! Et Testa qui répond : « Oh !... celle-là, ça n'a pas d'importance ; elle sera vite expédiée ! »

ALIZON

Pauvre Armande !...

BOLLÈNE

Oui, c'était dur.

ALIZON

On s'est battu ?

BOLLÈNE

Oui. Gardemeur a été blessé légèrement.

ALIZON

Pauvre ouf! ouf!

BOLLÈNE

L'impayable, ça a été la stupéfaction de Testa... il se croyait tout seul



ALIZON, rêveuse.

Deux amants!... C'est bien, cela !... C'est mieux que moi.

BOLLÈNE, rappelé à la réalité.

J'ai cru que l'histoire vous amuserait.

ALIZON

Certes!... c'est délicieux !

Bollène s'est rapproché d'Alizon et il recommence à la trouver adorable.

BOLLÈNE, avec reproche.

Ah!... je croyais que vous aviez dénoué le petit cordon... je vais encore m'embrouiller...

ALIZON, aidant Bollène.

Je l'ai rattaché tout en vous écoutant... (Suivant une idée.) Et Armande? Elle s'est trouvée fâchée avec tout le monde, alors?

BOLLÈNE

Probablement... (Il découvre des choses qui l'occupent beaucoup, et il dit avec émotion :) Alizon! Alizon!...

ALIZON

Tout de même, faut-il que je sois honnête, moi, en comparaison?... Je ne suis pas encore allée jusqu'au bout d'un pauvre petit adultère?...

BOLLENE

Nous allons rattraper ça... et puis, vous me raconterez comment il se fait que vous ne soyez pas allée jusqu'au bout... (Il l'embrasse.) Quand on a commencé, pourtant!...

ALIZON

Mais pas toujours, justement. On peut commencer et ne pas pouvoir finir... c'est ce qui est stupide!...

BOLLÈNE

Bah!... on reprend la conversation quand on se retrouve. (Il la tient dans ses bras.)

ALIZON

Et quand on ne se connait pas..., quand

on ne s'est rencontré que la nuit..., je n'ai même jamais vu sa figure...

BOLLÈNE

Allons donc! (Il desserre son étreinte, commençant à s'intéresser au récit.)

ALIZON

Imaginez-vous que je rentrais à Paris par le train de nuit de Bordeaux. J'étais toute seule. Je m'installe et je m'endors; je m'endors même pesamment. J'avais tiré le rideau de la lampe, bien entendu. A Tours, au moment où le train va repartir, la portière s'ouvre et, à moitié éveillée, je vois monter un homme jeune et dont je ne distingue pas les traits dans l'obscurité du wagon.

BOLLÈNE, lâchant Alizon tout à fait.

A Tours?

ALIZON

Oui, à Tours. — Remettez vos mains où elles étaient.

BOLLÈNE, lui reprenant la taille.

Je vous demande pardon, mais c'est que vous m'intéressez beaucoup.

ALIZON

J'avais pourtant assez vu pour me rendre compte que c'était un homme comme il faut; il va s'installer à l'autre bout du compartiment; je l'entends plus que je ne le vois, prendre ses dispositions de sommeil et, sans me douter que je puisse courir le moindre danger, engourdie de fatigue je me réendors.

BOLLÈNE, lâchant encore la taille d'Alizon.

Et alors?...

ALIZON

Alors, je ne sais pas combien de temps s'est écoulé; mais, tout à coup, je m'éveille sous des baisers... j'ouvre les yeux... nuit noire; la lampe s'était éteinte tout à fait!

BOLLÈNE, pressé de savoir.

Après... après?

ALIZON

Ah!... dame, une lutte terrible!... c'est-à-dire... enfin... peut-être pas si terrible que ça, en somme.

BOLLÈNE

Adroit, le monsieur?

ALIZON

Pas maladroit. Ah!... il n'y allait pas par quatre chemins!...

BOLLÈNE, *commençant à avoir envie de rire.*

Vous savez, quand on connaît bien la route.

ALIZON

Oui, mais moi, je me débattais...

BOLLÈNE

Tant que ça?...

ALIZON

Je n'allais pas évidemment jusqu'à mordre ou égratigner, mais je tâchais de me défendre... Enfin, tout de même, devinant bien que je serais vaincue et craignant beaucoup pour mes pauvres petites affaires qui allaient être déchirées, je commence à m'évanouir de terreur...

BOLLENE

Quand le train s'arrête à Orléans!



ALIZON, stupéfaite.

Comment savez-vous?

BOLLÈNE, éclatant de rire.

Parce que le monsieur, c'était moi.

ALIZON, suffoquée.

Vous?

BOLLÈNE, riant toujours.

Moi-même.

ALIZON

Oh!... ça, c'est trop fort!...

BOLLÈNE

Et voyez comme c'est bête!... Tout à l'heure, en vous embrassant, je me disais : « Où diable ai-je déjà rencontré ce petit grain de beauté sur mes lèvres... » ce petit grain qui est là, sur votre lèvre à vous... Eh bien, c'était dans ce train!...

ALIZON

C'était vous, ce monsieur-là?

BOLLÈNE

Moi, Bollène, et pas un autre... et vous voyez qu'un jour ou l'autre... c'était écrit.

ALIZON, riant, mais se précipitant sur lui le bras levé.

Eh bien, alors, vous allez me le payer, puisque c'était vous!



BOLLÈNE se sauve en jouant et se réfugie derrière une table.

Vous payer quoi?

ALIZON, qui court après lui et le rattrape.

Me payer d'être descendu à Orléans!...

BOLLÈNE, les mains emprisonnées.

Mon oncle qui m'attendait!... Ne me faites pas de mal!... Je vous jure... il m'attendait, j'étais déjà en retard!...

ALIZON

Il n'y a pas d'oncle qui tienne! Vous avez été on ne peut plus impoli

BOLLÈNE

En descendant?

ALIZON

Oui, monsieur... puisque j'avais pris le parti de m'évanouir.

BOLLÈNE, se mettant à genoux.

Soit... mais ma chère Alizon va me pardonner tout de même.

ALIZON, riant.

Jamais, je vous en ai trop voulu.

BOLLÈNE

Est-ce ma faute si le train s'est arrêté si vite?

ALIZON, gaie.

Vous savez que j'ai raconté ça à tout le monde.

BOLLÈNE

L'histoire du wagon ?

ALIZON

Oui... j'ai raconté à tout le monde qu'un jeune homme très bien, très beau... (Bollène s'incline.) Oh!... je vous ai flatté.

BOLLÈNE

Vous avez dit qu'il était descendu à Orléans?...

ALIZON

Oh!... j'ai dit qu'après une lutte homé rique, j'avais pu atteindre la sonnette d'alarme.

BOLLÈNE

Pourquoi avez-vous raconté cette histoire-là ?



ALIZON

Dame... j'étais toute jeune mariée et ça me flattait d'avoir manqué d'être violée...

BOLLÈNE, qui l'embrasse très fort.

Et vous me battez aujourd'hui parce que vous avez manqué seulement.

ALIZON

Tiens!... je ne l'aurais pas dit, si vous n'étiez pas descendu à Orléans. (Elle le bat.) Oh!... monstre! monstre d'homme mal élevé!...

BOLLÈNE

Si vous croyez que je n'en ai pas eu plus de regret que vous?

ALIZON

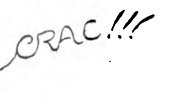
Vrai?

BOLLÈNE

Bien que... en somme, nous aurions été très mal... plus mal que... là... (Il l'attire peu à peu vers le lit, mais au moment où ils le touchent :)

ALIZON, dans un cri étouffé.

Non! non!... pas le lit!





BOLLÈNE, très surpris.

Quoi donc!...

ALIZON, riant de tout son cœur.

Il craque, mon lit!... vous ne vous imaginez pas comme il craque!...

BOLLÈNE, très allumé parce qu'Alizon est presque entièrement dévêtue.

Mon Dieu! Alizon, que tu es gentille!...

ALIZON

J'adore être aimée! j'adore rire!... j'adore toutes nos histoires, j'adore l'amour gai!...

BOLLÈNE la prend dans ses bras et l'emporte sur un canapé.

Ah!... oui, c'est bon de rire comme nous avons fait ce soir!

ALIZON, à moitié étendue et riant toujours.

Figurez-vous que mon mari, dans ces moments-là...

BOLLÈNE, riant, content de la tenir très à lui.

Qu'est-ce qu'il fait, ton mari?

ALIZON, lui parlant bas à l'oreille.

Tu connais l'histoire de l'âne qui porte des reliques...

BOLLÈNE, pouffant de rire.

Des reliques!... Eh bien, vous en avez de drôles, Alizon... des reliques, ça se montre une fois tous les ans...

ALIZON

Ça n'est pas ça que je veux dire, grande bête..., je vous parle du port majestueux... Tiens!... je vais vous montrer...

Elle se lève et fait une figure si comique, une gesticulation si solennelle, si pénétrée, que Bollène est pris du fou rire et a grand'peine à en étouffer le bruit. Alizon, qui n'a plus décidément que sa petite chemise, tombe dans un fauteuil et se tord. Mais, tout à coup, elle redevient sérieuse, prête l'oreille; on entend le glissement d'un râteau sur les allées du parc. Alizon se dresse, va soulever les lourds rideaux de la fenêtre et, par les persiennes closes, entre aussitôt une belle clarté de jour. Alizon pousse un petit cri. Bollène, aussi surpris qu'elle, regarde la pendule: six heures et demie!

ALIZON

Vite!... vite!... mon ami, allez-vous-en!...

BOLLÈNE

Comment m'en aller!...

ALIZON

Vite!... la maison s'éveille! Il ne faut plus rire!

BOLLÈNE, vexé.

Nous aurions dû alors nous arrêter un peu plus tôt!

ALIZON

Allons donc, grognon!... ne regrettez donc pas les bonnes bêtises que nous avons dites...

BOLLÈNE

Nous n'avons même plus le temps d'en faire.

ALIZON, riant encore.

Eh bien, nous ne l'aurions pas inventée, celle-là, et elle est vraiment drôle...

BOLLÈNE, riant malgré lui.

C'est la seconde fois que nous nous arrêtons en route!

ALIZON, le poussant doucement vers la porte.

Quelqu'un nous a peut-être jeté un sort! Sauvez-vous!... Si quelqu'un passait!... (Elle ouvre.)

BOLLÈNE

Embrassez-moi au moins!

ALIZON, qui l'embrasse gentiment et tout bas, se met à rire encore.

Orléans, Bollène!... c'est Orléans, mon ami. — Allez vite, je vous adore!... (**Et, comique:**) Allons!... les voyageurs pour Orléans changent de voiture!...

Bollène s'engage avec prudence dans le corridor désert; Alizon referme sa porte sans bruit. Au moment où Bollène entre dans sa chambre, Mme de Réserve sort de la sienne et l'aperçoit sans qu'il la voie. Hermine s'arrête très émue; elle a compris que Bollène quittait Mme de Crécy et elle murmure :

— Je m'en doutais bien... j'en étais presque sûre.., les pauvres petits!... Eh bien, d'en être certaine absolument, cela me fait une impression tout de même!

Et avec un bon sourire, elle descend surveiller ses gens.





VI

Fausse manœuvre.

Hermine de Réserve et Alizon de Crécy déjeunent seules; on leur a dressé une petite table sur le large perron; elles sont, l'une et l'autre, en peignoir, mais très habillé. Alizon est merveilleuse de fraîcheur et d'éclat; ses dents brillent entre ses lèvres saines, ses yeux sont remplis de rires. Hermine est aussi jolie, mais autre, avec son air tendre et confiant qui ne la quitte pas, qui lui fait une atmosphère de douceur autour d'elle. Elles boivent leur café brûlant. Alizon fume une cigarette.

ALIZON

Tu ne fumes jamais ?

HERMINE

Jamais..., je ne sais pas fumer. J'aime beaucoup l'odeur du tabac, la fumée d'un cigare me plaît infiniment, mais si je

fume moi-même, je ne retrouve pas la même odeur. Et puis, je ne sais pas, je m'étrangle.

ALIZON

Moi, je fume pour m'occuper ; parce que ça vous fait faire des gestes amusants. (Elle étend la main, fait tomber la cendre de sa cigarette du bout de l'ongle rose de son petit doigt écarté.)

HERMINE, qui la regarde attentivement.

Comme tu as bonne mine ! Comme tu es fraîche !

ALIZON

Oui, je me porte très bien.

HERMINE

Tu n'as pas l'air fatigué du tout !

ALIZON

Et pourquoi veux-tu que j'aie l'air fatigué ?

HERMINE

Mais je ne le veux pas, chérie.

ALIZON

Voilà deux fois, pendant le déjeuner, que tu sembles t'étonner que je ne sois pas fatiguée.

HERMINE

Ne crois pas ça! je le constate avec bonheur. (Insinuante.) Cela prouve que tu as passé une bonne nuit, au moins ; meilleure que moi...

ALIZON

Tu n'as pas bien dormi ?

HERMINE

Non, je me suis réveillée plus de dix fois.

ALIZON

Eh bien, je n'ai pas dormi du tout, moi!

HERMINE, jouant la surprise.

Que me dis-tu là? tu as été souffrante?

ALIZON

Pas du tout, pas du tout... (Elle commence à avoir envie de rire.) Pas souffrante du tout... Je n'ai pas dormi, mais j'ai eu une nuit très gaie...

HERMINE, qui ne veut pourtant pas en savoir trop.

Tu as de la chance !

ALIZON

Des idées drôles qui me venaient tout le temps!

HERMINE

Alors tu vas t'ennuyer avec moi toute seule, jusqu'à dîner ?

ALIZON

M'ennuyer avec toi, mon Minon ! Ah ! non, par exemple ! Et que c'est bon, au contraire, d'être comme nous sommes ! En voilà du vrai repos !... pas habillées ! tranquilles !... C'est moi, d'abord, qui leur ai donné l'idée, aux autres, d'aller voir au Mans, chez la mère Bidron, s'il n'y aurait pas des bibelots, des vieilles étoffes à acheter...

HERMINE

C'est à ton mari que tu as insinué cela ?...

ALIZON

Oui. Je lui ai dit : « Voyez donc un peu dans le Louis XV, un petit bonheur du jour, un petit secrétaire, ou une console... » Je voudrais tellement lui faire passer le goût de ses meubles anglais !...

HERMINE

C'est gentil, parfois.

ALIZON

Mais oui, c'est gentil, mais ça aura toujours l'air d'un mobilier pour la campagne... et puis c'est gentil quand on n'en voit pas trop et tu sais que chez moi, Mapple et Liberty... il n'y a pas autre chose. J'en suis écœurée !

HERMINE, perfidement.

Nous aurions dû garder Bollène.

ALIZON, très naturellement.

Pour quoi faire ?

HERMINE

Il nous aurait amusées ; il nous aurait raconté des potins.

ALIZON

Bah !... reposons-nous donc, nous sommes si bien ici, toutes seules.

HERMINE

Il ne te déplaît pas, Bollène, n'est-ce pas ? Je l'ai invité à venir pendant l'absence de Jacques pour donner un peu de mouvement...

ALIZON

Oh !... mais non, il ne me déplaît pas

et tu as joliment bien fait ; plus on est de fous, plus on rit, et avant qu'il arrive, ton ami Bollène, le seul fou de la bande, c'était moi, c'est-à-dire pas assez.

HERMINE

Je ne suis pas gaie, moi ?

ALIZON

Toi, tu es sereine, tu es reposante ; tu es jolie à voir comme le bonheur même.

HERMINE

Et Viviane ?... elle est très gentille, Viviane ?

ALIZON

Mme Ritouret est charmante. Mais je te soupçonne de l'avoir voulue ici, en même temps que moi, pour te donner le plaisir de contempler un contraste.

HERMINE

Le fait est que vous êtes juste l'opposé l'une de l'autre.

ALIZON

Raison de plus pour très bien nous entendre.

HERMINE

Je voudrais tellement que tous ceux qui sont autour de moi pussent faire tout... tu entends, tout ce qui leur plaît. Ainsi, toi, ma chérie, je veux que tu saches bien que, dans cette maison, tu es libre, libre, libre.

ALIZON

Pourquoi me dis-tu cela ?

HERMINE

Mais pour rien, pour te le dire ; pour que tu le saches, pour que tu arranges, ici, ta vie à ta guise.

ALIZON, qui se souvient que, la veille, son amie a peut-être remarqué ses apartés avec Bollène, ses rires étouffés, sa tenue plutôt compromettante et qui commence à se demander si Hermine n'a pas surpris également que Bollène était, cette nuit même, entré dans sa chambre.

Chérie, tu me dis cela pour quelque chose...

HERMINE, riant.

Non, mais non !... que tu es drôle !... mais pas du tout !

ALIZON

Tu me dis cela, parce que nous avons

causé toute la journée, hier, moi et Bollène ; tu te figures...

HERMINE

Je ne me figure rien. Tu étais près de lui ; il te servait de cavalier, il est donc bien naturel que vous ayez causé ensemble... et puis, qu'est-ce que tu veux que cela me fasse à moi ? Ton mari, seul, pourrait te faire une observation...

ALIZON

Oh! oh! une observation!... je n'ai pas à en recevoir de lui.

HERMINE

Soit... enfin lui seul pourrait t'en faire la remarque.

ALIZON

Toi tu as pu voir ; mais lui, il n'a rien vu. J'ai l'air comme ça, très en l'air, mais je fais attention tout de même et nous nous sommes cachés de lui pour bavarder...

HERMINE

Mais vous ne faisiez pas de mal, pourquoi te défends-tu ?

ALIZON, très franchement.

Hermine, tu as vu quelque chose que tu ne veux pas me dire.

HERMINE

Oh! que tu es entêtée, mon Dieu ! Eh bien... quoi ?... oui, j'ai vu que tu flirtais avec Bollène et je te dis que tu es libre, libre. Pourvu que tu n'amènes pas d'ennuis avec Crécy, je suis, moi, enchantée que tu t'amuses ; tu n'auras pas envie de me quitter trop tôt.

ALIZON

C'est ça que tu as vu !... Que je flirtais avec Bollène ?

HERMINE

Je me suis trompée ?...

ALIZON, toute sincère et très gaie.

Ah ! non, tu ne t'es pas trompée ! Tiens... moi, chérie, j'ai l'horreur du mensonge... quand je n'y suis pas forcée... eh bien, je vais te dire tout... et tu vas rire !
Elle commence à rire elle-même)

HERMINE, partagée entre le désir et la crainte.

Alizon ! je ne te demande rien... j'aime te voir contente et c'est tout...



ALIZON

Si, si... moi je veux te dire, d'abord parce que c'est la chose la plus amusante du monde, ce que tu appelles mon flirt avec Bollène !

HERMINE

Ce n'est pas du flirt ?

ALIZON

Heu ! heu !...

HERMINE

Pas encore ?...

ALIZON

Tu pourrais presque dire : « déjà plus » !

HERMINE, vivement et anxieuse.

Vous êtes fâchés ?

ALIZON

Jamais de la vie ! Je te dis que je ne sais pas si on peut encore appeler cela du flirt.

HERMINE, très contente, mais pourtant un peu gênée.

Ah !...

ALIZON

D'abord, je dois te dire qu'en fait de

flirt, moi, je n'y comprends rien. Ça doit être très difficile de s'y reconnaître, de savoir où ça commence et où ça finit. Tu y connais quelque chose, toi

HERMINE

Oh !... moi...

ALIZON

C'est vrai, toi, tu ne comprends pas. Ça ne te fait même pas plaisir de voir qu'un homme est amoureux de toi.

HERMINE

Je déteste voir les gens se donner du mal pour rien... Alors, quand je le sais, je les préviens pour qu'ils s'arrêtent.

ALIZON

Eh bien, en matière de flirt, moi qui ne préviens pas, je suis sûre que nous sortirions des limites, le monsieur et moi, sans nous en apercevoir. Ainsi, il est probable que, nous deux Bollène, nous avons dépassé les limites.

HERMINE

Que tu es drôle!... Tu me fais des confessions !...

ALIZON

Je sais bien que tu ne me les demandes pas, mais ça m'amuse de te raconter. Sais-tu une chose ?... Que Bollène est venu chez moi cette nuit ?

HERMINE, jouant la surprise.

Oh!...

ALIZON

Tiens, aussi, après souper, tu nous as laissés seuls... c'est ta faute.

HERMINE

Alizon !... Alizon !... ne m'en dis pas plus... je n'ai pas besoin de savoir... je ne suis pas curieuse !...

ALIZON

Si tu soupçonnais, tu serais curieuse, va, d'apprendre les détails...

HERMINE, inquiète.

Personne ne vous a vus, au moins?...

ALIZON

Non, tranquillise-toi... Et puis, tranquillise-toi aussi sur autre chose. Bollène est, en effet, entré chez moi, mais...

HERMINE

Mais ?

ALIZON, éclatant de rire.

C'est trop comique !... Je ne peux pas y penser sans me tordre !...

HERMINE

Mais quoi, quoi ?...

ALIZON, riant toujours.

Et le plus drôle c'est qu'il n'y est pas resté cinq minutes dans ma chambre... il y est bel et bien resté toute la nuit ; il n'est parti que ce matin, au grand jour, on aurait pu le surprendre.

HERMINE, effrayée.

Voilà, voilà l'imprudence folle !... Ah ! vous êtes bien deux enfants !... Comme je vais avoir peur, maintenant ?...

ALIZON

Allons donc !... Mais n'aie donc pas peur !... nous n'avons pas eu peur, nous... Quand on a la conscience tranquille, on n'a pas peur !...

HERMINE

La conscience tranquille ?



ALIZON

Comme je te le dis !

HERMINE, décidément intéressée et ne jouant plus la discrétion.

Écoute, Alizon, je t'aime de tout mon cœur, et tu peux être bien sûre de mon silence. Comment !... mais si tu étais en danger, même, je ne sais pas si je n'irais pas jusqu'à te venir en aide, bien que, moi... enfin!... Mais tu peux justement me dire la vérité à moi, qui suis ta vraie amie... Eh bien, tu ne me feras pas croire qu'un monsieur qui sort à six heures et demie du matin de la chambre d'une femme...

ALIZON, riant à gorge déployée.

Et c'est vrai, pourtant !

HERMINE

Surtout quand le monsieur s'appelle Bollène et la femme...

ALIZON

Mais je suis la première à te dire que je n'en reviens pas !

HERMINE

Alors... voyons... que s'est-il passé ?

ALIZON, riant toujours.

Rien, mais rien... pas ça !...

HERMINE, stupéfaite.

Pas ça ?...

ALIZON, se reprenant.

« Pas ça », ce serait peut-être trop dire, parce que, si je me souviens bien, il y a eu un peu de « ça, » tout de même; mais enfin, je t'assure, là... je t'assure que je n'ai pas trompé Crécy ?

HERMINE, naïvement

Et pourquoi ?

ALIZON, riant.

Parce que nous n'avons pas pu ; parce que nous avons fait autre chose; que nous avons ri... non ! tu ne peux pas savoir comme nous avons ri ! Et que Bollène m'a raconté des histoires impossibles ! Et que nous avons découvert qu'il avait déjà voulu me violer une fois. (Elle éclate tout à fait.)

HERMINE, riant.

Tu deviens folle !... Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire-là...

ALIZON

Mais la vérité... Je te raconterai l'aventure une autre fois... je te jure qu'elle en vaut la peine... Et cette nuit, le bouquet !... Pour la seconde fois, rien !... Qu'est-ce que tu veux, nous avions dit trop de bêtises ; on ne peut pas tout faire !...

HERMINE, qui devient pensive.

Rien !

ALIZON, très gaie.

Il y a des gens qui disent : « Quand on a fini de rire, on peut causer. » Nous, nous avons tellement causé que nous n'avons pas pu rire. Et voilà !...

HERMINE, toujours pensive.

Vous n'avez pas pu rire !...

ALIZON

Nous n'avions plus le temps ! Il faisait jour ! Et puis, nous n'aurions pas pu, je

crois ; nous étions partis pour la gaieté... pas moyen d'être sérieux une minute !... Tu vois, si j'ai dormi !... mais que je me suis amusée !!

HERMINE, furieuse.

Oui... eh bien, tu m'en as fait faire une belle besogne !

ALIZON

Quoi donc !

HERMINE, sévère,

Quoi donc ?... tu vas voir !... tu comprends que j'avais bien deviné que tu plaisais à Bollène, et que Bollène ne te déplaisait pas... je vous avais bien vus causer ensemble, et je me disais : « Diable !... diable !... ça va peut-être mal tourner, cette petite affaire-là... »

ALIZON, riant toujours.

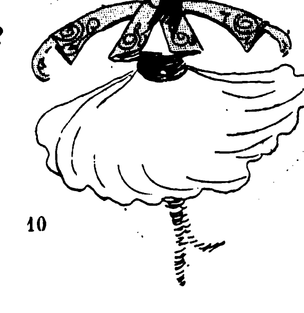
Tu appelles ça mal tourner ?

HERMINE

Veux-tu être sérieuse ?

ALIZON

S'il le faut absolument !



HERMINE

Alors, si vous deviez vous aimer, mon Dieu, ma chérie, moi je n'avais rien à y voir. Au contraire, ça me faisait plaisir d'y penser... tu n'es pas si heureuse avec ton mari...

ALIZON

Ne me parle pas de lui, je vais bâiller...

HERMINE

Et... dame... je sais trop ce que c'est bon d'être aimée par quelqu'un que l'on aime...

ALIZON, *attendrie.*

Tu es bonne, toi !...

HERMINE

Oui, je suis bonne ; mais je suis bonne pour tout le monde, et puisque c'est moi qui avais invité Bollène et qui étais la cause indirecte de la catastrophe...

ALIZON, *égayée.*

En as-tu des expressions prétentieuses !...

HERMINE

Ton mari appellerait cela ainsi. Eh

bien, j'ai voulu réparer autant que possible. Et il faut que je t'avoue que je me suis mal conduite avec toi.

ALIZON, stupéfaite.

Comment cela ?... Que dis-tu là ?

HERMINE

Oui, je te dois ma confession, maintenant, puisque tu ne l'as pas trompé, ton mari, ma pauvre chérie !

ALIZON

Mais tu m'inquiètes !...

HERMINE

Eh bien... j'ai peut-être un peu trop favorisé des rapprochements entre Crécy et Viviane... ils me paraissaient faits pour s'entendre très bien ; j'avais de vagues remords à cause de toi et de Bollène que je croyais bientôt d'accord ; je rêvais pour ton mari d'une compensation...

ALIZON

Avec Mme Ritouret ?

HERMINE

Avec Viviane, oui... Et j'ai peur, oh !... peur qu'à présent...

ALIZON

Tu crois ?

HERMINE

Hélas !... (En colère.) Et tu m'apprends que j'ai été trop vite !... Alors, ma pauvre Alizon... tu serais restée immaculée, toi...

ALIZON

N'exagérons rien !...

HERMINE

Et ton mari, lui... pendant ce temps-là...

ALIZON, tranquillement.

Eh bien, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?...

HERMINE, stupéfaite.

Ça ne te ferait rien, cette injustice ?...

ALIZON

Mais rien du tout !...

HERMINE

Tu me pardonneras ?

ALIZON

Tiens !... je t'embrasse, c'est encore bien mieux !



HERMINE

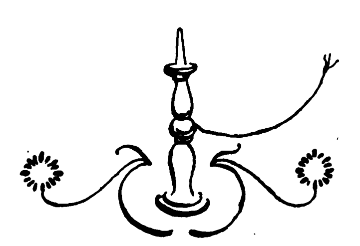
Oui, mais je m'en veux à mort ! (Avec reproche.) Aussi, vraiment, à vous voir tous les deux, toi et Bollène, tout le monde s'y serait trompé!... Écoute, Alizon... tu peux me rassurer encore... Et l'avenir?

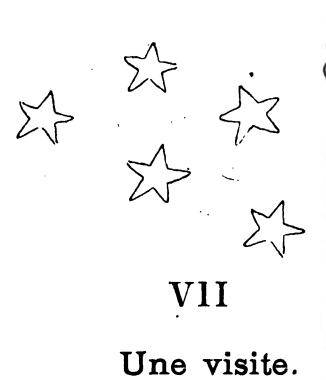
ALIZON, détachée.

Ah !... dame, l'avenir... je ne sais pas, moi. Les mêmes circonstances ne se présenteront peut-être pas... Et puis, je t'ai dit que, avec Bollène, c'est la seconde fois que ça rate... je suis superstitieuse au possible... une troisième fois, je suis presque sûre que ça sera tout pareil!...

HERMINE, vraiment désolée.

Quel malheur ! quel malheur !





VII

Une visite.

Dans le salon du château. Six heures du soir. Pierre de Crécy dispose dans les cheveux de Viviane Ritouret des grappes de glycines. Il la fait asseoir en une haute cathèdre et lui impose un geste hiératique et un regard lointain. Elle se prête à ses efforts ; pourtant sa douce petite figure est tendrement souriante et l'idole reste trop femme au gré de Crécy. Mais il a une inspiration : comme le soleil se couche et incendie les fenêtres du salon, il tourne la haute chaise à contre-jour, alors, Viviane apparaît tout enveloppée, par contraste, d'un clair-obscur mystérieux ; ses mains étendues sur l'étoffe sombre de sa robe sont d'une blancheur mate et son visage s'estompe d'une ombre indécise, pendant que, tout autour de sa tête, ses cheveux blonds, traversés par les rayons obliques du soleil, s'allument d'or, éclatent en une auréole quasi surnaturelle. Viviane, là, semble bien une sainte.



PIERRE, la contemplant.

Là !... oh !... là ! ne bougez pas !

VIVIANE

Je ne bouge pas, mon ami.

PIERRE

Ne parlez pas, non plus !

Pierre s'éloigne de quelques pas, revient, s'éloigne encore, puis s'agenouille enfin aux pieds de la petite idole.

VIVIANE, qui lui caresse les cheveux.

Êtes-vous bien, là, ami ?

PIERRE, blotti sur ses genoux.

Oui, je suis bien... je suis bien !

VIVIANE

Et alors, maintenant, je peux parler ?

PIERRE

Oui, parlez... votre voix est une musique douce !...

VIVIANE

Ami !...

PIERRE, qui se lève et qui, s'asseyant à demi sur un des bras du haut fauteuil de chêne, enveloppe tendrement Viviane.

Que voulez-vous, Viviane?

VIVIANE

Dites-moi si vous m'aimez ?

PIERRE

Je vous aime !...

VIVIANE

Je suis heureuse !

PIERRE

Ce sont, n'est-ce pas, des instants que nous volons au ciel.

VIVIANE, très abandonnée.

Oh !... oui, oui, c'est bon !...

PIERRE

Quelle entente entre nous ! Quelle exquise communion de nos âmes ! Nos âmes sont ainsi que deux colombes blanches qui montent, montent dans le ciel, et le palpitement de leurs ailes c'est le battement de nos deux cœurs !

VIVIANE, languissante.

C'est joli, ce que vous me dites !...

PIERRE

Je vous aime ! (Il approche ses lèvres du front de son amie.)

Viviane, sous cette caresse, frémit imperceptiblement et elle tourne tout doucement la tête, et la penche vers les lèvres de Pierre pour les toucher de sa bouche ; mais Pierre, déjà s'est levé et de nouveau, de loin, la contemple.

PIERRE

Que je grave à jamais, au fond de mon souvenir, l'image délicieuse que vous êtes, Viviane !

Et lentement, marchant à reculons pour la garder plus longtemps sous son regard, Pierre s'éloigne et enfin disparaît.

Viviane ne peut réprimer une petite moue boudeuse. Elle pense qu'en somme, puisqu'elle lui offrait ses lèvres, il aurait bien pu les prendre. Pourtant elle sourit bientôt, heureuse, le cœur tout débordant de tendresse et d'émotion. Ce joli amour, sentimental, un peu bien symbolique tout le temps, mais d'une poésie pénétrante, la transporte et l'exalte. Elle rêve de dévouement pour cet homme qui l'aime ; elle rêve d'un amour qui sera sans fin, comme, lui semble-t-il, il fut sans commencement ; car n'est-ce pas depuis toujours que Pierre et elle s'adorent ? Viviane, cependant, quitte sa haute chaise sculptée où elle se trouve mal assise et elle va s'étendre à demi sur un canapé où longuement elle s'absorbe en une songerie.

Cependant, le gros timbre du vestibule d'honneur du château a résonné deux fois, annonçant, depuis l'habitation du concierge, à travers le parc, une visite importante. Sans voir qui s'approche, Viviane entend des pas sur le sable des allées ; on monte le grand perron de marbre, et le concierge, le vieux père Pourliche, apparaît le premier. Un homme inconnu, à trois pas derrière lui, entre à son tour, le dépasse et pénètre. Pourliche a annoncé : « le comte de Montlivron », et il s'est retiré. Alors Viviane éprouve un étonnement profond. En face d'elle, en train de s'incliner très bas, ce qu'elle voit, c'est un grand garçon de vingt ans, en une simple toilette de cycliste : culotte courte et, sur le maillot blanc très ouvert, un très léger veston de flanelle. Sa boutonnière est, il est vrai, ornée d'une orchidée d'espèce rare, et il porte des gants d'une irréprochable blancheur. Au reste, il a dû marcher d'un train énorme, car il a chaud ; ses cheveux en brosse sont trempés de

sueur et, sous le maillot, on voit ses pectoraux se soulever, puissants, au gré de sa respiration rythmée et forte.

LE COMTE DE MONTLIVRON, s'annonçant lui-même de nouveau.

Le comte Horace de Montlivron, votre voisin, madame. C'est bien devant Mme de Réserve que j'ai le grand honneur de me présenter ?

VIVIANE, troublée un peu.

Non, monsieur, je suis une amie de Mme de Réserve ; mais Mme de Réserve est, je crois, dans ses écuries, et je vais la faire prévenir... (Elle va pour sonner.)

HORACE, qui l'arrête.

Je vous en supplie, madame, ne dérangez pas Mme de Réserve, et ne vous dérangez en rien vous-même ; je l'attendrai tout le temps nécessaire.

VIVIANE, qui se rassied sur son canapé et indique un siège à M. de Montlivron.

Voulez-vous vous asseoir, monsieur.

Horace s'assied en face d'elle. Comme il est franchement éclairé, Viviane peut le voir à loisir. Il est blond, extrêmement jeune et parfaitement beau ; l'œil est bleu, bien ouvert, la bouche fraiche ; chacun de ses mouvements accentue la souplesse et la force de ce corps de jeune athlète.



HORACE



Je suis absolument confus, madame, de vous déranger, de troubler votre solitude. S'il vous plaît que j'attende Mme de Réserve dans le parc...

VIVIANE

Mais non, monsieur...

HORACE

J'ai surtout à m'excuser de mon costume... mais ce que j'ai à demander à Mme de Réserve est fort pressé et, aujourd'hui, les amis que j'ai chez moi, à Montlivron, ont indiscrètement disposé des chevaux qui pouvaient m'amener jusqu'ici. J'ai dû enfourcher ma bécane.

VIVIANE

J'ai beaucoup entendu parler de votre château, monsieur; c'est un des plus beaux, paraît-il, de la région...

HORACE, qui commence à voir que Viviane est jolie.

Si j'osais vous prier de venir le visiter avec Mme de Réserve...

VIVIANE, très intimidée.

Oh!... je ne suis à La Farlède qu'en in-

vitée, pour fort peu de temps maintenant. Lorsque M. de Réserve sera de retour...

HORACE, qui se rapproche.

Je dois vous dire que c'est en entrant ici, tout à l'heure, que j'ai appris que M. de Réserve était absent; car, en réalité, c'est lui que je venais voir. Mais j'ai insisté pour voir Mme de Réserve, qui pourra sans doute me rendre le service que je viens lui demander... Il s'agit d'un chien. Je voudrais qu'elle me prêtât un chien qu'elle a, dont on parle beaucoup comme d'une bête unique, un laverack...

VIVIANE

Oui, oui, *Cher maître !*

HORACE, surpris.

« Cher maître ? »

VIVIANE, riant.

C'est le nom du chien...

HORACE, riant à son tour et s'approchant encore.

Très drôle !... Voilà... j'aurais besoin de ce *Cher maître*-là, un jour ou deux... et si de simples raisons de bon voisinage,

bien que je n'aie pas l'honneur de connaître encore Mme de Réserve...

VIVIANE

Mes amis sont fort aimables, et si la chose est possible, je ne doute pas...

HORACE

La bête sera choyée et, en somme, je ne l'emmènerai qu'à onze kilomètres de son chenil familial.

VIVIANE

Il n'y a que onze kilomètres jusqu'à Montlivron ?

HORACE

Exactement. J'ai mis, sur ma machine, vingt minutes pour venir. Il est vrai que j'ai été très vite. C'est la côte du Terreux qui est raide !



VIVIANE

Je l'ai faite souvent en voiture... En effet, elle est raide !

HORACE

Vous ne pédalez pas, madame ?

VIVIANE, avec peut-être du regret.

Non, monsieur...

HORACE, qui la trouve vraiment jolie.

C'est dommage !

VIVIANE

Pourquoi, monsieur !

HORACE

Parce que vous êtes charmante, souple, fine ; que vous êtes merveilleusement faite et que ce serait très, très joli à voir...

VIVIANE, fort émue.

Monsieur !

HORACE

Je ne dis que la vérité, madame, et je suis certain de ce que je dis.



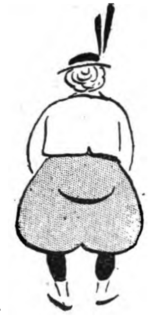
VIVIANE

Je crois qu'il est bien difficile à une femme d'être gracieuse sur ces deux roues...

HORACE, de plus en plus intime.

Ce ne sont pas les deux roues qui sont un péril pour la grâce d'une femme ; c'est la petite selle... Ah ! dame !... la petite selle !... et puis le mouvement... il faut que le mouvement....





VIVIANE

J'ai vu des femmes qui y étaient fort déplaisantes.

HORACE

Parbleu ! mais raison de plus pour que celles qui y sont gracieuses le soient tout à fait. Et puis le costume est joli.

VIVIANE, qui regarde Horace.

Heu ! heu !...

HORACE

Si ! Le costume est joli ; il est crâne... Enfin cela oblige à une gesticulation amusante : ces deux jambes qui se dépêchent, vite, vite !

VIVIANE, qui ne peut pas quitter Horace des yeux.

Dans tous les cas, ça doit être bien difficile d'apprendre à se tenir !

HORACE, qui se lève.

Difficile !... Je vous apprendrai en une leçon, moi, si vous voulez !

VIVIANE, troublée par le maillot blanc qui moule exactement le torse d'Horace.

Je suis fort maladroite.

HORACE, qui s'assied sur le canapé près d'elle.

Vous montez à cheval ?

VIVIANE

Très peu.

HORACE

Je ne vous crois pas.

VIVIANE

Mais je vous assure !

HORACE, la regardant de tous les côtés.

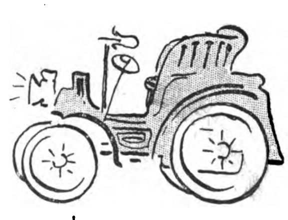
Comment, avec ce corps-là ! Ce corps parfait de parfaite sportwoman ?

VIVIANE

Si vous saviez comme je suis peu sport-woman !

HORACE, avec conviction.

Eh bien, il faut le devenir. Les exercices du corps, moi, je ne connais que ça ; ainsi l'auto, j'en fais très peu ; on ne se développe pas assez. J'aime me développer. Regardez mes bras... regardez mes jambes... (Viviane, comme malgré elle, regarde ses bras et ses jambes qu'Horace frappe vigoureusement du plat de sa main ; et elle ne peut que constater que ce sont des membres merveilleusement mus-



clés. Horace continue :) Je veux absolument vous apprendre la bicyclette ; ça n'est rien du tout. Une heure, rien qu'une heure, pour que vous marchiez seule... J'en suis sûr... avec vous.

VIVIANE, dont le cœur bat.

Pourquoi moi ?

HORACE

Parce que vous avez la taille que je vois.

VIVIANE

La taille que vous voyez ?

HORACE

Oui, flexible, élastique, bien d'aplomb et une assiette !!

VIVIANE, rougissante.

Une assiette !

HORACE

Parfaite... Oh !... que vous serez gentille !... Montrez-moi vos poignets. (Sans attendre, il lui prend ses poignets et il les regarde ; Viviane, trop émue, le laisse faire.) Est-ce fin ! Est-ce enveloppé et nerveux !... Oh ! vous avez de la race, vous. Et vos chevilles ?

VIVIANE, se défendant.

Oh !... non !...

HORACE, très doucement.

Il ne faut pas m'en vouloir ; quand je trouve un être d'une aristocratie parfaite je m'enthousiasme, c'est, malgré moi. Voyez-vous, je suis pour la pureté des races ! Pas de mésalliance ! Pas de croisement ! Une sélection sévère ! Maintenant, de tous les côtés, c'est un encanaillement général, bêtes et gens ! Je m'occupe beaucoup d'élevage... à vrai dire, je ne m'occupe que de cela ; eh bien, j'ai réussi des produits remarquables ! Et j'en ai éprouvé de profondes joies ! J'adore ce qui est plastiquement beau.

Comme il s'anime et qu'il est tout près de Viviane, celle-ci s'aperçoit que le maillot blanc d'Horace n'a pas de manches ; une ligne de chair nue, tout près de l'épaule, apparait entre l'entournure du maillot et la manche du veston. Un trouble profond l'envahit.

HORACE, continue.

Mais tout m'enchante en vous ! Et cette ligne de votre cou ! Est-ce pur !... Est-ce délicat !...

VIVIANE, comme hypnotisée et dans l'impossibilité de faire un mouvement.

Mon Dieu !

HORACE, l'entourant de ses bras et baisant hardiment sa nuque.

Vous êtes délicieuse !

Dès lors, on ne sait pas exactement ce qui se passe. La Fatalité nous joue parfois de méchants tours qui nous laissent stupéfaits, nous-mêmes, d'actions commises dont elle est seule coupable. Et Viviane semble, maintenant, stupéfaite. C'est cette stupeur que remarque Hermine de Réserve lorsque, en ce même moment, elle entre ; c'est au point qu'un instant elle se demande si l'inconnu que lui a annoncé le père Pourliche, il y a un quart d'heure, aux écuries, n'est pas porteur d'une sinistre nouvelle. Pourtant cet inconnu a la figure animée et souriante, même un peu triomphante, et tout d'un coup, à un certain désordre dans la coiffure de Viviane, Hermine croit comprendre. Son visage se glace et lorsque Horace s'incline devant elle, il salue une statue sévère et menaçante. Viviane se décide à sortir de sa torpeur, consciente qu'il y a une situation à sauver.

VIVIANE, à Hermine.

M. le comte de Montlivron qui voulait te voir et t'attendait.

HERMINE, toujours debout et très froide.

Je vous prie de m'excuser, monsieur, j'étais retenue.

HORACE

C'est moi qui ai besoin de vos excuses, madame; d'abord, à cause de mon costume qui est assez extravagant pour une

première visite ; ensuite, à cause de la liberté grande...

HERMINE, l'interrompant.

Que puis-je pour vous, Monsieur ?

HORACE, très à son aise.

Je me suis, madame, autorisé de notre voisinage, puisque montlivron n'est distant de La Farlède que de...

VIVIANE, intervenant pour se donner une contenance.

Onze kilomètres... Monsieur m'a dit onze kilomètres...

HORACE

Alors... voilà... je sais... on m'a raconté... dans un pays comme le nôtre, tout se sait, n'est-ce pas ?... Enfin... on m'a dit que vous possédiez un pointer superbe, un laverack...

VIVIANE, timidement.

Cher Maître, il s'agit de *Cher Maître*.

HERMINE

En effet, monsieur, j'ai un laverack très beau et très rare ; c'est une bête à laquelle je tiens beaucoup.

HORACE

J'ai, de mon côté, une chienne remarquable de même race...

HERMINE, soupçonneuse et déjà jalouse.

Vous avez une laverack ?

HORACE, toujours debout.

Ses « pedigrees » sont en règle. Elle est blanc et orange, poitrine profonde, bien descendue, pieds arrondis, cou convexe...



HERMINE

Je vous demande pardon, monsieur... j'ignorais... mais en quoi puis-je, à ce propos, vous être utile?

HORACE

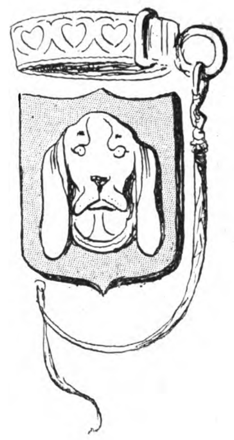
C'est bien simple. Comme je le disais à madame, tout à l'heure (Viviane rougit jusqu'aux oreilles), je m'occupe beaucoup d'élevage ; j'ai obtenu des produits superbes ; je suis un fervent de la beauté, de la pureté des races et je vous avoue que je suis pris de désespoir quand une belle race est menacée de disparaître...

HERMINE, commençant à s'intéresser.

Et alors ?

HORACE

Alors, il se trouve que ma chienne est en ce moment même... comment dirais-je ?... dans une époque... favorable.



HERMINE, bien plus gracieuse.

Vraiment ?

HORACE

Et j'ai eu l'audace de venir vous demander si vous ne pourriez pas me prêter *Cher Maître*.

HERMINE, gracieuse.

Asseyez-vous donc, je vous en prie !

(Viviane respire. Tout le monde s'assied.)

HORACE, bon enfant.

C'est très drôle, n'est-ce pas, ce que je viens vous demander ; mais devant cette occasion inespérée de relever une espèce, occasion unique, avouons-le...

HERMINE

Unique, c'est vrai.

HORACE

Je n'ai pas hésité. Je n'ai pas besoin

de vous dire de quels soins j'entourerai votre *Cher Maître*.

HERMINE, franchement.

Monsieur, je ne demande pas mieux. Je m'intéresse beaucoup aussi aux races et ce sera avec plaisir. J'espère bien que je verrai votre chienne, monsieur...

HORACE

Comment donc !...

HERMINE

Et... alors, vous croyez qu'en ce moment ?...

HORACE

J'en suis certain... elle ne tient plus en place... et puis, j'ai des indices... elle tire une langue !

HERMINE, très attendrie.

Pauvre petite bête !... mais il ne faut pas la faire attendre...

HORACE

Vraiment, madame, vous êtes si parfaitement aimable...

HERMINE, cordiale.

Quand voulez-vous *Cher Maître*, cher monsieur ?

HORACE

Mais le plus tôt possible... Si je n'étais pas venu à bicyclette...

HERMINE, avec sollicitude.

Oh!... non... il ne vous suivrait pas, vous pourriez le perdre. Non. Voulez-vous que je vous l'envoie demain ?

HORACE

Je le recevrai avec tous les honneurs.

HERMINE

Eh bien, c'est entendu...

HORACE, se levant, très galant et plein d'aisance.

Vous me permettrez de vous offrir la moitié de la portée.

HERMINE, charmante.

Mais nous nous entendrons ensuite, cher monsieur ; j'aurai grand plaisir à posséder un spécimen de ce que vous obtiendrez. Pourvu que ça réussisse !...

HORACE

Ça réussira !... Vous me permettrez aussi de venir vous rendre une visite de reconnaissance...

HERMINE

Quand mon mari, en ce moment en voyage, sera revenu, certainement, monsieur...

HORACE, prenant congé.

Madame !...

Il s'incline très bas devant Viviane toujours embarrassée et penaude. Hermine reconduit Horace pendant quelques pas, tandis que Viviane, très émue, reste immobile.

HERMINE, s'éloignant avec Horace.

Est-ce que vous veillerez vous-même à... l'opération, cher monsieur ?

HORACE

Moi-même, je vous le jure. Excusez ma grande indiscrétion d'aujourd'hui, madame...

HERMINE

Vous avez eu raison; je vous en remercie, au contraire. (Pensant à la fiancée de *Cher Maître*. Pauvre petite bête... alors elle va être contente ! Ce n'est pas moi qui lui refuserais cela !

HORACE, gaiement et cordial.

Je vous remercie, ma voisine. Je vais calmer les impatiences de notre jeune fiancée...

HERMINE, souriante à cette idée.

Soignez bien le petit ménage !...



Horace est parti. Hermine revient près de Viviane, toujours absorbée et qui ne bouge pas.

HERMINE, très enjouée.

Crois-tu, chérie, qu'il va être content, mon *Cher Maître !* Je vais aller le prévenir, et puis lui faire faire une toilette de rendez-vous !... Viens-tu ?

VIVIANE, à voix basse.

Je te remercie, je préfère rester.

HERMINE

Qu'est-ce que tu as ? (Se souvenant et prenant sa figure grave.) Ah !... c'est vrai, à propos ! Que s'est-il donc passé entre ce jeune homme et toi, avant que j'arrive ?... Tu avais un si drôle d'air quand je suis entrée... ce serait à croire...

VIVIANE, se jetant dans ses bras.

Ah ! chérie, chérie !... pardonne-moi !...

HERMINE

Comment!...je ne me trompais pas?... C'est cela. C'est vrai ?...

VIVIANE, *éperdue.*

Ne me gronde pas ! ne me gronde pas!

HERMINE

Mais il fallait appeler, te défendre...



VIVIANE

Est-ce que j'y ai pensé ?

HERMINE

Eh bien, j'ai eu le soupçon, que cette chose effroyable venait de s'accomplir. Si j'en avais été sûre,... j'aurais mis ce monsieur à la porte !

VIVIANE

Mon Dieu !

HERMINE

Dire que je m'en suis doutée !... Et puis, j'avoue qu'il m'a intéressée avec les chiens... et j'ai oublié. Eh bien, je t'assure que jamais je n'aurais cru cela ! Toi!... Ici!... Il me semble que je rêve!... Mais comment cela a-t-il pu se faire ?

VIVIANE

Je n'en sais rien moi-même, va !

HERMINE

C'est de la dernière imprudence, tu sais.

VIVIANE, pleurant.

J'ai perdu la tête, j'ai perdu la conscience de mes actes... Ah!... je suis bien malheureuse !

HERMINE, la calmant.

Ah ! bien non !... tu ne vas pas pleurer, maintenant, et me faire encore plus de peine !... Chut !... c'est fini, maintenant — voyons!... d'où connaissais-tu ce Montlivron... tu ne m'en avais jamais parlé...

VIVIANE

Mais je ne le connaissais pas ! C'est la première fois que je l'ai vu...

HERMINE

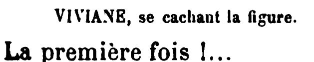
Qu'est-ce que tu me dis là ?...

VIVIANE

Je t'assure...

HERMINE, stupéfaite.

La première fois ?...



VIVIANE, se cachant la figure.

La première fois !...

HERMINE

Eh bien ! tu n'y vas pas de main morte, toi, quand tu fais des connaissances !... (Viviane sanglote.) Veux-tu ne pas pleurer comme ça ?

VIVIANE

Si ! laisse-moi pleurer, veux-tu ?

HERMINE

Pauvre petite ! je ne peux pas non plus te maudire. En somme, ce qui me déroute surtout, dans cette histoire-là, c'est Crécy.

VIVIANE

Crécy ?

HERMINE

Eh bien ! oui, Crécy... Je comprenais Crécy ; tu flirtes avec lui depuis assez longtemps !... Et puis, il te ressemble ; c'est, comme toi, un sentimental... Mais il paraît que tu n'es pas insensible tout de même à la simple beauté d'un vigoureux bicycliste !

VIVIANE

Qu'entends-tu par : « *tout de même ?* » Est-ce que tu croirais que M. de Crécy et moi ?...

HERMINE

Oh !... je ne te demande rien !

VIVIANE

Mais moi, je veux te dire... Il n'y a rien, entends-tu, entre nous...

HERMINE, incrédule et souriante.

Chut ! chut !...

VIVIANE, énergique

Oh ! mais cela, je te le jure, Hermine !

HERMINE, étonnée.

Comment ?... C'est vrai qu'il n'y a rien ?

VIVIANE

Il y a un flirt, rien qu'un flirt ? Crois-tu que, s'il en eût été autrement, je n'aurais pas trouvé la force de résister à M. de Montlivron ?...

HERMINE

Tu aurais pu résister mieux si...

VIVIANE

Mais oui, naturellement !... Tandis que... oh ! que c'est embarrassant ces explications que tu me forces à te donner.

HERMINE, rêveuse.

C'est étonnant !.,.

VIVIANE, les yeux baissés.

C'est étonnant, oui... je suis sûre que Crécy m'aime... eh bien, il ne me l'a pas encore prouvé.

HERMINE, rêveuse.

Je n'aurais jamais cru cela!

VIVIANE

C'est un sentiment très éthéré, très pur, oh ! joli, joli, va !...

HERMINE, l'interrompant et se mettant à rire.

Tu es bonne, toi, avec ton « joli, joli » et ton sentiment « éthéré » ! Il suffit qu'un beau garçon pas éthéré du tout entre ici et...

VIVIANE, confuse

Ne m'en parle plus !...

HERMINE

Soit! Mais ton Crécy m'agace à la fin!... Je ne peux pas arriver à faire ce que je veux, décidément !

VIVIANE

Qu'est-ce que tu veux ?

HERMINE, nerveuse.

Rien !... Je ne veux plus rien. Je voulais. Mais tout le monde y met de la mauvaise volonté ! Alizon ne pense qu'à bavarder !... Crécy à bayer à la lune !... Ça n'est pas comme ça que je réussirai à rendre les gens heureux, moi !...

VIVIANE

Je ne comprends pas ce que tu dis... pas un mot !...

HERMINE

Tu n'as pas besoin de comprendre ! Du reste, c'est encore toi la plus maligne. Tu ne te perds pas dans des combinaisons compliquées et à la première occasion...

VIVIANE, se cachant la figure.

Hermine! Hermine! Je meurs de honte!

HERMINE, crânement.

Tu aurais bien tort ! Ce sont les autres qui sont les serins ! Comme si tant de vertu aboutissait à plus de bonheur !... Cela rend-il leur ménage plus heureux?... Non ! (Résolument.) Et puis... je ne jette pas encore le manche après la cognée, moi ! Ils finissent par m'énerver, tous les deux ; j'en aurai le dernier mot ; je ne veux pas m'être donné tant de mal pour aboutir à un échec pareil et je ferai leur bonheur quand même !...

VIVIANE, ébahie.

Mais, chérie, que veux-tu dire ?...

HERMINE, continuant.

Sans compter que je suis sûre qu'ils viendront me remercier !

Elle se sauve sans s'expliquer plus longuement.

VIVIANE, seule.

Tout ce qui se passe aujourd'hui est bien extraordinaire?

VIII

L'Affront.

Dans la chambre d'Alizon de Crécy. —Il est neuf heures du matin. Alizon est couchée, délicieuse à voir. Comme elle est toute rose, toute reposée de bon sommeil ; comme ses beaux cheveux noirs sont réunis en une natte épaisse derrière sa tête, elle paraît presque une petite fille; dès qu'elle s'éveille, elle sourit à ce qui l'entoure ; puis, tout de suite, une petite moue fait avancer ses lèvres, sans doute de constater qu'elle s'éveille seule, ce qui est en effet du bon bien de perdu. Mais on a frappé à sa porte et c'est Hermine de Réserve qui se nomme. « Entre ! » s'écrie Alizon. Alors Hermine pénètre ; d'un coup d'œil elle examine la chambre, puis elle regarde Alizon étendue bien gentiment dans son lit. Les deux amies s'embrassent et Mme de Réserve, approchant un fauteuil, s'installe auprès d'Alizon.

HERMINE

Tu es seule ?

ALIZON, riant.

Que tu es bête !... A cette heure-ci, de toute façon, je serais seule. Ce serait trop imprudent ! Toute la maison est sur pied !

HERMINE, la regardant dans les yeux.

Et... tout à l'heure ?

ALIZON, solennelle.

Personne n'a franchi le seuil de cette porte ! (Elle rit.) Tiens !... un vers !

HERMINE

C'est étonnant, tout de même !

ALIZON

Pourquoi ça ?

HERMINE

Parce qu'il aurait pu revenir.

ALIZON

Bollène ?

HERMINE

Dame ! Ça n'est pas de ton mari que je peux parler, n'est-ce pas ?...

ALIZON

Eh bien, Bollène n'est pas revenu ici depuis l'autre soir.

HERMINE, songeuse.

C'est bien curieux !

ALIZON

Quoi ? tu trouves que c'est curieux que Bollène ne soit pas revenu ?

HERMINE

Tu le lui avais défendu ?

ALIZON

Pas du tout.

HERMINE

Et vous vous aimez !.,. Et tu m'as dit — car c'est toi qui m'as dit — que vous étiez presque d'accord !

ALIZON

Oui, nous étions presque d'accord.

HERMINE

Et Bollène, que je ne reconnais plus, n'a pas fait un retour offensif ?

ALIZON

Ma foi, je t'avoue que, pour ma part, je n'y ai plus pensé.

HERMINE

Mais lui ?

ALIZON

Lui non plus, sans doute.

HERMINE

Ça n'a pas l'air de te révolter, cette indifférence !

ALIZON

Oh !... moi, vois-tu, les choses qui ne se font pas tout de suite, je ne cours pas après. Il y a eu un moment favorable, il est passé. Ça ne s'est pas arrangé ; comme ce fut très amusant néanmoins, je ne regrette rien... Même quand je pense à cette solution cocasse de notre imprudence, j'en ressens une précieuse gaieté. Une autre péripétie eût été sûrement moins drôle, va !

HERMINE, *vivement.*

Ne blasphème pas !

ALIZON

Oh !... toi !.., tu as la veine d'avoir un mari parfait dans toutes ses manifestations, il paraît !

HERMINE

Tu diras ce que tu voudras, Bollène



aurait dû insister. Ça n'est même pas très poli.

ALIZON, *indulgente.*



Tiens! ce garçon, il est peut-être aussi superstitieux que moi. Je t'ai déjà raconté que c'est la seconde fois que ça rate... Or tu sais le proverbe : « Jamais deux sans trois. » Il y a de quoi décourager quelqu'un !

HERMINE

Vous avez la résignation rapide !



ALIZON

Et puis, chérie, je ne te comprends pas. Pourquoi donc tiens-tu absolument à ce que...

HERMINE

Oh!... je ne tiens à rien, moi!... Je ne te croyais pas si heureuse que cela avec ton mari, voilà tout...

ALIZON

Mais je ne suis pas heureuse du tout même, et tu sais bien que nous ne sommes guère faits l'un pour l'autre.



HERMINE

Je commence à croire que si. Vous vous ressemblez beaucoup !

ALIZON, protestant.

Nous nous ressemblons !,..

HERMINE

Parfaitement ! Je m'aperçois que vous avez beaucoup de points communs, ton mari et toi. Ainsi, vous êtes aussi vertueux l'un que l'autre.

ALIZON, scandalisée.

Je suis vertueuse, moi ?

HERMINE

Tu vois bien !

ALIZON

Je ne vois rien du tout ; je n'y ai été pour rien. Et puis, justement, tu ne vas pas dire que je ressemblerais à mon mari en cela ; car lui et ton amie Mme Ritouret... tu me l'as avoué toi-même...

HERMINE

Eh bien, parfaitement ! Je l'ai cru, et je me trompais. Je te répète que vous êtes tous les deux la vertu même !

ALIZON, *ouvrant de grands yeux.*

Hein ?...

HERMINE

C'est comme cela !

ALIZON

Tu me racontes des histoires de l'autre monde ! Ils ne se quittent pas! Ils me trompent abominablement !...

HERMINE

Pas du tout ! Ils ne te trompent pas.

ALIZON

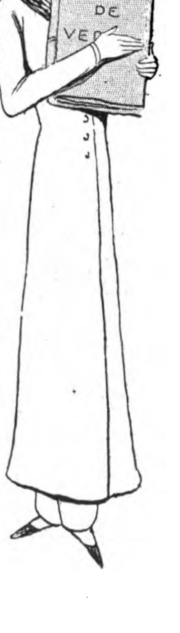
A d'autres ! Tu m'as prévenue ; même je t'ai dit que je m'en moquais. Tu ne m'aurais pas prévenue si tu n'avais rien vu.

HERMINE

Je t'ai parlé trop tôt. C'est maintenant que je te dis la vérité !

ALIZON

Tu ne me feras pas croire ça : j'ai des signes certains du contraire ; ainsi j'ai vu, tu m'entends, j'ai vu, de mes yeux vu, Viviane et mon mari échanger des fleurs,



et, tous les deux, ils les ont gardées, ces fleurs, jusqu'au soir.

HERMINE, qui se met à rire.

Tu appelles ça une preuve?

ALIZON

Je connais mon mari. C'est la preuve qu'il est très amoureux.

HERMINE

Vous avez fait pis que ça, Bollène et toi, et pourtant tu vois bien qu'on se tromperait aux apparences...

ALIZON

Parce que c'est nous. Mais des comme nous, il n'y en a guère! Mon mari est amoureux de Viviane, Viviane porte ses fleurs... donc je suis trompée!... (Elle s'agite dans son lit en riant.) Tiens! Hermine, veux-tu voir une femme trompée? Regarde ta pauvre petite Alizon!

HERMINE

Tâche de ne pas tant rire. C'est grave. Je te dis que tu n'es pas trompée du tout. J'ai mes renseignements : tu n'es

pas plus trahie que tu n'as trahi ton mari. (Elle rit à son tour.) Celui qui est trompé, dans tout ça, c'est Ritouret... et il n'est pas là pour le savoir.

ALIZON, se mettant sur son séant et très surprise.

Qu'est-ce que tu dis ?... Tu dis que Ritouret est trompé?

HERMINE

Oui, c'est Ritouret, et Ritouret tout seul, qui est trompé.

ALIZON

Ma pauvre chérie, tu ne sais pas du tout ce que tu dis : si Ritouret est trompé (et de cela je suis sûre), je me trouve trahie par la même occasion. C'est bien clair.

HERMINE

Ah çà ! est-ce qu'il n'y a que ton mari qui puisse aider Viviane à tromper Ritouret ?

ALIZON, très intéressée.

Hein ?... Viviane a un autre amant ?

HERMINE, se mordant les lèvres.

Mon Dieu!... j'ai peur d'en avoir trop dit.

ALIZON

Ah!... mais je ne te lâche plus, maintenant. Il me faut toute la vérité. Viviane a un amant ?

HERMINE

Je ne crois pas qu'elle l'ait toujours... mais, sûrement, elle l'a eu.

ALIZON

Et ce n'est pas mon mari ?

HERMINE

Non.

ALIZON

Qui est-ce ?

HERMINE

Je le connais à peine; il est venu ici hier pour la première fois.

ALIZON

Il venait ici pour se rencontrer avec Viviane ?

HERMINE

Il ne connaissait pas du tout Viviane. Tiens!... je vois bien qu'il faut que je te raconte toute l'affaire, tu ne me laisseras pas tranquille...

ALIZON

Tiens!... l'honneur de mon mari est engagé !

HERMINE

Hier, un jeune homme est venu me voir pour me parler de *Cher Maître*. Il a une chienne très rare, un laverack aussi, et il désirait les marier ensemble. Tu comprends que j'ai accepté de grand cœur, ces pauvres bêtes !... ça leur fera certainement grand plaisir de se rencontrer...

ALIZON, riant follement.

Nez à nez !

HERMINE

Si tu ris tant que ça, je me tais.

ALIZON

Comment s'appelle-t-il, le monsieur qui vient faire ces drôles de commissions-là ?

HERMINE

C'est le comte de Montlivron.

ALIZON

Celui qui habite à Montlivron, de l'autre côté du vallon ?

HERMINE

Lui-même.

ALIZON

Il est très bien ; c'est un très beau garçon.

HERMINE

Tu le connais ?

ALIZON

Nous nous sommes rencontrés déjà dans le pays, à bicyclette : j'ai demandé son nom à des paysans parce qu'il m'avait intéressé et c'est comme cela que je le connais. Tu as eu peur d'autre chose ?

HERMINE

Dame... je ne sais pas, moi. Donc, ce Montlivron arrive pour me parler des chiens. J'étais très occupée aux écuries ; on l'introduit au salon, où se trouvait Viviane. Ils causent, et il est probable qu'ils se produisent mutuellement un effet aussi rapide que profond, car lorsque j'entre, moi, quelques minutes après, j'ai l'impression qu'un peu plus tôt je les aurais dérangés.

ALIZON, vivement.

Qu'est-ce que tu as vu ?

HERMINE, levant les yeux au ciel.

Ah !... ma pauvre amie !

ALIZON

Oh !... dis-moi, dis-moi !... qu'est-ce qu'ils faisaient?

HERMINE

Ils ne faisaient plus rien ; mais Viviane était toute dépeignée !...

ALIZON, heureuse.

Mon Dieu !... que c'est drôle !...

HERMINE

Maintenant, je trouve cela plutôt drôle, oui; mais sur le moment, j'ai été suffoquée et furieuse...

ALIZON

Ils ne se connaissaient pas ?

HERMINE

Pas du tout.

ALIZON

Allons donc !

HERMINE

Tu comprends que j'ai confessé Viviane

tout de suite... Eh bien, la pauvre petite m'a avoué en sanglotant...

ALIZON

Elle prend tout trop au sérieux, celle-là : c'est le contraire de moi.

HERMINE

Elle m'a avoué que c'était la première fois qu'elle voyait ce monsieur ; qu'elle ne savait pas ce qui s'était passé, qu'elle avait perdu la tête... Enfin, un coup de foudre extraordinaire ?

ALIZON, *extasiée.*

C'est beau, ça, tu sais !

HERMINE, *scandalisée.*

Oh !...

ALIZON

Si ! Un monsieur qui inspire une pareille passion, moi, je trouve ça beau !

HERMINE

Soit, mais chez moi !... dans mon salon !... un individu que je ne connais pas !...

ALIZON

Eh bien, ma chère petite, ton histoire

ne fait que me confirmer dans mon opinion. Si Viviane Ritouret s'est trouvée aussi vite sans défense contre un inconnu, comment peux-tu admettre qu'elle ait résisté aux prières de M. de Crécy, mon époux ?

HERMINE

D'abord, parce que ce n'est pas la même chose...

ALIZON

C'est tout pareil ; il n'y a pas deux manières.

HERMINE

Tu vois bien que si... et même trois, si nous comptons la tienne, qui est la négative.

ALIZON, gentiment menaçante.

Toi !... tu te moques de moi !

HERMINE

Ensuite, Viviane m'a avoué que, entre elle et M. de Crécy, il n'y avait pas eu ça...

ALIZON

Viviane n'aurait pas voulu de mon mari et elle a laissé faire ce Montlivron ?

HERMINE

Elle ne m'a pas dit qu'elle n'eût pas voulu de ton mari...

ALIZON

Alors, ce serait mon mari qui n'aurait pas su s'y prendre ?...

HERMINE

J'en suis persuadée. Même Viviane m'a assuré que si ton mari avait eu des droits sur elle, elle aurait trouvé plus de force pour se défendre.

ALIZON, avec indignation.

M. de Crécy aurait été aussi maladroit?

HERMINE

Hélas !

ALIZON, furieuse.

Eh bien, ma chérie, il me la paiera, celle-là!... on n'est pas grotesque à un point pareil !...

HERMINE

Alizon !... qu'est-ce que tu as ?

Alizon a vivement rejeté ses couvertures et s'est levée ; elle est agitée et colère ; elle se promène à grands pas dans sa longue chemise de nuit.

ALIZON

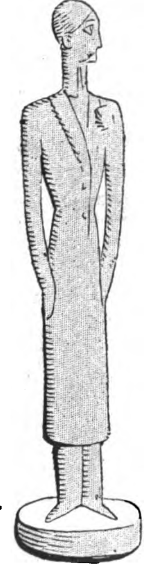
Comment ! il ne lui suffit pas d'être ridicule dans son ménage !... il faut que cet imbécile aille porter ses procédés en ville !

HERMINE, essayant de la calmer.

Alizon !... Alizon !...

ALIZON

Non !... non !... Cela dépasse tout le reste ! Et... je te prie de me le dire, de quoi aurai-je l'air, moi ? Toutes les femmes auxquelles il s'adressera, avec ses sentimentalités esthétiques, ses soupirs, ses vers de mirliton et puis... rien avec... ; toutes les femmes auxquelles il lui prendra fantaisie de faire la cour... qu'est-ce qu'elles penseront de moi, moi la femme de ce monsieur-là ! Non !... mais entends-tu ce qu'on dira ? On dira que je suis très à plaindre, que je suis tombée sur un monsieur ridicule. On dira : « Cette pauvre Mme de Crécy, qui est mariée avec lui, elle ne doit vraiment pas s'amuser tous les jours ! » Et celles qui diront cela seront des femmes que



M. de Crécy aura découragées... elles sauront à quoi s'en tenir ; et elles se ficheront de moi !...

HERMINE

Alizon !... ma petite Alizon !...

ALIZON

Si, si, elles se ficheront de moi !... et elles auront raison ! Mon mari vient de m'infliger le plus sanglant affront qui soit possible !... Il a rendu publics ses procédés avec moi. Tout le monde le saura ; il y aura, sur mon passage, des chuchotements et des sourires !...

HERMINE

Mais Viviane n'ira pas raconter à tout le monde...

ALIZON

Tu crois ça ?... Tu crois qu'un de ces jours, quand elle rencontrera de nouveau M. de Montlivron, qui sait aller droit au but, lui, tu crois qu'elle ne lui fera pas ses confidences, quand ça ne serait que pour accentuer, par un contraste, les compliments qu'elle lui devra ?... Eh bien,

ma chérie, mon parti est pris. Je n'y mettais pas une ardeur folle à tromper M. de Crécy... je ne me pressais pas, je faisais un peu l'école buissonnière !... Aujourd'hui, c'est fini... J'agis... et vite... et tu vas voir !...

Alizon sonne. Sa femme de chambre entre et, sur un signe de Mme de Crécy, toujours courroucée, elle prépare le tub matinal.

HERMINE, à part.

Je crois que cette fois-ci, ça y est. (A Alizon, doucement.) Tu ne m'en veux pas, chérie ?

ALIZON, sautant à son cou.

T'en vouloir !... mais au contraire !...

Le soir du même jour, comme on vient de finir de dîner, M. de Crécy s'en va sentimentalement regarder le ciel tout parsemé d'étoiles. Viviane Ritouret se met au piano et Bollène s'installe près d'Hermine et d'Alizon.



ALIZON

Monsieur de Bollène ?

BOLLÈNE

Chère Madame ?

ALIZON

Vous connaissez Orléans ?

BOLLÈNE, surpris.

Beaucoup, oui. Pourquoi me demandez-vous cela ?

ALIZON

Pour savoir si c'est une jolie ville.

BOLLÈNE

C'est une ville que je déteste, qui me porte malheur. (Alizon sourit.)

HERMINE

Allons donc!... Pourquoi ?

BOLLÈNE

Parce que je suis toujours forcé de m'y rendre quand j'aimerais mieux faire autre chose.

HERMINE

Simple coïncidence !

BOLLÈNE

C'est plus qu'une coïncidence. C'est une fatalité ! Il suffit que je sois bien en train de m'amuser quelque part, pour qu'aussitôt je sois forcé d'aller à Orléans, de tout déranger. C'est au point que je n'ose plus rien entreprendre.

ALIZON, riant.

C'est étrange ! Savez-vous ce que vous devriez faire ? Vous devriez monter dans le train...

BOLLÈNE

Ah ! bien, si vous m'y envoyez, vous, c'est encore bien pis !

ALIZON

Écoutez donc ! Vous devriez monter dans le train et, coûte que coûte, dépasser la station. Cela romprait le sort !

BOLLÈNE

Je me connais ! Je serais forcé d'y descendre. Merci !

ALIZON, le regardant.

Même si quelqu'un vous en empêchait, vous contraignait à continuer votre route ?...

BOLLÈNE

Ah !... si on m'aidait un peu, peut-être...

ALIZON

Essayez, dès que vous le pourrez.

BOLLÈNE, la fixant.

Dès que je le pourrai ?

ALIZON, soutenant son regard.

Oui.

BOLLÈNE.

C'est entendu.

Hermine n'a pas compris les mots, mais elle a saisi le sens. Elle devine qu'Alizon vient de faire à Bollène un invitation catégorique. Comme Hermine est une très honnête femme, elle rougit jusqu'aux oreilles... mais elle va se coucher très contente.





IX

Ramené sur l'obstacle.

Dans le parc de La Farlède, sous les marronniers, Pierre de Crécy a disposé sur la table de fer peint une demi-douzaine de petits flacons qu'il respire l'un après l'autre; parfois, il s'attarde le nez dans l'ouverture; parfois, au contraire, c'est à peine s'il débouche la fiole pour la reposer vite et se saisir d'une autre toute proche. Ses mouvements affectent un certain rythme. En ce moment, il semble extasié au-dessus d'un flacon rempli d'un liquide rosé. Hermine de Réserve s'approche lentement, le regarde étonnée, puis s'assied non loin de lui. Et, comme Crécy esquisse un vague mouvement pour s'interrompre, elle le supplie de ne pas se déranger. Mais Crécy rebouche cependant sa petite bouteille.

HERMINE

Pourquoi vous dérangez-vous?

CRÉCY

J'avais fini ; j'en étais au dernier accord, au point d'orgue.



HERMINE

Quel accord ? Vous faites de la musique?

CRÉCY

Je me jouais une valse de parfums. (Hermine ouvre de grands yeux.) Tenez, ces trois flacons-là, c'est la basse : du musc, de l'oppoponax et du ylang-ylang ; et puis, j'ai ici le chant : l'ambre, l'essence de rose, et pour les notes aiguës...

HERMINE, qui s'amuse.

Du sel anglais?

CRÉCY

Vous riez toujours!

HERMINE

Je suis très sérieuse. Du reste, j'ai lu Huysmans, *A rebours*. Je suis, par conséquent, renseignée.

CRÉCY

J'ai voulu essayer. J'obtiens déjà un résultat.

HERMINE

C'était une valse que vous vous offriez?

CRÉCY

Une valse lente. Plus tard, je tenterai une symphonie plus compliquée.

HERMINE

Que je ne vous dérange pas, mon ami!...

CRÉCY

Oh!... maintenant, je ne peux plus.

HERMINE

Je gêne votre inspiration?

CRÉCY

Non pas; mais vous avez sur vous un parfum qui n'est pas dans le ton de ceux que j'ai ici... Je suis en mineur et vous êtes en majeur.

HERMINE

Parfum gai! Je n'ai qu'un peu de verveine. Quelle musique feriez-vous avec de la verveine? Une polka?,..

CRÉCY

Ne vous moquez pas de moi. Il y a dans les parfums tout un monde de sensations qne vous ignorez.

HERMINE

Mais je n'ignore pas du tout... ça évoque une foule de souvenirs.

CRÉCY, *pénétré.*

Une foule de pensées! C'est très intellectuel, les parfums.

HERMINE

Un peu trop immatériel, peut-être.

CRÉCY

Jamais trop, croyez-moi.

HERMINE

Oh! moi, vous savez, j'apprécie assez bien le rêve, mais je ne déteste pas qu'on me réveille.

CRÉCY

Soit. Mais puisqu'il faudra forcément se réveiller, puisque c'est fatal, autant prolonger le rêve le plus possible, reculer le dénouement : l'attente du bonheur vaut mieux que le bonheur lui-même.

HERMINE

A force d'attendre, on se fait

chiper par un autre un bonheur qu'on avait sous la main.

CRÉCY

J'ai horreur d'aller vite.

HERMINE

Oui... ce n'est pas comme votre femme, alors.

CRÉCY, *avec un sourire de pitié.*

Elle ?... elle se précipite sur la vie comme si la vie allait lui manquer tout d'un coup.

HERMINE

C'est peut-être plus prudent !

CRÉCY

Je dois dire cependant que, depuis deux ou trois jours, ma femme semble plus raisonnable.

HERMINE, *très intéressée.*

Allons donc !...

CRÉCY

Oui. Je la trouve moins agitée, moins nerveuse. Elle parle un peu moins et, surtout, elle parle moins vite. C'est très remarquable. On dirait qu'elle est

apaisée. Hier, elle m'a déclaré qu'elle était fatiguée! c'est extraordinaire! Alizon fatiguée!... c'est la première fois que je l'entends dire une chose pareille! Et puis, elle est plus gentille avec moi. Voilà trois jours qu'elle ne hausse pas les épaules à ce que je dis!

HERMINE, *heureuse.*

Alors... c'est que c'est fait!

CRÉCY

Quoi donc?

HERMINE, *se reprenant.*

Oh!... rien... quelque chose...

CRÉCY, *indifférent.*

Au reste, cela ne m'importe guère. Je ne fais que constater.

HERMINE

Vous verrez que vous finirez par faire un excellent ménage.

CRÉCY, *sceptique.*

Excellent... excellent... nous n'irons pas jusque-là! Il y a des domaines qui lui seront interdits à jamais. Jamais elle ne comprendra!

HERMINE

Je suis sûre que, maintenant, elle sera très gentille. J'ai pris le bon moyen!

CRÉCY

Vous l'avez chapitrée?

HERMINE, bravement.

Oui.

CRÉCY, l'œil reconnaissant.

Un être bien exquis et bien précieux, c'est Mme Ritouret.

HERMINE, vivement.

Viviane!... ah!... quelle femme charmante!... Vous l'appréciez, n'est-ce pas? et c'est une véritable amie d'âme que je vous ai trouvée là!

CRÉCY

Vous ne vous imaginez pas le gré que je vous en ai. Figurez-vous que nous en sommes arrivés à ne nous parler, presque, qu'en symboles!

HERMINE, effarée.

Diable. (A part.) Il faut que je le ramène de loin, si j'ai l'ambition de le faire agir.



CRÉCY

Et c'est délicieux !

HERMINE

Je n'en doute pas... bien que... des symboles, tout le temps !... Viviane peut trouver que c'est tout de même un peu trop !

CRÉCY

Elle ?... Jamais !

HERMINE

Ne vous y fiez pas, ne vous y fiez pas !... Même, si vous vouliez un bon conseil, je vous engagerais à concrétiser de temps en temps !...

CRÉCY

Se serait-elle plainte de moi à vous ?

HERMINE, protestant.

La pauvre petite !... Elle vous admire bien trop !

CRÉCY, extasié.

Je l'emmène avec moi vers des au-delà vertigineux !

HERMINE

Prenez garde d'être égoïste !

Vos envolées vers l'au-delà, c'est très énervant pour un organisme de femme.

CRÉCY, *montrant quelque inquiétude.*

Pourquoi me dites-vous cela?

HERMINE

Mon Dieu... parce que j'ai vu Viviane très vibrante quand elle vous quitte, et qu'il lui est même arrivé de pleurer!

CRÉCY, *important.*

Oui... c'est la détente..., la retombée sur la terre!

HERMINE

Moi, à votre place, je ferais très attention à ça. Je n'abandonnerais pas Viviane sans transition.

CRÉCY

Quelle transition voulez-vous que je trouve?

HERMINE

Cela vous regarde! Mais, après une mélodie, il y a toujours un accord de résolution.

CRÉCY

Wagner ne résolvait pas... et c'est la mélodie continue.

HERMINE

Wagner résolvait très bien. Chez lui, ça dure plus longtemps que chez les autres, mais il y a une fin tout de même.

CRÉCY

Qu'elle vienne alors le plus tard possible. On a bien le temps!... Tant que la mélodie dure, elle dure! Et c'est cela de gagné!

HERMINE

Et si on vous lâche en route!

CRÉCY, incrédule.

Oh!... oh!...

HERMINE

Ça s'est vu.

CRÉCY, prétentieux.

Nous communions entièrement, Mme Ritouret et moi.

HERMINE

Voulez-vous que je vous dise? Vous flattez certains côtés de sa petite nature sentimentale et rêveuse... Mais qui vous dit qu'elle n'en ait pas d'autres... moins éthérés?

CRÉCY, souriant.

Elle?... mais non.

HERMINE

Comment « mais non »? Mais si!

CRÉCY

Je n'ai jamais remarqué ces côtés-là!

HERMINE, ironiqne.

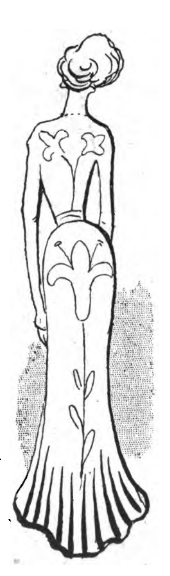
Et je suis sûre que vous avez la prétention de vous y connaître en femmes!

CRÉCY

J'avoue que j'ai été frappé surtout par le caractère un peu mystique....

HERMINE, agacée.

Mais oui, parbleu! ça n'empêche rien, cela. (Hypocritement.) Au reste, tant mieux, car avouez que je jouais gros jeu en favorisant l'amitié très charmante qui devait naître entre vous. C'est toujours très dangereux, n'est-ce pas, ces amitiés-là entre un homme fort séduisant comme vous... (Crécy s'incline) et une femme aussi exquise que Viviane.



CRÉCY, protestant avec cérémonie.

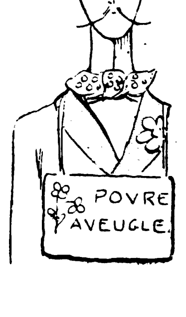
Oh!... Chez vous! Auriez-vous pu me croire capable!...

HERMINE, à part.

L'imbécile!...

CRÉCY

Eh bien... cela tient-il justement à la hauteur des spéculations où nous occupions nos pensées, mais jamais je n'ai précisé, dans les sentiments que m'inspire Mme Ritouret, un désir assez vif...



HERMINE, avec humeur.

Vous êtes difficile, vous! Vous n'avez donc pas remarqué qu'elle était exquise!...

CRÉCY, mollement.

D'accord! d'accord!...

HERMINE

Et faite!... c'est une petite statuette vivante, cette femme-là! c'est la perfection!... Et dans ses yeux qui sont si intelligents...

CRÉCY

Oh!... très intelligents, cela est vrai.

HERMINE, avec vivacité.

Eh bien, ils ne sont pas seulement intelligents, mon ami... ils sont très tendres. Avez-vous remarqué qu'ils sont très tendres, ses yeux? Non! vous n'avez pas remarqué ça, vous?...

CRÉCY

Peut-être... oui...

HERMINE, à part.

Alizon a raison. Il est ridicule, cet animal-là! (Haut.) Et son sourire?

CRÉCY, rêveur.

Oui... elle a un sourire séraphique!

HERMINE, avec humeur.

Allons bon! séraphique, maintenant! Ah çà, pourquoi vous obstiner à ne voir qu'un ange dans Viviane? Il y a une femme aussi!



CRÉCY, mollement.

Peut-être!...

HERMINE, à part.

Il ne se réveille pas facilement. (Haut.) Et c'est bien malheureux que Viviane

soit tombée sur un homme aussi occupé, si sottement ambitieux que son Ritouret de mari, parce qu'en voilà un qui ne connaît pas son bonheur!

CRÉCY

Elle m'a dit ne l'avoir jamais aimé.



HERMINE, à part.

Piquons-le! (Haut.) Ta! ta! ta!... Elle l'a beaucoup aimé, au contraire.

CRÉCY

Allons donc?

HERMINE

Et comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Voilà une très jolie femme, bien portante, bien vivante, qui ne demande qu'à ce qu'on lui donne ce qui lui est dû...

CRÉCY, réfléchissant.

C'est très drôle... je ne croyais pas du tout Mme Ritouret préoccupée...

HERMINE

Parbleu! c'est une femme très bien élevée, mon cher ami, et ce n'est pas à

vous qu'elle irait dire ce qu'à peine deux femmes se laissent deviner...

CRÉCY

Et son mari l'a-t-il aimée!

HERMINE

Au commencement, beaucoup!

CRÉCY

Ah!

HERMINE

Mais beaucoup, vous entendez. (A part.) Dire que ça n'est peut-être pas vrai, ce que je dis là!... (Haut.) Depuis, il a été absorbé par la politique! Tant pis pour lui, parce qu'un jour ou l'autre...

CRÉCY

Quoi?... que voulez-vous dire?

HERMINE

Eh bien, un jour ou l'autre, elle rendra quelqu'un très amoureux... et alors...

CRÉCY

Mais non! Mme Ritouret a l'âme très haut placée...



HERMINE

Ça n'a aucun rapport!

CRÉCY

Elle ne cédera pas au premier venu...



HERMINE

Qu'est-ce que ça fait qu'il soit le premier, pourvu qu'il vienne...

CRÉCY, avec un geste de dégoût.

Oh !... l'abandon banal de soi ! cet oubli de toute harmonie ! le consentement veule, fait de faiblesse, cette gesticulation ridicule...

HERMINE, en colère.

Comment!... qui vous parle de banalité, de veulerie ou de faiblesse? Il y a des actes vigoureux, de belles poussées de volonté vers un but précis qui sont splendides! Et, puisque nous parlons de Viviane, je suis certaine que, si elle aime l'eurythmie de vos communes pensées, tout de même, une action bien franche de temps en temps, la démonstration d'une activité, n'est pas pour lui déplaire.

CRÉCY

Vous avez eu la preuve de cela ?

HERMINE, *étourdiment.*

Il n'y a pas huit jours.

CRÉCY

Ici?

HERMINE

Ici-même.

CRÉCY

Mais nous nous sommes quittés à peine, Mme Ritouret et moi.

HERMINE, *toujours en colère.*

Avec ça qu'il faut longtemps !

CRÉCY, *commençant à s'agiter.*

Pour quoi faire?

HERMINE

Mais pour rien faire! Est-ce que je sais, moi? Vous me posez une foule de questions!...

CRÉCY

C'est vous qui me dites qu'ici même, il n'y a pas huit jours...

HERMINE, avec humeur.

Eh bien, mettez que je n'ai rien dit. Mais voulez-vous que je vous conte une histoire? Eh bien, j'ai connu autrefois, — vous entendez : autrefois, — une femme charmante, qui semblait très détachée de tout ce que la vie a d'un peu trop réel, de trop brutal...

CRÉCY, les yeux vagues.

Les réalisations sont toujours si vulgaires!...

HERMINE

Un beau jour, un inconnu est arrivé. Il l'a trouvée très à son goût et, sans lui faire de grands discours, il le lui a prouvé... puis il est parti. On ne l'a plus revu.

CRÉCY, convaincu.

Oh!... la malheureuse!

HERMINE

Elle ne s'est pas plainte si fort!...

CRÉCY

Comment! elle n'était pas soulevée de honte et de révolte?

HERMINE

Elle acceptait le fait accompli, ce qui était encore le plus sage, et comme elle n'y était pour rien. .

CRÉCY

Bah!... pour rien, pour rien!... on crie, on appelle !...

HERMINE

Quelquefois, on ne peut pas.

CRÉCY

Alors c'est un viol..., je n'y crois plus.

HERMINE

Ça arrive cependant encore.

CRÉCY

Dans les feuilletons.

HERMINE, qui s'énerve.

Mais dans la vie aussi!

CRÉCY, l'œil profond.

Du reste, un viol, ce n'est pas laid... un viol, ça ne me déplaît pas... ce n'est pas banal...

HERMINE, naïvement.

C'est même très esthétique!





CRÉCY, *rêveur.*

Oui... en y songeant,.. il y a là une fougue, une ampleur de manifestation. Je n'ai jamais connu de femme à qui pareille aventure soit arrivée.

HERMINE, *à part.*

Il n'a pas compris... Je n'ai pas été assez claire. (*Haut.*) Mais si, justement, Vous en connaissez une.

CRÉCY

Moi?... mais non.

HERMINE

Seulement elle ne vous l'a pas dit.

CRÉCY, *vivement.*

Qui est-ce?

HERMINE, *protestant.*

Oh!... mon ami!... jamais de noms!

CRÉCY

J'aurais pourtant une grande curiosité à savoir...

HERMINE, *à part.*

Tiens! tiens!... est-ce que cette idée de viol!... Il est assez détraqué pour ça...

CRÉCY, *insistant.*

Je la connais beaucoup?

HERMINE

Beaucoup.

CRÉCY

Depuis longtemps?

HERMINE

Non; pas trop! Mais voilà assez d'indiscrétions! Contentez-vous de savoir qu'il n'y a pas que dans les feuilletons que ça se passe et que, ces jours-ci...

CRÉCY, *l'interrompant.*

Tout à l'heure, vous m'avez dit que c'était autrefois,... il y a longtemps.

HERMINE, *jouant la surprise.*

Je vous ai dit cela?

CRÉCY, *commençant à s'agiter.*

Parfaitement... vous m'avez dit que vous aviez connu autrefois une femme...

HERMINE

Ah!... oui.. c'était une autre!

CRÉCY

Vous connaissez donc toutes les femmes qui ont été violées?

HERMINE, riant.

C'est une spécialité.

CRÉCY, préoccupé.

Sérieusement... il me semble que je comprends ce que vous voulez me dire...

HERMINE, à part.

Tiens! tiens!...



CRÉCY, un peu nerveux.

Voyons... est-ce qu'il ne s'agirait pas justement de Mme Ritouret?...

HERMINE

Oh!... je n'ai pas dit...

CRÉCY, avec force.

Je vous assure que je comprends maintenant!...

HERMINE, à part.

Le voilà réveillé... je savais bien...

CRÉCY, lui prenant les poignets avec violence.

C'est Viviane, n'est-ce pas?... Dites... dites-moi...

HERMINE

Je ne dis rien. Je dis seulement que vous ne faites pas assez attention au bonheur qu'on vous met dans la main et qu'il y en qui peuvent vous le chiper. Sur ce... bonsoir!... (Mais elle ne s'en va pas et guette Crécy du coin de l'œil.)

CRÉCY, concentré.

Violée!... oh!...

HERMINE, à part.

Diable!... il ne faudrait pourtant pas qu'il veuille tout massacrer!...

CRÉCY

Oh!... l'assouvissement d'une brute sur un être sans défense!... la victime pantelante, toute brûlante encore de l'étreinte abominable!...

HERMINE, qui a un peu peur.

Mon ami, n'exagérons rien...

CRÉCY, avec violence.

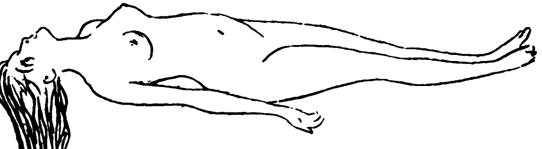
Quoi?... Elle n'a pas été violée?

HERMINE

Une tentative un peu brutale, peut-être...

CRÉCY, l'œil animé et impérieux.

Non ! non !... Pas une tentative !... Le fait, le fait accompli ! Le viol !... je veux le



viol !... je veux... vous entendez, je veux !...

HERMINE, à part.

Ça y est !... Ces sentimentaux-là, il n'y a encore que les abominations qui les excitent !... Maintenant, je n'ai plus peur qu'il tue personne.

CRÉCY, concentré.

Et cette idée de la souillure !...

HERMINE, à part.

C'est bien cela !... Le voilà sur l'obstacle. Cette fois, il va sauter !

CRÉCY, le regard flambant.

Où est-elle ?...

HERMINE

Mais je ne sais pas, mon ami...

CRÉCY, avec un ton de commandement.

Où est-elle ?

HERMINE

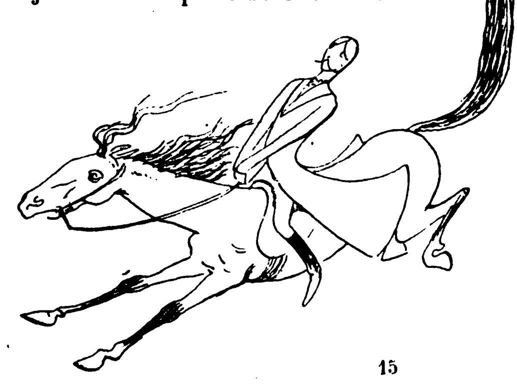
Mais... dans sa chambre sans doute...

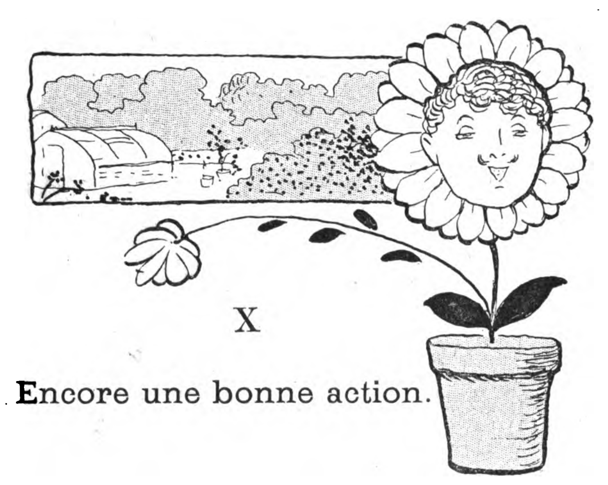
CRÉCY, criant.

Dans sa chambre!... (Il se précipite vers le château en murmurant des phrases incohérentes parmi lesquelles on distingue : « Violée... pantelante... souillure. »)

HERMINE, seule, le regardant courir.

Il n'y a pas à dire... il a pris feu! Mais j'ai dû employer les grands moyens! Je devais bien cela à Alizon... C'est cette pauvre petite Viviane qui ne va pas savoir d'où ça lui tombe! Bah! ils s'expliqueront après... l'obstacle sera franchi... et je suis sûre qu'ils seront si contents!





X

Encore une bonne action.

Dans le cabinet de toilette d'Hermine de Réserve, Hermine est aux mains de sa femme de chambre, Marinette, petite brune accorte et vive qu'elle a prise à son service jeune fille et qu'elle a mariée au père Pourliche, le portier du château, brave homme, fidèle, honnête et dévoué, dont le seul défaut, pour sa femme, est d'avoir vingt-cinq ans de plus qu'elle. Marinette est en train de peigner Mme de Réserve.

HERMINE, un peu nerveuse.

Marinette, tu n'en finis pas de me démêler !

MARINETTE

Je vais avoir fini, madame.

HERMINE

Tu as le coup de brosse mou, mon enfant, ce matin...

MARINETTE, flatteuse.

Je crois que les cheveux de madame deviennent plus épais tous les jours ; j'ai plus de mal.

HERMINE, qui la voit dans la grande glace en face d'elle.

Du reste, tu es toute pâle et tu parais très fatiguée. Si tu es souffrante, dis-le; tu te reposeras aujourd'hui.

MARINETTE

Madame est bien bonne, comme à son ordinaire ; mais je ne suis pas malade.

HERMINE

Si on regarde tes yeux, ils sont assez luisants pour qu'en effet on ne te croie pas malade ; mais tu es tout de même très pâle.

MARINETTE

Ce n'est rien, madame. Madame veut-elle me passer ses épingles ?

Mme de Réserve lui passe des épingles ; mais Marinette, faisant un pas vers une console toute proche pour y prendre un peigne, bute et manque de tomber.

HERMINE

Eh bien!... qu'est-ce qui t'arrive? Ah çà, mais tu ne tiens plus debout, maintenant.

MARINETTE, avouant.

Je suis peut-être un peu fatiguée, madame.

HERMINE

Ça se voit. Et pourquoi es-tu fatiguée, petite ?

MARINETTE

Je n'ai peut-être pas bien dormi.

HERMINE

Ce n'est pourtant pas Pourliche qui doit t'empêcher de te reposer, le brave homme !

MARINETTE, avec un demi-sourire des lèvres, mais un franc rire dans les yeux.

Oh ! lui, il ronfle toute la nuit ; un coup de canon ne le réveillerait pas !

HERMINE

Alors... tu as des insomnies toute seule ?... Tu devrais avoir honte, à ton âge ! A ton âge, on dort les poings fermés.

MARINETTE

J'ai eu très mal à la tête et je me suis levée.

HERMINE

On ouvre la fenêtre, on aspire l'air frais pendant cinq minutes et ça passe.

MARINETTE

C'est ce que j'ai fait, madame.

HERMINE

Et ça a continué ?

MARINETTE

Non, madame ; mais je n'ai pas pu me rendormir tout de suite, parce que...

HERMINE

Quoi donc ?

MARINETTE

Je ne sais pas si je dois dire à madame...

HERMINE

Comment, tu ne sais pas si tu dois me dire!... Mais à qui dirais-tu ?

MARINETTE

Eh bien, madame, parce que, en ouvrant la fenêtre, j'avais eu très peur et que j'étais très émotionnée.

HERMINE

Allons donc ! Et de quoi, grands dieux ?...

MARINETTE

Parce que j'avais vu des ombres dans le parc.

HERMINE, intriguée.

Des ombres... quelles ombres ?

MARINETTE

Ah!... ça, madame, je ne sais pas.

HERMINE

Mais où ça, des ombres ?

MARINETTE

Madame sait bien. Où nous habitons, près de la grille, au bout du parc, il y a tout de suite, à gauche, la pelouse qui monte jusqu'au petit bois... Eh bien, les ombres se promenaient tout le long du petit bois... on les voyait bien, puisqu'il y avait de la lune et que ça les faisait toutes blanches sur le fond noir des arbres. Ah! mais oui, j'ai eu peur !

HERMINE, très intéressée.

Quelle heure était-il ?

MARINETTE

Il était une heure, peut-être !

HERMINE

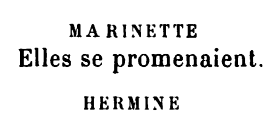
Mais qui étaient ces ombres ?

MARINETTE, *protestant.*

Oh !... madame, je n'ai pas reconnu !

HERMINE, *à part.*

Sûrement c'était Crécy et Viviane. Je suis très inquiète. Depuis l'autre jour où Crécy s'est précipité avec tant de fougue, ils ne se regardent plus. (*Haut.*) Et qu'est-ce qu'elles faisaient, les ombres ?



MARINETTE

Elles se promenaient.

HERMINE

Comment ?

MARINETTE

Elles se tenaient par la taille.

HERMINE

Ah!... Et c'est tout ?

MARINETTE, *encouragée.*

Je crois bien qu'elles s'em-

brassaient même, de temps en temps, les deux ombres.

HERMINE, riant.

Mais dis-moi donc ça ! Tu me fais le plus grand plaisir.

MARINETTE

Je craignais que madame ne me gronde parce que j'avais vu ce que, peut-être, je n'aurais pas dû voir.

HERMINE, riant.

Mais non ! Et c'est de voir ça que tu as eu si peur ?

MARINETTE, prenant de l'assurance.

J'ai eu peur d'abord, et puis après je n'ai plus eu peur. Et puis, après, j'ai même bien ri !

HERMINE

Qu'est-ce qui s'est donc passé ?...

MARINETTE

Il ne s'est rien passé ; seulement, c'est *elle* qui disait tout le temps : « Je ne vous reconnais plus ! Vous ne me dites plus de vers, et au lieu d'al-



ler nous baigner dans les rayons de la lune... » C'est drôle de se baigner là-dedans, mais c'est comme ça qu'elle disait, elle.

HERMINE, impatiente.

Et après ?

MARINETTE

Eh bien, elle disait : « ... Au lieu d'aller nous baigner dans la lune, vous m'emmenez, maintenant, au plus épais du bois. » Alors, *lui*, il lui répondait que ça lui était bien égal, les vers, et la lune, et le reste, et qu'il s'en était trop occupé, puisque pendant qu'il rêvait à tout ça, on était venu la lui prendre... Ça, j'ai pas bien compris.

HERMINE

Et alors ?

MARINETTE

Alors, elle répondait que c'était très heureux, car c'était justement pour ça qu'il s'était décidé. Et elle riait. Et puis, lui, il voulait qu'elle lui donne des détails.

HERMINE

Et elle en donnait ?

MARINETTE

Je n'ai pas bien entendu, à ce moment-là.

HERMINE

Et ensuite ?

MARINETTE

Ensuite, au lieu de descendre la pelouse, ils sont entrés dans le petit bois.

HERMINE, à elle-même, mais tout haut.

Enfin ! les voilà heureux !

MARINETTE, avec malice.

Ils en avaient l'air, madame.

HERMINE, qui réfléchit tout d'un coup.

Ah çà ! mais, dis donc, Marinette, si tes deux ombres étaient près du petit bois, comment se fait-il que tu aies entendu si bien ce qu'ils se disaient de la fenêtre... c'est très loin, en somme, et ils ne devaient pas parler très haut.

MARINETTE se trouble, hésite et ne répond pas.

HERMINE

Eh bien... veux-tu me répondre ?

MARINETTE, avec hésitation.

Mais, madame, ce n'est pas si loin... et



puis, la nuit, quand rien ne remue, par les nuits très chaudes...

HERMINE, repartie à ses idées; à part.

J'ai bien manœuvré ! Mais, m'a-t-il forcée à aller loin, ce Crécy !... C'est parce que je lui ai raconté l'histoire du viol, que ça l'a décidé. (Haut.) Et tu ne me disais rien, toi?...

MARINETTE

Je n'osais pas...

HERMINE

Tu avais tort. Je dois savoir tout ce qui se passe chez moi, et c'est ton devoir de me le dire...

MARINETTE

Eh bien... alors...

HERMINE

Quoi?... tu sais autre chose!...

MARINETTE

Oui, madame; mais cette fois j'ai reconnu qui c'était...

HERMINE

Encore des ombres, d'autres ombres dans le parc ?

MARINETTE

Oh ! non, pas dans le parc ; au château.

HERMINE

Veux-tu me faire croire que le château est hanté ?

MARINETTE

En passant sous les fenêtres du château...

HERMINE

Cette nuit ?

MARINETTE

Cette nuit, oui, madame ; eh bien, j'ai entendu soupirer au-dessus de ma tête ; alors j'ai levé les yeux et j'ai vu, accoudés à la fenêtre de la chambre de... (Elle s'arrête.)

HERMINE, impatiente.

De qui ?...

MARINETTE

C'est que madame va ne pas être contente, si je lui dis un nom...

HERMINE

Veux-tu bien te dépêcher, au contraire !...

MARINETTE, en confidence.

Alors, à la fenêtre de Mme de Crécy, il y avait Mme de Crécy en peignoir blanc.

HERMINE

Et puis ?...

MARINETTE

Et puis... une autre personne, un monsieur !

HERMINE, impatiente.

J'entends bien ; mais quel monsieur ?

MARINETTE

Ah ! dame, madame, je ne sais pas au juste.

HERMINE, qui la bouscule.

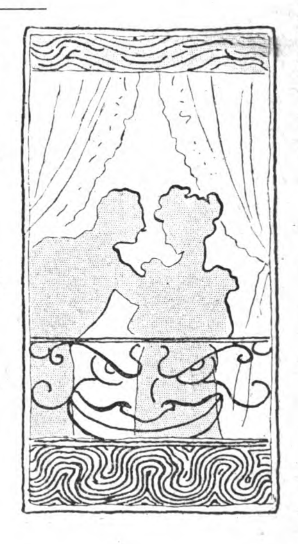
Mais tu viens de me dire que tu avais reconnu ces deux-là.

MARINETTE

Je ne suis pas très sûre. Ce dont je puis assurer madame, c'est que ce n'était pas M. de Crécy, puisque, lui, il faisait une des deux ombres du petit bois.

HERMINE, sévère.

Ah ! ça, qu'est-ce que ça veut dire ? Tout à l'heure tu m'assures n'avoir pas reconnu



les ombres du petit bois, et maintenant !... Pourquoi mens-tu ?

MARINETTE

Vous comprenez... c'est des amis à madame !...

HERMINE

Justement! ça m'intéresse. Alors, le monsieur de la fenêtre... tu ne sais pas ?

MARINETTE

Je crois que c'est M. de Bollène...

HERMINE, avec un sourire.

Moi aussi.

MARINETTE, riant.

Ah !... si madame sait, alors...

HERMINE, sévère.

Qu'est-ce que je sais!... Je ne sais rien!... Continue.

MARINETTE

Mais j'ai fini.

HERMINE

Qu'est-ce qu'ils faisaient à cette fenêtre ?

MARINETTE

Rien, madame. Ils s'embrassaient.

HERMINE

Tu appelles ça rien, toi? Et qu'est-ce qu'ils disaient ?

MARINETTE

Ils ne disaient rien.

HERMINE

Ni l'un ni l'autre ?

MARINETTE

Ils ne disaient rien.

HERMINE, à elle-même.

Alors, les destinées sont accomplies! S'ils se sont décidés à ne plus jacasser tous les deux, à ne plus dire de bêtises...

MARINETTE, qui termine la coiffure de Mme de Réserve.

Madame veut-elle me donner ses petits peignes ?... Madame ne m'en veut pas de ce que je lui ai raconté ?...

HERMINE, épanouie.

Je suis très contente de savoir tout cela.

MARINETTE

Madame ne dira pas que c'est moi...

HERMINE

Es-tu folle ?... Crois-tu que je vais leur faire des reproches ?

MARINETTE

Oh ! madame, chacun est bien libre, n'est-ce pas ?

Hermine est presque coiffée; elle sourit, heureuse; mais tout à coup elle semble frappée d'une pensée.

HERMINE

Dis donc, Marinette... il y a une chose que je ne m'explique pas bien... Tu es donc sortie de chez toi pour avoir vu ce qui se passait aux fenêtres du château...

MARINETTE, devenant toute rouge.

Mais, madame...

HERMINE

Quoi ?... Tu me dis qu'ayant mal à la tête tu as ouvert ta fenêtre et que tu as aperçu deux ombres... là, c'est simple; le petit bois est devant tes yeux. Je suis bien un peu étonnée tout de même que tu aies pu entendre ce qu'elles disaient, ces deux ombres...

VIVE LA LIBERTÉ

MARINETTE, troublée.

J'ai déjà expliqué...

HERMINE

Enfin... soit! Mais le château, tu en es fort loin. Ta maison est à l'entrée du parc, près de la grille; et il est impossible de voir la façade du château : il y a trop d'arbres... tu es donc allée te promener ?...



MARINETTE, de plus en plus troublée

Oui, madame...

HERMINE

Mais pourquoi es-tu venue sous nos fenêtres ?...

MARINETTE, vivement.

Ce n'est pas pour espionner...

HERMINE, réfléchissant.

Et puis... comment as-tu osé venir de chez toi ici, sachant qu'il y avait du monde dans le parc, puisque tu avais vu deux ombres s'y promener ?...

MARINETTE

C'est en revenant que j'ai vu les deux

ombres... et, puisque j'ai avoué à madame que j'étais sortie, c'est parce que je suis passée près des deux ombres que j'ai entendu ce qu'elles disaient.

HERMINE, sévère.

Marinette, tu ne dis que des mensonges !...



MARINETTE, protestant.

Oh !... madame !...

HERMINE, sévère

Qu'est-ce que tu faisais dans le parc à une heure du matin ?...

MARINETTE, qui commence à pleurer.

Madame ! madame, ne me grondez pas !...

HERMINE

Je veux que tu me dises lu vérité !...

MARINETTE, en larmes.

Ah !... j'ai eu tort de parler !

HERMINE, très sévère.

Qui es-tu allée retrouver ? petite malheureuse !...

MARINETTE, pleurant.

J'ai eu tort de parler ! Je voyais madame rire de ce que je disais...

HERMINE

Veux-tu bien me répondre ? Qui es-tu allée retrouver ? Un domestique, au moins ?...

MARINETTE, pleurant, mais avec énergie

Non, madame, pas un domestique... jamais un domestique !...

HERMINE

Enfin, ça n'est pas un de mes invités, pourtant, puisque les deux hommes qui sont ici, tu me dis toi-même que tu les as vus occupés...

MARINETTE, en larmes.

Ce n'est pas chez madame...

HERMINE

Pas ici !... Mais où, alors ?...

MARINETTE, sanglotant.

Dans le champ de luzerne, au tournant de la route, dehors...

HERMINE

Je ne te demande pas où, je te demande qui...

MARINETTE, en larmes.

Valentin !

HERMINE

Qu'est-ce que c'est que ça ?..,

MARINETTE

C'est un jardinier du bourg. C'est un très bon jardinier... il vient dans le champ de luzerne... et alors, j'ai été le retrouver dans le champ de luzerne...



HERMINE

C'est trop fort! Et Pourliche, pendant ce temps-là, qu'est-ce que tu en fais?...

MARINETTE, la voix entrecoupée.

Il dort, madame... il ne se réveille jamais, jamais !...

HERMINE, qui regarde Marinette.

Pauvre petite!... Il ne se réveille jamais?...

MARINETTE, en larmes

Jamais, madame.



HERMINE

Et Valentin ?

MARINETTE, *éclatant en sanglots.*

Ah !... si madame savait !...

HERMINE

Quoi ?... si je savais quoi ?...

MARINETTE

Il est si beau !... il est si beau !...

HERMINE

Il est si beau que ça ?... Quel âge a-t-il ?

MARINETTE

Vingt-sept ans, madame !...

HERMINE, *sévère.*

Et c'est souvent que tu vas te promener dans le champ de luzerne, la nuit ?...

MARINETTE

Ça fait seulement la troisième fois...

HERMINE

Et le jour... la nuit, plutôt, où Pourliche se réveillera...

MARINETTE

Ah!... il n'y a pas de danger, pour ça!... j'en suis sûre et certaine !

HERMINE, gravement.

Et moi, je n'en suis pas si certaine. Et je ne veux pas de ces promenades nocturnes.

MARINETTE, pleurant à chaudes larmes.

Si madame savait combien j'aime Valentin !

HERMINE

Oui, oui... et puis on te verra, on te suivra et il y aura un scandale... Pourliche viendra me trouver et ça fera des histoires à n'en plus finir !...

MARINETTE

Mon Dieu ! que je suis malheureuse !...

HERMINE, attendrie.

Veux-tu ne pas pleurer comme ça...

MARINETTE.

Si je ne dois plus voir Valentin, j'aime mieux mourir !...

HERMINE, à elle-même

Dire que voilà encore un ménage qui

ne va pas !... Et puis ce vieil imbécile de Pourliche, aussi, qui dort tout le temps!... C'est bien fait pour lui !

MARINETTE, qui voit que Mme de Réserve n'est pas trop fâchée.

Il faut que madame me sauve !...



HERMINE, sévère.

Vas-tu pas vouloir que je t'aide?... Tu en as un toupet, toi !... Regarde-moi. Est-ce que je n'aime pas mon mari ? Est-ce que je songe à le tromper ?...

MARINETTE

Oh ! madame est une sainte !... Mais aussi monsieur est si joli !...

HERMINE éclate de rire.

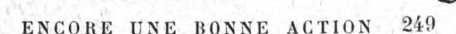
Ah bah!... « Monsieur est si joli ?... »

MARINETTE, se précipitant sur les mains de Mme de Réserve.

Ah !... vous n'êtes pas fâchée !...

HERMINE, affectant d'être sévère.

Si fait, madame Pourliche.., et je ne sais qui me tient... Mais je ne veux pas abuser de cette confession ! Seulement j'entends que de pareils faits ne se renou-



vellent plus ! (Marinette se remet à pleurer.) Une honnête femme est une honnête femme !... et ne court pas, la nuit, les champs de luzerne. Voyons... ce Valentin... c'est un jardinier ?...

MARINETTE, enthousiaste.

Oh !... Et puis, qui sait si bien son métier, madame !...

HERMINE

Tant que ça ?...

MARINETTE

Il inventerait des fleurs nouvelles !...

HERMINE, songeant tout haut.

J'en ai besoin d'un ici... j'ai envie de le prendre à mon service.

MARINETTE, dans un cri.

Madame ferait ça ?...

HERMINE

Envoie-le-moi tantôt.

MARINETTE, heureuse, agitée, toute rouge.

Il fera une rose nouvelle pour madame, une rose comme il n'y en a pas... et on la baptisera du nom de madame !...



HERMINE

Bien !... bien !... Et maintenant, va-t'en !...

MARINETTE, pénétrée

On mourrait pour madame, sans regret...

HERMINE

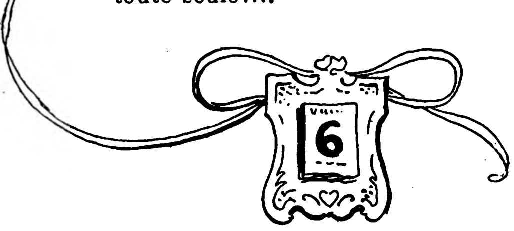
Veux-tu te sauver ?...

MARINETTE, se sauve, très légère, en répétant

Sans regret, sans regret !

HERMINE, seule.

Ouf !... Ça va être la maison du bonheur!... Quand mon mari va voir cela!... Dire qu'il ne sera pas ici avant six jours!... Ce que le temps va me paraître long, toute seule!...





XI

La Maison du bonheur.

Le château de « La Farlède » est en fête. Jacques de Réserve est revenu le matin même. En passant par Paris il a ramené Ritouret, le mari de Viviane. Il est trois heures de l'après-midi. Il fait une journée splendide. On a déjeuné longuement, et, maintenant, on prend le café, servi dans le grand salon. Mme de Réserve a autorisé le cigare. Chacun s'est installé à sa convenance. Crécy auprès de Viviane, Bollène auprès d'Alizon, Mme de Réserve va et vient parmi ses hôtes. Ritouret est appuyé à la cheminée.

JACQUES DE RÉSERVE, à Alizon.

Voulez-vous fumer?

ALIZON

Volontiers! (Jacques attire devant elle une table où se trouvent des boîtes de cigares et de cigarettes, des

cendriers et une petite lampe d'argent qui brûle.) Merci ! Et maintenant, une motion ! Que Réserve et Hermine nous laissent et aillent se promener où ils voudront.



HERMINE

Qu'est-ce que tu veux dire ?

ALIZON

Je veux dire que ton mari est arrivé ce matin, que tu l'as à peine vu, et que vous devez avoir besoin de vous trouver tout seuls pour vous raconter un tas d'histoires !

HERMINE

Oh !... maintenant, Jacques est là, je le vois ; je suis sûre qu'il est bien avec nous... je ne suis plus si impatiente.

BOLLÈNE, à Jacques.

Réserve, nous te mettons à l'amende si tu quittes ta femme un seul instant !

JACQUES

Vous n'aurez pas cette peine, je ne la quitterai pas ! (Il s'approche d'Hermine qui vient de s'installer dans un grand fauteuil.) Seulement, à

l'amende aussi, Ritouret, qui est revenu en même temps que moi !

HERMINE, tirant Jacques par sa manche, et tout bas

Tais-toi donc!.,. tu vas gaffer!...

JACQUES, stupéfait.

Quoi ? (Et comme, quand on a commencé à gaffer, il est fatal qu'on continue.) Allons ! Ne pensez plus à la politique et allez vite faire la cour à votre femme.

Ritouret, sans trop se presser, va vers Viviane. Crécy, qui était auprès d'elle, sur un canapé, fait une grimace significative et se lève. Cependant, il vient s'appuyer derrière elle, sur le dossier du canapé, tandis que Ritouret prend sa place.

CRÉCY, bas, mais assez haut pour que Viviane l'entende.

Il en a de bonnes, cet animal de Jacques!

Viviane, pour le consoler, étend son bras sur le dossier du canapé, laissant tomber sa main négligemment, de façon que Crécy, invisible pour le mari, puisse s'en emparer, ce qu'il ne manque pas de faire.

BOLLÈNE, bas, à Alizon.

Vous direz ce que vous voudrez, quand nous serons rentrés à Paris, nous serons bien mieux qu'ici. Vous viendrez me voir tous les jours, dites ?



ALIZON, bas.

Prenez garde ! Réserve nous regarde !... (Bollène murmure un motif bien connu de Boieldieu.) Vous ne serez jamais sérieux !

BOLLÈNE

Autant y renoncer tout de suite, hein?

VIVIANE, très aimable, à son mari.

Et, alors.., tu es content de ta campagne politique ?

RITOURET, à Viviane.

J'en suis enchanté. (Il élève la voix, prend de l'importance et s'adresse à tout le monde.) Quand le ministère m'a vu aussi résolu à le serrer de près, et décidé à une interpellation sur l'incident de Toulouse....

BOLLÈNE, bas, à Alizon.

Voilà Ritouret parti ! Qu'on le nomme donc ministre et qu'il nous laisse tranquilles !

ALIZON, bas, à Bollène.

Eloignez-vous donc !... on va nous voir !

RITOURET, pris à son improvisation, se lève et retourne s'appuyer à la cheminée, d'où il domine mieux son public.

Le ministère a eu peur. Il a essayé de

faire une concentration avec l'union républicaine et la gauche radicale. C'est là que je l'attendais!

CRÉCY, enchanté du départ de Ritouret, vient se placer de nouveau auprès de Viviane.

Enfin, il est parti!

VIVIANE, bas, à Crécy.

Ecoutez donc!...

CRÉCY, bas, à Viviane.

Je n'écouterai rien! Il m'assomme!

RITOURET, orateur.

Je tenais les radicaux, qui ont besoin de moi... Je sais manier les groupes parce que je devine où est leur intérêt...

VIVIANE, intéressée.

Et puis, tu as une réelle action sur une assemblée parlementaire.

RITOURET

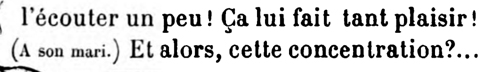
Tu peux le dire!...

CRÉCY, bas, à Viviane.

Voilà que vous l'admirez, maintenant?

VIVIANE, bas, à Crécy.

Pauvre homme! je lui dois bien de



l'écouter un peu ! Ça lui fait tant plaisir ! (A son mari.) Et alors, cette concentration?...

RITOURET, avec un grand geste.

Ils n'ont pas pu !... j'étais là!

VIVIANE

Bravo !... (Ce disant, comme elle sent un mouvement d'impatience chez Crécy, elle se rapproche un peu plus de lui)

JACQUES, à sa femme, bas, pendant que Ritouret continue à expliquer la situation politique.

Remarque donc, Minon, comme Mme Ritouret a l'air de s'intéresser à ce que nous raconte son mari! Je n'en reviens pas... Avant mon départ...

HERMINE, bas, à Jacques.

Mon œuvre! je parie que cela va faire maintenant un ménage modèle !...

JACQUES, riant.

Ta recette, s'il te plaît?

HERMINE.

Curieux !... je te la dirai.

JACQUES, allant vers Alizon.

Avez-vous abattu des records remarquables pendant mon absence?

ALIZON

Parfaitement. Nous avons fait avant-hier 50 kilomètres en tandem avec M. de Bollène (A Bollène), n'est-ce pas?

BOLLÈNE, haut.

Exactement! (Bas, à Alizon.) « Tandem » est-il le mot exact?

ALIZON, bas, à Bollène,
et en manquant d'éclater de rire.

Voulez-vous vous taire?

JACQUES

Et Crécy, toujours l'irréconciliable ennemi de le bicyclette?

CRÉCY

Mais non!... mais non!...

JACQUES

Tiens!... mais quand je suis parti...

CRÉCY, avec un geste de sa jolie main blanche.

Oh!... je n'en ferai jamais moi-même! Mais c'est un sport qui amuse beaucoup ma femme, et je suis très heureux qu'elle prenne ce plaisir.

JACQUES, bas, à sa femme.

Ah ça! voyons!... mais ils se dispu-

taient, autrefois, Crécy et Alizon, ça n'allait pas du tout... et les voilà tout miel !...

HERMINE, bas, à Jacques, ravie.

Mon œuvre !

ALIZON

J'avoue que j'aime beaucoup pédaler ! Mon mari, qui est un esprit supérieur et dont le sens artiste est si remarquable...

JACQUES bas, à sa femme.

Je n'en reviens pas ! C'est Alizon qui lui casse maintenant l'encensoir sur le nez !...

HERMINE, extasiée.

Ils sont si gentils, tous !

JACQUES, bas, à Hermine.

Sais-tu bien que si c'est toi qui raccommodes ainsi des ménages, tu es très précieuse...

HERMINE, à Jacques.

En as-tu douté !...

RITOURET, important.

A propos de bicyclette, le plus extraordinaire spectacle que j'ai vu de ma vie, ç'a été le président du conseil, l'autre matin, au bois...

Pendant qu'il raconte son histoire, qui menace d'être longue, les groupes le lâchent.

BOLLÈNE, très près d'Alizon.

J'ai une idée de cabinet de toilette!...

ALIZON, bas.

J'espère bien que vous le renouvellerez complètement, hein? Je n'aime pas me promener dans les souvenirs des autres.

BOLLÈNE, bas.

Parties, les autres!... oubliées, les autres!... Il n'y a plus que vous au monde!... Vous verrez... on ne s'ennuiera pas, tous les deux!

ALIZON

Vous me ferez rire?

BOLLÈNE

Jusqu'à ce que vous soyez désarmée.

ALIZON

Et après aussi, dites... parce que vous savez me désarmer si vite, vous!...

BOLLÈNE, *qui la regarde goulument.*

Dieu! que vous êtes jolie, aujourd'hui.

ALIZON

Si vous me trouvez plus jolie aujourd'hui qu'hier, qu'est-ce que je vais devenir, mon Dieu!

BOLLÈNE

Vous m'en direz des nouvelles demain!...

JACQUES, *bas, à sa femme.*

Je suis plongé dans l'étonnement! Voilà, là-bas, Bollène qui serre de si près Mme de Crécy qu'on dirait qu'il a de grands droits sur elle, et si Crécy n'était pas lui-même tellement occupé de Mme Ritouret, j'aurais peur qu'il s'aperçût de quelque chose... De sorte que je viens de constater, il n'y a qu'un instant, une harmonie inattendue dans le ménage Crécy et dans le ménage Ritouret et, en ce moment, j'ai une peur terrible que ces deux ménages-là soient fort menacés!

HERMINE, *bas à son mari.*

Ils ne sont pas menacés le moins du monde! Tu as bien vu que Mme Ritouret

admire son député de mari, que Crécy permet la bicyclette à Alizon, et qu'Alizon trouve que son mari est une intelligence d'élite.

JACQUES, contemplant toujours les groupes.

Ce qui n'empêche pas ces dames de flirter avec un entrain !!

HERMINE, pleine de sollicitude.

Est-ce qu'ils n'offrent pas un spectacle charmant ?...

Marinette entre sur la pointe des pieds, très discrètement, et vient parler à Mme de Réserve qui l'écoute avec attention, approuve d'un geste de tête et dit : « Parfaiment, ça le dégourdira ! » Marinette fait une gracieuse révérence et prononce : « Merci bien, madame » ; puis légère, l'air rayonnant, elle s'enfuit.

JACQUES, à Hermine.

En a-t-elle une mine, cette fille! En voilà une qui me représente assez la joie de vivre! Qu'est-ce qu'elle te voulait?

HERMINE

Elle me demandait de l'autoriser à envoyer son mari jusqu'au village pour une commission. Valentin le remplacera.

JACQUES

Qui ça, Valentin?





HERMINE

Tu sais bien, ce nouveau jardinier que j'ai engagé pendant ton absence ; je te l'ai montré tout à l'heure.

JACQUES

Eh bien, pourquoi ne la fait-il pas, la commission, Valentin ? Il m'a l'air d'être vigoureux. Pourquoi éreinter le pauvre père Pourliche, qui est vieux, lui ?

HERMINE

Bah ! ça le distraira, Pourliche. Et puis, c'est les affaires de Marinette. Elle préfère que Valentin reste... ça la regarde !...

JACQUES, qui réfléchit,

Diable !... mais est-ce que tu ne crains pas ?...

HERMINE, carrément.

Je ne crains rien du tout. Je suis très contente du service de Marinette, et si je peux lui faire plaisir...

Cependant, un domestique vient d'apporter le courrier et chacun s'est précipité sur sa correspondance. Ritouret, lui, a empoigné les journaux dont il a fait sauter la bande et qu'il dévore dans un coin.

HERMINE, tendrement, à Jacques.

Il n'y a pas de lettre pour moi aujourd'hui; mais qu'est-ce qui va me dire ce que je lisais tous les jours?

JACQUES, tendrement, à Hermine.

Moi, mon petit Minon, moi je te le dirai!

BOLLÈNE, qui se lève.

Madame de Crécy, voulez-vous que nous essayons de battre le record des cinquante kilomètres, aujourd'hui?

ALIZON

Je ne demande pas mieux. Êtes-vous en forme?

BOLLÈNE

Vous allez voir ça, si je suis en forme!

ALIZON, à son mari.

Vous ne voyez pas d'inconvénient?...

CRÉCY, à Alizon.

Je vous en prie, chère amie, tout ce qu'il vous plaira!...

Bollène et Alizon s'esquivent.

VIVIANE, à Crécy.

Quel est ce petit volume à couverture violette que vous venez de recevoir?...



CRÉCY, à Viviane.

Les poésies de Francis Viellé-Griffin.

VIVIANE.

C'est bien?

CRÉCY

Étonnant! Voulez-vous que je vous en lise?...

VIVIANE, bas.

Il y a bien longtemps que vous ne m'avez lu des vers!

CRÉCY, bas.

Oui... vous savez bien pourquoi, nous n'avons pas eu le temps. Le regrettez-vous?

VIVIANE, gentille.

Non. Mais nous pouvons reprendre nos études, tout de même.

CRÉCY, bas.

Nous serions mieux au fond du parc, sous les arbres, dans ce petit coin... vous savez bien?

VIVIANE

Et mon mari qui est revenu!

RITOURET, brusquement, froisse un journal et s'écrie :

Les imbéciles! Non, mais ils se figurent donc que je suis aussi bête qu'eux!...

JACQUES, à Ritouret.

Qu'avez-vous, cher ami?...

RITOURET

Toujours à propos de cet incident de Toulouse!... Ils ne se doutent pas que je suis armé... jusqu'aux dents!... Je vais rédiger une note! (Il s'en va en emportant les journaux.) Jusqu'aux dents!... (Il disparaît.)

CRÉCY, à Viviane.

Puisqu'il est si armé que ça, votre mari, je ne vois plus ce qui nous empêcherait...

VIVIANE

D'autant que quand il rédige une note!... il en a bien pour jusqu'au dîner.

Et tous les deux, emportant le précieux volume à couverture violette, disparaissent par le perron.

JACQUES, resté seul avec Hermine.

Et nous?

HERMINE

Nous allons pouvoir nous embrasser, enfin!



JACQUES

Oui... mais ils ne nous ont pas invités, nos hôtes, à partager leurs petites distractions...

HERMINE

C'est pour nous laisser seuls. Ils comprennent bien qu'aujourd'hui... c'est presque un devoir pour eux!

JACQUES

Veux-tu que je te dise?... Je crois, moi, qu'ils n'ont pas pensé du tout à nous; et ce qu'ils font, aujourd'hui, ça m'a tout l'air d'une habitude prise... Viviane et Crécy d'un côté, cet animal de Bollène et ton amie Alizon d'un autre...

HERMINE

Qu'est-ce que ça nous fait?... Embrasse-moi donc!...

JACQUES, *préoccupé.*

Comment, ce que ça nous fait!... Et s'il y a un scandale, tu crois que ce sera agréable pour nous?...

HERMINE

Il n'y en aura pas. Tout cela est très bien arrangé.

JACQUES

Alors... c'est vrai?... je ne me trompe pas?... Crécy et Viviane...

HERMINE

Alizon et ce mauvais sujet de Bollène... parfaitement!...

JACQUES

Et tu n'as pas pu, toi, empêcher ça?...

HERMINE

Pourquoi donc?...

JACQUES

Comment, pourquoi? Parce que ça s'est passé ici, chez toi; que tu peux en être considérée, jusqu'à un certain point, comme responsable...

HERMINE, *énergique.*

Je le suis... et pas jusqu'à un certain point, je le suis tout à fait.

JACQUES, *scandalisé.*

Oh!... Minon! Minon!... qu'est-ce que tu dis là?

HERMINE

Jacquot, écoute-moi. Tu te souviens

bien, quand tu es parti... Alizon se disputait avec Crécy et ils étaient malheureux comme des pierres, tous les deux, de se sentir si mal mariés. Or, tu viens de constater qu'Alizon rayonne de joie et que Crécy s'intéresse bien plus à l'existence. Ils se font des compliments au lieu de se taquiner et ils ne songent plus à se plaindre de leur mariage...

JACQUES

C'est vrai !...

HERMINE

Viviane, maintenant ! Pauvre charmant petit être, qui s'étiolait, mourait, tout simplement...

JACQUES

Oh !... mourait !!

HERMINE

Les hommes ne voient rien... mourait de son abandon, je le répète, de ce trop-plein de tendresse qu'elle ne savait où placer. Regarde ! Est-elle transformée, elle aussi ?...

JACQUES

Soit, soit!... mais...

HERMINE

Et Bollène, qui, m'as-tu dit, s'embêtait tant à Paris! Regarde!

JACQUES

Et Ritouret?...

HERMINE

Puisqu'il sera ministre! Et tous ces gens-là, qui sont entrés ici tristes, désintéressés de tout, las, grognons, maussades, vois!... c'est une joie, une exaltation, une jeunesse!... Si tu savais le bonheur qu'ils me donnent, rien qu'à les regarder!

JACQUES

Chérie!...

HERMINE, en confidence.

Et ça n'a pas été tout seul, va. J'ai même cru que ça allait rater, par deux fois!... Crécy pensait à autre chose et Alizon se refusait à être sérieuse... sans compter une alerte du côté de Viviane, un beau jour que notre voisin, le comte



de Montlivron, est venu me demander *Cher Maître* pour une chienne laverack qu'il possède...

JACQUES

Ah bah!... une laverack?

HERMINE

Authentique, tout à fait de race; j'ai vu les papiers..., tu comprends, ce pauvre *Cher Maître* que je songeais justement à marier...

JACQUES, souriant.

Lui aussi!...

HERMINE

J'aime voir les gens heureux... tu le sais bien...

JACQUES, l'embrassant.

Alors, il ne faut pas te gronder pour cette grande faiblesse que tu as eue de fermer les yeux sur des intrigues... si coupables?...

HERMINE

Il faut aimer, chéri, son prochain comme soi-même et lui souhaiter tout le

bonheur qu'on a rencontré dans la vie. Je souffre tant que d'autres manquent de ce qui est nécessaire!

JACQUES, riant.

Nécessaire... les baisers?...

HERMINE

Monstre!... ose donc dire que non! (Elle se pend à son cou.) Sais-tu où je mettais ton portrait, Jacquot, quand tu n'étais pas là, le soir?...

JACQUES

Où ça?...

HERMINE

Montons dans ma chambre. Je vais te montrer. Mais... tu m'aimes encore?... tu m'aimes autant?...

JACQUES, qui la serre contre lui de telle façon qu'il pourrait se dispenser de répondre.

Je t'aime!...

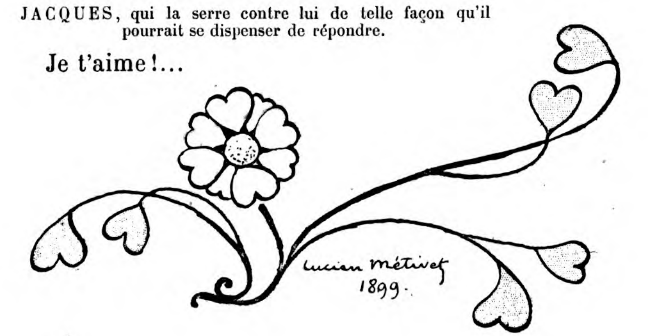


TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CH. HÉRISSEY



